N° 891 46e Année T. CCLXI 1er Août 1935

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE

R. de Villeneuve-Trans. *Rome et son Destin*..... 449
Marcel Roland..... *Vie du Scorpion*..... 462
César Santelli..... *Poèmes*..... 485
Charles Oulmont..... *Une Nuit à Belgrade*..... 491
Mathias Morhardt..... *Le Banquet Puvis de Chavannes*... 499
P.-V. Stock..... *Le Memorandum d'un Éditeur. Gustave Nadaud anecdotique*.... 532
André Legru..... *Jenaro, bandit d'Aragon*, nouvelle. 544

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : **Littérature**, 571 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 579 | John Charpentier : **Les Romans**, 585 | Pierre Lièvre : **Théâtre**, 591 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique**, 595 | Henri Mazel : **Science sociale**, 597 | Ernest Raynaud : **Police et Criminologie**, 604 | A. van Gennep : **Préhistoire**, 608 | Charles Merki : **Voyages**, 611 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 615 | René Dumesnil : **Musique**, 621 | Auriant : **Notes et Documents littéraires** : *Émile Hennequin traducteur d'Edgar Poe*, 626 | Pierre Dufay : **Notes et Documents d'histoire.** *En marge de cette « maudite affaire »*, 632 | Ambroise Got : **Notes et Documents de sociologie.** *La détresse des jeunes diplômés*, 637 | René de Weck : **Chronique de la Suisse romande**, 642 | Nicolas Brian-Chaninov : **Lettres russes**, 648 | Émile Laloy : **Bibliographie politique**, 656 | Mercure : **Publications récentes**, 660; **Échos**, 664; **Table des Sommaires du Tome CCLXI**, 671.

Reproduction et traduction interdites

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75 ;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VI°

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

La Poésie Française contemporaine, 1885-1935
par HENRY DÉRIEUX, avec une Bibliographie des Poètes, une Bibliographie d
Ouvrages généraux, une Table analytique des Matières et un Index des Noms cité
Vol. in-16. . . . . 15 f

Le Visage nu, roman, par YVES FLORENNE. Vol. in-16. 15

Souffrances de Frédéric Chopin, Essai de Médecine et Psychologie, par ÉDOUARD GANCHE, Président de la Société Frédéric Chopin. Vol. in-écu, avec 4 illustrations hors-texte. 20

Les plus belles pages de Frédéric II, avec un portra
Introduction et Notes de CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE. Vol. in-16. 15

De Ronsard à Baudelaire, par FERNAND FLEURET. Vol. in-16. 15

Valentin Conrart, le père de l'Académie Fran çaise, par A. MABILLE DE PONCHEVILLE, avec un portrait de Conra
Vol. in-16. 12

Napoléon et les Hommes de Lettres de so Temps, par JOHN CHARPENTIER. Vol. in-16 15

J.-K. Huysmans et la Belgique, par G. VANWELKENHUYS
Vol. in-16, avec un portrait de Huysmans. 12

Une Femme se cherche, roman d'aventures intérieures,
GABRIEL BRUNET. Volume in-16 15

La Vie joyeuse de Piron, par PAUL CHAPONNIÈRE. Vol. in-16. 12

Histoire du Mariage, III. L'Acquisition d'une Femme ou d'un M
par EDWARD WESTERMARCK, traduit de l'anglais par A. VAN GENNEP. Volu
in-8° carré. 24

Caractères sexuels psychiques secondaires tertiaires (*Études de Psychologie sexuelle. XVIII*), par HAVELOCK EL
Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite de l'anglais
A. VAN GENNEP. Vol. in-8° carré. 20

BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

ALBÉRIC CAHUET

UN WERTHER FÉMININ

LUCILE
de
CHATEAUBRIAND

Il y a un culte lucilien, peut-être une psychose lucilienne, mais il manquait à nos lettres le grand ouvrage d'ensemble qu'Albéric Cahuet consacre aujourd'hui à la troublante sœur de René.

Un volume in-8 sur " Vélin Bibliophile "
orné de planches en héliogravure

20 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16 12
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.... 15
Confession de Minuit. Vol. in-16..... 15
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16..... 15
Deux Hommes. Vol. in-16..... 15
Le Prince Jaffar. Vol. in-16. 15
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16..... 15
Journal de Salavin. Vol. in-16..... 15
La Nuit d'Orage. Vol. in-16. 15
Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16..... 15
Le Club des Lyonnais. Vol. in-16..... 12
Le Notaire du Havre. Vol in-16..... 12
Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16..... 15
Vue de la Terre promise. Vol. in-16 15

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16..... 15
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16..... 15
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol in-16..... 15
Lettres au Patagon. Vol. in-16..... 12
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16 15
Scène de la Vie future. Vol. in-16..... 12
Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16..... 15
Querelles de Famille. Vol. in-16..... 12

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16. 15
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16..... 15

POÉSIE

Élégies Vol. in-16..... 9

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16..... 12
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de **Quand vous voudrez** Comédie en un acte. Vol. in-16..... 12
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18..... 7

CHEZ PLON

GEORGES BERNANOS

UN

CRIME

Un Roman policier ?

Peut-être.....

Un Bernanos ?

Assurément.

12 fr.

WOLFGANG LANGHOFF

LES SOLDATS DU MARAIS

SOUS LA SCHLAGUE DES NAZIS

15 fr.

EMIL LUDWIG

HINDENBURG

OU LA RÉVOLUTION MANQUÉE

VERSION FRANÇAISE
D'EUGÈNE KOESSLER

25 fr.

MAURICE BARRÈS
de l'Académie française

MES CAHIERS

TOME II

Février 1911
Décembre 1912

15 fr.

ALIA RACHMANOVA

AUBE DE VIE AUBE DE MORT

JOURNAL D'UNE ÉTUDIANTE RUSSE PENDANT LA RÉVOLUTION

TRADUIT PAR
TONY LESNÉE

15 fr.

BORIS SOUVARINE

STALINE

APERÇU HISTORIQUE DU BOLCHEVISME

In-8° de 576 pages

30 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE HENRI DE REGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18..... 12
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18..... 15
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18..... 15
Les Médailles d'Argile. Volume in-18..... 12
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18..... 12
La Sandale ailée. Volume in-18..... 12
Le Miroir des Heures. Volume in-18..... 12
1914-1915, *Poésies.* Volume petit in-18..... 5
Vestigia Flammæ. *Poésies.* Volume in-16..... 15
Flamma tenax, 1922-1928. Volume in-16..... 12
Choix de Poèmes. Volume in-16..... 15

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18..... 15
La Double Maîtresse. Volume in-18..... 15
Les Amants singuliers. Volume in-18..... 12
Le Bon Plaisir. Volume in-18..... 15
Le Mariage de Minuit. Volume in-18..... 15
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18..... 15
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18..... 15
Le Passé Vivant, *roman moderne.* Volume in-18..... 15
La Peur de l'Amour. Volume in-18..... 15
Couleur du Temps. Volume in-18..... 12
La Flambée. Volume in-18..... 15
L'Amphisbène, *roman moderne.* Volume in-18..... 12
Le Plateau de Laque. Volume in-18..... 15
Romaine Mirmault. Volume in-18..... 15
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18..... 12
Histoires incertaines. Volume in-16..... 12
La Pécheresse. *Histoire d'amour.* Volume in-16..... 15
Les Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16..... 12
L'Escapade. Volume in-16..... 15
Le Voyage d'amour ou l'Initiation vénitienne. Volume in-16..... 12
Lettres diverses et curieuses écrites par plusieurs à l'un d'entre eux. Volume in-16..... 12

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Volume in-18..... 12
Sujets et Paysages. Volume in-18..... 15
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18..... 2
Portraits et Souvenirs. Volume in-18..... 12
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16..... 9
Proses datées. Volume in-16..... 15
L'Altana ou la Vie vénitienne, 1919-1924. Deux volumes in-16..... 30
Lui ou les Femmes et l'Amour suivi de **Donc...** et de **Paray le Monial.** Volume in-16..... 12
Nos Rencontres. Volume in-16..... 12
De mon temps... Volume in-16..... 12

THÉATRE

Le Théâtre aux chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18..... 12

LIBRAIRIE POLITZER
90, rue de Rennes, PARIS (6e)

— ENVOI RAPIDE —
DE TOUS LES LIVRES
CLASSIQUES - MODERNES - SOUSCRIPTIONS
aux Éditions Originales
RELIURE

R. C. : Seine 44-128 Téléphone : Littré 09-29
Chèques-Postaux Paris 496-83

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

HENRY MASSOUL

La Leçon de Mussolini

Comment meurt une démocratie
Comment naît une dictature

l. in-16. — Prix. . . . . 15 fr.

La COTE d'ARGENT
La COTE BASQUE
Les PYRÉNÉES

◆

TRAIN SPÉCIAL

2e et 3e classes

PARIS - BORDEAUX - ARCACHON - BIARRITZ - PAU - LOURDES et retou

◆

Départ de Paris - Quai-d'Orsay

Samedi **10 Août** à **22** h. **15**

retour individuel par Bordeaux

◆

BILLETS SPÉCIAUX d'ALLER et RETOUR

valables jusqu'au 16 Août

avec réduction de **60 %**

2e classe, **225** fr. • 3e classe, **145** fr.

Des billets complémentaires avec réduction de 50 % permettant de rejoind le train spécial à Paris peuvent être délivrés par certaines gares des réseaux P.-O MIDI, Alsace-Lorraine, Est, État et Nord.

Renseignements et billets : aux Gares de Paris-Quai d'Orsay et d'Austerlit aux Agences P.-O.-MIDI, 16, bd des Capucines et 126, bd Raspa aux Gares intéressées; au Bureau des Ch. de Fer, Maison du To risme, 127, Champs-Élysées; Voyages à forfait : Bureau de Tourisn de la Gare du Quai-d'Orsay et Principales Agences de Voyages.

P.O.-MIDI

Une journée aux CHATEAUX DE LA LOIRE

Tous les DIMANCHES et JOURS FÉRIÉS

Du 14 avril au 29 septembre 1935

TRAIN SPECIAL

2e et 3e classes

Départ de Paris-Quai d'Orsay : 7 h.

Retour à Paris : 23 h. 16

PARIS-TOURS et Retour

2e classe 45 fr. - 3e classe 30 fr.

Location gratuite des places au départ de Paris

Vous pourrez circuler à volonté entre ORLEANS et TOURS en vous arrêtant pour visiter villes et châteaux (nombreux circuits d'autocars).

Renseignements et billets : aux gares de Paris-Quai d'Orsay et de Paris-Austerlitz ; aux agences P. O. Midi, 16, Bd des Capucines et 126, Bd Raspail.

Voyages à forfait :

Au bureau de Tourisme de la gare de Paris-Quai d'Orsay ; aux principales agences de voyages.

VIENT DE PARAITRE

TRISTAN BERNARD

ROBINS des BOIS

roman

Déformation des sentiments chez une Jeune fille très cultivée

Un volume in-16, sur vélin supérieur. . . . . 15 fr.

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR 22, Rue Huyghens, 22, **PARIS**

ROME ET SON DESTIN

—

Depuis cinq ans on découvre l'Italie. Il y a eu des reportages sensationnels. Relisez-les. On a pleuré sur les îles Lipari, assimilé Rome à Moscou, énuméré les malentendus qui avaient séparé la France et l'Italie. On a jugé de tout en trois semaines et donné des conseils à Mussolini. Et cela fait sourire aujourd'hui.

Pour bien voyager, il faut se faire humble et curieux, aimer la découverte, ouvrir ses sens et ne pas craindre les petits faits. C'est dans cet état d'esprit que chevauchaient nos vieux chroniqueurs et Victor Hugo lui-même, dont l'œuvre la plus attachante est peut-être *Le Rhin*.

Aussi bien l'Italie est-elle un pays très divers, ne comportant point de jugements hâtifs. Depuis le lac Majeur au lac de Némi, le chêne et l'orme se mêlent au cyprès et à l'olivier. Le climat de Rome n'est pas déprimant comme celui de la Riviera ou du littoral napolitain. En Piémont, dans les Marches, l'Ombrie, sur toute la longueur des Apennins, vit un peuple qui joint la vigueur du montagnard à la finesse latine. Il y a là une race élancée, hardie, à l'œil clair qui constitue l'élément dominateur de la nation italienne. Cette race n'a pas changé depuis que le pinceau des artistes l'a fixée sur le bois ou la toile. Tout ce peuple est jeune et ardent. Sous les portiques de Milan comme à la Via Nazionale, la foule est causante, joyeuse, alerte. Pas de conditions bien marquées. On sent qu'il y a un continuel passage d'un milieu dans un autre. En Italie les mots « res pu-

blica » ont tout leur sens. Talent, places et richesses sont bien la chose commune. Point de pays où l'unité sociale soit si vraie. Cela crée une bonhomie générale. A l'église les femmes élégantes s'agenouillent à côté des humbles Il me souvient d'un pauvre hère qui avait de la peine à descendre les marches d'une chapelle; un gentleman s'empressa de le guider et de le soutenir. En wagon et en tramway, les voyageurs lient conversation avec plaisir. Simplicité de mœurs comparable à celle des Etats-Unis. Au théâtre, un même émoi unit l'orchestre et les galeries et la scène devient un résumé de l'état social. Il y a de telles affinités de talent et d'impressions du chef d'orchestre au flûtiste, de la prima dona aux figurantes, que tout ce monde se met à jouer, à chanter, à évoluer, à vivre avec une même fougue et vérité. Une salle de vente a l'aspect d'un club. Le commissaire-priseur plaisante avec les amateurs. Les enchères ont lieu sans âpreté et dans une ambiance amicale... Personne ne rougit de sa condition, car l'intelligence est partout et tout peut se faire avec esprit. Un portier, un sergent de ville, et jusqu'à ces balayeurs de Florence poussant des brouettes au lys rouge, sont fiers de leur uniforme. Aux concerts et dans les lieux publics, chacun est de mise correcte. Mais la bonne tenue est sans pruderie. Au coin des rues, il y a des passants qui s'arrêtent, sans aucune gêne, entre deux minuscules bas-flancs. En visitant les musées, dames et jeunes filles regardent sans honte tout ce qui fait rougir leur sexe sous d'autres cieux. A la galerie Borghèse, nous vîmes des religieuses s'attarder avec un groupe d'adolescentes devant la *Danaé* du Corrège, si belle au sortir de sa couche.

Ce peuple aux dons multiples a toujours eu, et par cela même, le sens de la mesure. Au moyen âge, il ne s'est pas immobilisé dans le mysticisme comme l'Europe du Nord. Il resta humain. Il éveilla les Muses. Il fut le premier à concilier l'art et la foi. Ses peintres conçurent des Madones idéalement belles et chastes. Les anges de Fra Angelico sont d'heureux jouvenceaux. Saint François d'Assise apprit à ses disciples à aimer l'arbre, l'oi-

seau et la nature entière. La féodalité s'installa en Italie sans trop de rudesse et n'éteignit point l'ancienne civilisation. A Florence, le palais Vecchio a des assises formidables et sa tour s'élance jusqu'à cent mètres. Mais de loin, il vous apparaît comme la plus jolie demeure, avec ses fenêtres géminées et sa dentelle de corbeaux qui se répète sur la tour. Les plus fortes murailles cachent des fontaines et des colonnades, des faïences délicates, des fresques et des statues. L'art jette même sa fantaisie sur les cuirasses damassées et sur les bombardes chevauchées d'amours. Quelle finesse et quelle intelligence il y a sur les visages de condottieri que nous ont laissés un Raphaël ou un Bronzino! A Florence encore, la cathédrale stupéfie par l'énormité des piliers et la hardiesse des arceaux. Et telle est son austérité qu'on l'a laissée nue, sans candélabre, ni chemin de croix, ni tableaux, avec ses deux sarcophages de guerriers. Mais à l'extérieur l'église est riante de marbres, de niches et de colonnettes. Tout art et toute pensée ont pris en Italie leur épanouissement. C'est au contact de ses savants que se précisa la philosophie d'un Erasme ou d'un John Colet. C'est à Rome et à Venise que l'art byzantin s'est assoupli.

Ce sens de la mesure a formé le goût français, qui n'a cessé de puiser son inspiration au delà des Alpes. Versailles doit son château à la splendide Librairie de Venise et son parc à tous les jardins d'Italie. Ils lui ont donné ces fontaines égayées de tritons et de dauphins, ces jets d'eau en queue de paon, ces sphinges aux mamelles inépuisables, ce peuple de divinités et ces parterres savants, et ces murailles de verdure, et ces perspectives sans fin, et ces allées où l'orme et le marronnier remplacent le cyprès et le pin parasol. Pendant trois siècles, nos plus grands peintres se sont mis à l'école de l'Italie. C'est à l'exemple de Bellini que Claude Lorrain a su illuminer ses toiles. Fragonard surprit à Albani ses scènes frivoles et charmantes, comme le sommeil de Vénus dans un bois d'orangers et sa promenade sur un char attelé d'amours. Van Loo rêva d'égaler les portraits

du Baroche. Prud'hon emprunta au Guide sa plastique et son mouvement. Ingres épura son dessin à la vue des marbres antiques. C'est à Rome aussi que Berlioz apprit à régler son inspiration et que Gounod enrichit son talent d'une note légère. Aujourd'hui, plus encore qu'en ces temps passés, les pensionnaires de la Villa Médicis devraient s'inspirer d'un art qui est immuable dans ses règles et constamment rajeuni. Mais ils oublient l'exemple de leurs devanciers et ne paraissent pas comprendre, dans leur amour du laid et du vulgaire, pourquoi ils sont à Rome.

L'Italie a gardé sa richesse de création, mais sans jamais rompre avec le passé. Les dômes de Saint-Pierre et de Saint-Charles s'harmonisent avec la voûte du Panthéon. L'église qui s'est nichée dans les thermes de Dioclétien n'en dépare point la ligne. Les colonnes antiques de la modeste mais si attachante basilique Bocca della Verita s'accordent avec celles du huitième siècle; un clocher roman aux arcatures superposées complète heureusement l'aspect de cette église, comme à Sainte-Marie Majeure. La via dell' Impero, percée hier, se déroule triomphale et sans heurts jusqu'au Colisée, à travers la Rome de la République et des Césars. On a bâti çà et là, d'une ruine à l'autre, des arceaux en brique foncée, une fontaine et des terrasses à balustres. Les jardins en pente créés autour du Colisée prêtent de la vie et de la joie à l'arène silencieuse. Au Vatican la Pinacothèque, d'inspiration Renaissance, et le palais du gouverneur ne jettent aucune note fâcheuse dans l'harmonie environnante. Même sûreté de ligne au nouveau Ministère de la Marine, dont l'entrée cyclopéenne porte les ancres du cuirassé autrichien *Viribus Unitis*. Et même secret du grandiose au Forum Mussolini, avec ses stades en marbre ou travertin, avec ses bassins, ses statues toutes blanches sur le sol grenat, et sa stèle de vingt-sept mètres, si pure et si fine.

Quelle continuité dans le génie et dans l'œuvre de ce peuple italien! Accroché depuis des millénaires à son échine montagneuse, mais toujours jeune et créateur, dé-

fendant son intégrité par ses naissances, il a bien comme symbole ces oliviers de Tivoli ou ces chênes-verts du Pincio qui font jaillir de leurs vieux troncs tout caves, aimés des oiseaux grimpeurs, des tiges pleines de force et de verdeur.

Il offre à l'Europe en désarroi l'exemple d'un patriotisme ordonné et fécond, sans orgueil racial ni anathèmes.

§

Cette race si précieuse au monde, on s'emploie à l'accroître et à la fortifier. Mussolini a compris qu'elle puisait ses sources dans le peuple des campagnes, qui cultive avec une sage économie rurale la plaine lombarde ou les jolis coteaux des Apennins, silhouettés de cyprès. Il y a là toute une hiérarchie de cultures allant du nécessaire à l'accessoire, de la céréale à la vigne, qui s'enroule au mûrier sur le bord des champs. On a donc fait beaucoup pour le paysan. L'Etat s'est inquiété de son logis, de son instruction spécialisée, de son outillage. Il l'a mis à l'honneur! Si l'on a asséché, au prix d'un labeur immense, les marais Pontins et tant de plaines insalubres, de Naples à la Spezzia, c'est surtout parce que le sol récupéré donnera à la patrie des milliers de cultivateurs. L'ombre du sensible Virgile doit frémir d'aise devant les villages et les moissons de la campagne romaine! Des bœufs cendrés, aux cornes effilées, retournent une terre sans cailloux et d'une jolie couleur coralline. La campagne ondule, verdoyante, jusqu'aux monts Albins où s'étendent les forêts du Roi et du prince Chigi, hantées de chamois et de lièvres. La plaine de Montespecoli, maintenant assainie, est couverte de champs de blé et de seigle, où la semeuse mécanique a laissé une infinité de raies parallèles. Il n'est pas rare d'y voir passer l'ombre d'un busard. Çà et là, des maisons à trois fenêtres, aux volets verts, avec une remise et une grange. Le Duce est favorable à la petite propriété, car cela sous-entend une famille de paysans et un terrain bien cultivé. De vastes domaines sont achetés par l'Etat pour être divisés.

Après le paysan, c'est l'ouvrier qui a toute la solli-

citude du régime fasciste. Mussolini n'oublie pas qu'il fut dans sa jeunesse un socialiste militant. On a détruit les taudis et assuré aux travailleurs manuels des logements salubres et accueillants. Une cité ouvrière a été créée, par exemple, près de Saint-Paul-hors-les-Murs, sur un plateau qui domine la campagne romaine. On y voit de grands édifices et des groupes de villas, tout cela entrecoupé de jardins et d'avenues. Un quartier similaire existe à Roma Tusculana. On a évité que des usines s'installent sans utilité aux alentours des grandes villes où l'ouvrier se sent peu chez lui. On a limité au minimum ses heures de travail pour préserver sa santé et lui assurer des loisirs. On veille à ce que tout enfant aille à la montagne ou à la mer, au cours de l'été. La plage d'Ostie a été surtout créée dans ce but. Des milliers d'enfants y sont accueillis gratuitement et entourés de soins.

Le gouvernement a beaucoup fait aussi pour les employés, les petits fonctionnaires et les intellectuels peu rétribués. On leur a accordé des prêts qui leur permettent d'acheter un étage ou une maisonnette. Certaines villes ont eu l'heureuse idée de mettre des terrains à bâtir à la disposition d'une même profession. C'est ainsi qu'à Rome les journalistes ont élevé tout un groupe d'édifices près de l'Aventin.

La plupart des bureaux ferment tôt, après un travail de six heures d'affilée. C'est une mesure excellente. On évite ainsi l'étiolement de la race et une routine amoindrissante.

Mais l'Etat fasciste n'a pas voulu créer une société purement utilitaire et borner l'essor du peuple italien à une moyenne de bien-être et de valeur humaine. Il encourage au contraire tous les talents et multiplie les élites. L'école et les Universités ne font pas seulement des diplômés, mais des hommes. Elles développent chez l'enfant et les jeunes gens le self-respect, le sens de la dignité personnelle. On fait la guerre au laisser-aller. Les valeurs morales sont tenues pour essentielles et donnent autant de prestige au paysan en blouse qu'à

l'avocat en toge. On ne commet pas l'erreur de jeter le discrédit sur les travaux manuels, ni d'appeler tous les bambins dans les collèges. L'élite qui se dégage sans cesse de la nation, pour la diriger et l'inspirer, repose elle-même sur les autres élites.

Le budget de l'Etat est d'environ vingt milliards de lires, c'est-à-dire la moitié du nôtre. On fait beaucoup avec peu, car il n'y a point de gaspillage. Les impôts directs pèsent surtout sur la fortune acquise. Les beaux palais de Rome passent peu à peu aux mains de l'Etat, avec leurs jardins précieux et leurs collections.

Enfin Mussolini a fait éclore partout des sociétés sportives qui ont une importance insoupçonnée. Il y en a dix-huit mille environ. Ces sociétés sont pourvues d'une bibliothèque, d'une piscine et d'un terrain de jeu. Leurs adhérents se réunissent sans distinction de classe pour s'entraîner au football et se mesurer avec d'autres équipes, et aussi pour lire et causer. Elles ont développé au plus haut point chez les jeunes gens l'esprit de camaraderie et d'entr'aide. Le sport a eu aussi ce résultat inattendu de tuer l'alcoolisme en vidant le cabaret. Préparée par une constante sollicitude à l'égard des humbles, la fraternité qui unit la jeune Italie est la victoire la plus décisive et la plus noble remportée par le Duce.

Mais quelle liberté peut-il y avoir dans un pays soumis à une forte discipline et, disons le mot, à une dictature? Il ne saurait être question évidemment de libertés négatives, se confondant avec l'abus. En Italie, on n'a pas le droit de troubler la nation par des journaux semeurs de haine, ni d'empoisonner la jeunesse par une littérature ou un théâtre licencieux: c'est une simple mesure d'ordre et de propreté. Le peuple italien, dans sa très grande majorité, possède une liberté d'un caractère tout autre, qui est la liberté morale. A l'appel de son chef, ce peuple est rentré en lui-même et a renouvelé sa foi. La dictature n'est pour lui qu'un moyen d'atteindre à des buts acceptés et désirés. Pour un peuple, comme pour les individus, la liberté n'est qu'une forme de l'obéissance. Et la liberté morale, la seule digne

de ce nom, n'est pas autre chose que d'obéir aux règles de sa conscience.

C'est pourquoi il est puéril d'établir une comparaison et surtout un rapprochement entre la dictature mussolinienne et celle de Moscou. La plupart des Italiens — le fascisme s'est nationalisé — ont accepté un régime qui accroît leurs richesses, qui leur procure des hôpitaux modèles, des jardins, des parcs et les plus belles villes du monde, qui a rendu la propriété accessible à tous, qui veille sur la santé des enfants, qui a semé l'abondance sur 800.000 hectares de plaines en friche, qui a réalisé cette merveille de réconcilier le peuple des usines avec la nation en l'appelant au bien-être et à l'essor nationaux, qui permet enfin au pays entier de monter vers l'élite. Les doctrines marxistes tendent, au contraire, vers des résultats inverses. En Russie, on place tout le peuple au niveau de l'usine, on égalise par le bas. Ici, quarante millions d'habitants sont en pleine prospérité sur un territoire de 300.000 km². Là, cent quatre-vingts millions de Slaves, c'est-à-dire cinq fois plus d'habitants, vivent dans la détresse et en marge de la civilisation sur un territoire soixante-dix fois plus étendu!

Dans tel reportage sensationnel d'il y a cinq ans, une note obsédante revient à la fin des premiers chapitres: l'auteur nous confie que l'Italie nouvelle lui remémore autre chose. Il semble chercher dans son souvenir et ne pas oser préciser. Et brutalement, vers le milieu du livre, le grand mot est lâché: Rome lui rappelle Moscou... C'est d'un effet certain dans le domaine journalistique, mais c'est aussi faux que possible. Au cours de mon dernier séjour en Italie, une comparaison, nullement cherchée, s'est imposée à mon esprit. Cette Italie, si fortement ordonnée aux points de vue moral et matériel, où tout un peuple accepte avec enthousiasme une dictature libératrice, où la fraternité succède à la haine, tout cela m'a fait songer au premier Empire. Si le régime créé par Mussolini n'a pas un seul point de comparaison avec le monde enfanté par Lénine, en revanche il s'apparente de

bien près avec l'œuvre de Napoléon. Les deux dictateurs ont eu à vaincre l'anarchie, à rénover la société, à placer le mérite et la probité là où ils n'avaient vu qu'égoïsme et mensonge, à redonner enfin une âme à leur patrie. Et Mussolini, comme Bonaparte, a trouvé dans son atavisme, dans la grande tradition romaine qu'il portait en lui, le secret de la liberté dans l'ordre et de la mesure dans la force. Comme Bonaparte, Mussolini répugne aux rhéteurs, aux démagogues, aux assemblées médiocres. Le Grand Conseil Fasciste dont il s'est entouré se compose des plus hauts talents, comme l'était le Conseil d'Etat de Bonaparte. On sait le rôle important que le Conseil d'Etat a joué sous l'Empire. Les lois et règlements se faisaient là. M. de Barante nous parle, dans ses *Mémoires*, des séances inoubliables où l'on adaptait aux temps nouveaux les pandectes et les vieilles coutumes. Le Conseil siégeait aux Tuileries et comprenait une quarantaine de membres, divisés en section. En 1812, Napoléon confiait à Metternich son intention de réorganiser le Sénat et le Conseil d'Etat. « Le premier, disait-il, remplacera la Chambre haute; le second, celle des députés. Je continuerai à nommer à toutes les places de sénateur. Je ferai élire un tiers du Conseil d'Etat sur listes triples; le reste, je le nommerai. C'est là que se fera le budget et que seront élaborées les lois. J'aurai de cette manière une représentation véritable. Car elle sera toute composée d'hommes rompus aux affaires. Pas de bavards, pas d'idéologues, pas de faux clinquant. »

Plus prudent, plus démocrate, Mussolini prétend donner à l'Italie un pouvoir électif qui continuera son œuvre. Tout citoyen, pense-t-il, exerce son activité dans un cadre professionnel où se mesurent sa valeur et sa compétence. C'est donc la profession qui doit servir de base au système représentatif. Il y a une différence profonde, en effet, entre le suffrage direct, tout en surface, et le suffrage par délégation, qui s'exerce du dedans au dehors. Une assemblée élue selon ce mode est à l'abri des passions, n'est point amoindrie par des promesses mensongères, ni enfiévrée par le branle-bas des partis,

ni corrompue par l'argent et les faveurs. Les assemblées des Communautés, qui ont joué dans nos provinces un rôle de premier plan depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution, se constituaient par sélections successives, par un vote indirect. C'est ainsi que furent élus, en 1789, les 600 députés du Tiers, l'élite de la nation.

§

A maintes reprises, nous avons causé avec des gens du peuple, auprès de qui l'on a toujours beaucoup à apprendre. Je les trouvais fiers de l'Italie nouvelle, étonnés de ses réalisations, vantant l'honnêteté et la compétence des personnes en place. Et puis, il y avait un mais: la lourdeur des impôts, qui ne sont cependant que la moitié des nôtres, et les préparatifs militaires. Tel chauffeur me disait un jour: « Je reconnais qu'il n'y a aucun gaspillage dans les finances de la ville et de l'Etat et que les impôts pèsent surtout sur les riches. Mais pourquoi ne pas économiser sur le budget de la guerre! Aucun pays ne nous menace. En France, auriez-vous mobilisé tant de monde et fondu tant d'obus pour une expédition coloniale! » D'autre part, un personnage bien informé me disait: « Les Italiens ne désirent pas la guerre et Mussolini est trop attaché à son œuvre pour la risquer dans un conflit. » Je songeais à ces propos au cours de mes promenades. Et un jour, mon attention fut attirée par des cartes d'Afrique toutes noires, exposées aux devantures des librairies. Sur ces cartes, il y avait des taches rouges: ici la Tripolitaine, dépendance immédiate de la métropole, et là-bas, sous le ciel tropical, l'Erythrée et la Somalie. « Pourquoi, me répétais-je, donner tant d'importance à ces deux petits points rouges perdus vers l'Océan Indien. C'est si peu de chose! » Mais d'autres cartes devaient me donner le sens de celles-ci. En descendant la via dell' Impero j'aperçus, en effet, sur les ruines de la basilique de Constantin, trois plans de grandes dimensions qui représentent (avec du blanc sur du noir) la Rome des Rois, puis celle de la République conquérante avec la Gaule, l'Ibérie, la Thrace, Car-

thage, etc... et enfin l'Empire romain, immensité blanche, de la Perse à l'Ecosse. Ce fut une révélation. En revoyant les cartes d'Afrique, les taches rouges me semblèrent les pinces d'une tenaille ouverte entre l'Egypte, le Soudan et l'Ethiopie. Cartes, plus éloquentes que les discours où il y a des choses qu'on tait! Après avoir coordonné les énergies du peuple italien on lui veut un rôle extérieur, une place dans le monde à la mesure de sa puissance et de son génie. N'est-ce pas, d'ailleurs, dans la lutte que les peuples restent forts! Les Etats-Unis ont décuplé leur activité dans la conquête du Far West et l'Angleterre dans celle des Dominions.

Comme les nations jeunes, comme l'Allemagne, par exemple, l'Italie a une politique d'expansion plutôt que de ruse ou d'équilibre. Elle espérait, après la guerre, qu'on lui attribuerait les côtes dalmate et albanaise civilisées deux fois par elle, par l'Empire d'abord et plus tard par Venise. Mais en 1919, la France a trahi la cause latine et soutenu les Slaves contre Rome. Il y a eu là plus qu'un malentendu! L'Italie rêve à présent d'étendre sa tutelle aux peuples d'Orient qui ont connu jadis les bienfaits de la paix romaine et vers qui l'appellent tant de points de rapprochement. Le quai d'Orsay s'associe, hélas! à des suggestions et à un émoi nullement désintéressés.

En dehors de sa politique nationale, l'Italie a des vues très justes sur les rapports internationaux. Elle invite la France, l'Espagne et la Belgique à resserrer leurs liens, à former avec elle un faisceau latin qui serait puissant, mais pacifiste. Elle se souvient ensuite que l'Allemagne et l'Italie ont eu des destins parallèles. Déjà, au dixième siècle, Henri l'Oiseleur endiguait l'invasion magyare et battait les Hongrois. Pour les Allemands, le nom de Slave avait le sens d'esclave. Plus d'un duché se formait sur des territoires arrachés aux Russes. L'Ordre teutonique et les Chevaliers Porte-glaive défendaient l'Europe contre l'Asie. Pendant tout le moyen âge, l'Allemagne servit de rempart à la civilisation chrétienne. On souhaite donc à Rome le maintien de cette solidarité

germano-latine qui n'a rien perdu de sa raison d'être. Comme jadis, l'Allemagne doit protéger l'Europe occidentale et civiliser la steppe. Et l'on ne comprend guère notre obstination à ne rien changer au Traité de Versailles du côté des frontières de l'Est, d'autant que les Polonais n'ont pas fait preuve à notre égard d'une fidélité scrupuleuse. On voudrait aussi que le peuple allemand puisse reprendre son rôle civilisateur dans certaines parties du continent noir et en Asie, de façon que la solidarité européenne se traduise loyalement à l'extérieur.

Quant à l'Angleterre, cette Rome du Nord, on admire sa ténacité et l'on glorifie son rayonnement sur les contrées les plus lointaines. Il s'agit là, d'ailleurs, d'une solidarité chrétienne à travers le monde. Mais on estime que ce rôle est trop grand pour comporter des ambitions mesquines et que les peuples latins n'ont pas à sentir une hégémonie qui ne leur est point destinée.

Notre alliance avec la Russie surprend l'intelligence si claire des Italiens. A leurs yeux, c'est mettre au premier plan une affaire beaucoup moins urgente que l'union latine et qu'un rapprochement solide avec l'Allemagne.

C'est par étapes, pensent-ils, que l'on obtiendra une S.D.N. qui soit autre chose qu'un mythe. Il faut d'abord que des sociétés des nations partielles se constituent dans les principales parties du monde, comme cela s'est fait en Amérique, sous la forme d'une Pan American Union qui groupe tous les Etats du nouveau continent.

Mais aucune S.D.N. ne possédera jamais le pouvoir conciliateur de l'Eglise. Le souverain le plus puissant, dans son humilité, devant qui tout roi et tout ambassadeur restent debout, siège au Vatican. Il veille sur l'ordre spirituel du monde et combat l'anarchie morale non moins funeste que l'anarchie politique et la préparant. Dans l'abandon de nos traditions et le heurt de nos systèmes sociaux, après guerre, la Papauté a maintenu à l'Europe une élite sans défaillance. Elle préservait la morale chrétienne qu'on ne saurait séparer de la civilisation.

Au mois de mai dernier, Pie XI a déclaré vénérable

Marie Couderc, fondatrice du Cénacle. Pendant l'allocution du Saint-Père, qui dura une demi-heure, toutes les cornettes de nos religieuses pointaient en l'air. Pie XI observa que les ordres cisterciens, dont le Cénacle est un nouveau rejet, étaient non moins utiles qu'autrefois. Il n'y a pas de meilleur antidote que la retraite contre l'abandon de soi-même. Après cette cérémonie, la musique du Vatican s'assembla dans un angle de la majestueuse cour Saint-Damase et charma les pèlerins. M. François Charles-Roux, le plus remarquable de nos ambassadeurs, monta dans sa voiture parmi les hallebardiers géants qui présentaient les armes.

En plaçant sur les autels John Fisher et Thomas Morus, deux grands humanistes, la Papauté a rendu hommage à la Renaissance intellectuelle du xv[e] siècle, encouragée par Nicolas V, Pie II et Sixte IV.

C'est dans les Galeries du Vatican que sont conservés les chefs-d'œuvre de la sculpture antique et les manuscrits des quatrième et cinquième siècles qui ont sauvé la pensée latine. C'est l'Eglise — n'est-ce pas symbolique? — qui veille sur le plus précieux dépôt de la civilisation gréco-romaine.

R. DE VILLENEUVE-TRANS.

VIE DU SCORPION

—

I

EN CHASSE

Casqués, bottés, aux abois joyeux des chiens, par les guéret (poudreux, il va sans dire), traversant boqueteaux, chemins et ruisseaux, étanchant notre soif aux sources (forcément murmurantes!), franchissant les haies et les fossés, nous sommes les chasseurs classiques. La sueur inonde, bien entendu, nos fronts, sous le soleil de ce beau jour de septembre, qui sent, ma foi, la résine, l'essence de thym, de romarin, et toutes sortes d'autres aromates comme seule la terre provençale est capable d'en distiller, mais dont l'énumération serait fastidieuse.

Et quand j'aurai dit que, depuis deux heures que nous battons la campagne, nous n'avons rencontré perdreau, ni lièvre, ni lapin, ni le plus pâle gibier à offrir en holocauste au plus pâle chasseur, il me semble qu'en vérité j'aurai suffisamment démontré que nous sommes, mon compagnon Paul Henri-Fabre et moi, deux chasseurs tout ce qu'il y a de plus classiques.

Peu importe d'ailleurs l'absence de victimes! Le « capucin » aux longues oreilles, les volatiles rouges ou gris peuvent en toute quiétude s'ébattre devant nos pas, nous n'y toucherons point. C'est un autre gibier que nous cherchons. Lequel? Des casquettes tartarinesques? On n'est pas loin de Tarascon... Non, nulle casquette! Mais... certaines bêtes dont le commun des hommes ne se soucie que pour, avec quelle horreur! s'en écarter. Et pas besoin d'armes tonnantes: une canne, une simple canne, un cornet de papier, une pince, voilà l'arsenal.

Regardez-nous à l'œuvre. C'est sur un coteau exposé en plein sud-ouest; un terrain rocailleux et sablonneux;

des bois rabougris de pins, de chênes kermès, de genévriers bleuâtres, de térébinthes, de cistes, de grands genêts, de hautes bruyères... avec des espaces dénudés. Et c'est là, dans ces clairières, que nous opérons: de la canne, on soulève les pierres, de préférence les grandes plates, celles qui forment une espèce de toit; on les renverse, et le dessous apparaît.

Tout un monde, ce dessous! Désarroi de fourmilières, fuites d'Araignées, de Cloportes... Mais parfois, une cavité creusée dans le sable... Alors, Paul Fabre se penche, un couteau ouvert à la main... Je me penche aussi. Qui regarderait nos visages crispés par l'attente, l'espoir, l'attention, songerait à Fenimore Cooper, à des histoires d'Indiens, à l'Aigle Noir, à la Flèche Rapide.

L'Aigle Noir, je veux dire Paul Fabre, le fils même du célèbre entomologiste, gratte légèrement, très légèrement le sol, de la pointe de son coutelas.

— Ah! en voilà un... dit-il. Et, à en juger par l'orifice de la caverne, il doit être beau... Vous avez votre pince?

Il plonge l'outil dans le trou. Quelque chose de pâle s'y tortille, une espèce de ver,... en réalité la queue d'un animal enfoui. La pince saisit cette queue, tire, amène un être blanchâtre, écartelé, un hérissement de pattes, une sorte d'Ecrevisse qui se contorsionne.

Un énorme Scorpion.

— Ne le lâchez pas... tenez bon!

— Il est fameux! murmure Fabre. Attention de nous faire piquer!

Et il tire de sa poche un cornet de papier solide, qu'il a préparé. Il y enfouit sa prise, replie les bords du cornet, et le tout, dans une boîte en fer, disparaît.

— Allons, je vois qu'il y *en* a encore, ajoute-t-il. Et pourtant, ce que nous en avons déterré, par ici!

Nous nous asseyons sur des blocs de roche. Paul Fabre promène les yeux autour de lui.

— Oui, c'est bien l'endroit où je venais avec mon père... Je nous revois, lui coiffé de son grand chapeau, moi la musette en sautoir, le carnier aux insectes... Le « petit Paul » des *Souvenirs Entomologiques*!... C'est

déjà vieux... Ah! ce qu'on les a battus ensemble, ces bois! Pour les Scorpions, nous avons fouillé de tous les côtés, nous sommes allés très loin par là-bas, aux cent mille diables,... eh bien, nous n'en avons trouvé que dans deux ou trois endroits bien déterminés, bien localisés... de vrais gîtes à Scorpions. Vous n'en dénicherez pas ailleurs dans le pays... Le Scorpion dit languedocien est plutôt rare par ici, en Vaucluse; son véritable habitat est plus bas, du côté de Montpellier ou de Nîmes par exemple. Il ne remonte qu'accidentellement, sur des points très favorables, comme celui-ci: terrain sec, sablonneux, exposé au soleil, avec de larges pierres sous lesquelles il peut creuser sa galerie. Il lui faut de la chaleur, et en plein été, c'est la fournaise sur ces pentes. A mesure que la saison va s'avancer, les Scorpions s'enterreront de plus en plus; en hiver, on ne les trouverait qu'à 50 ou 60 centimètres de profondeur, même davantage... Allons, essayons d'un autre gîte, un peu plus loin!

Nous voilà repartis, et nous retournons encore des pierres, et de temps en temps, c'est une exclamation.

— Une caverne... Mais le locataire ne doit pas être bien gros!

Il résiste à l'expulsion, le locataire. Il s'accroche au sol, dresse la queue. Finalement, pourchassé par la pointe du couteau, et escorté de l' « attention de nous faire piquer! » de Paul Fabre, il se précipite dans l'ombre accueillante du cornet de papier qu'on lui tend.

— C'est un adulte aussi... un mâle! spécifie mon compagnon.

— A quoi reconnaissez-vous les mâles?

— Uniquement à la taille, pas d'autre signe extérieur. Chez les adultes, le mâle est toujours plus petit.

Mais nous trouvons également des jeunes, d'à peine un centimètre, amusants comme des bibelots japonais, miniatures de Scorpions à quoi rien ne manque: leurs petits yeux noirs, leur longue queue annelée, leur paire de pinces, leurs huit pattes. On les découvre dans le sable tiède, sous le caillou qui représente leur Cosmos. Effarés, ils pointent une queue comique et menaçante...

L'enfance est touchante. Laissons nos Scorpionnets à leur rêve; faisons-leur grâce de la geôle jusqu'à l'an prochain.

Nous avons visité deux « gîtes ». Il en reste un, mais loin, sur l'autre versant, et nous n'irons pas aujourd'hui. C'est fatigant, ces ascensions, ces retournages de pierres, pour un résultat assez maigre en somme: deux femelles, trois mâles, en tout cinq Scorpions.

A présent nous redescendons vers la plaine. Un figuier nous offre ses fruits, chair confite au soleil dans une petite outre verte ou violacée; et enfin nous franchissons la grille de l'Harmas, oasis noyée dans les arbres au seuil de l'étendue. Virgilienne, cette campagne! Le fantôme de Tityre y joue toujours du pipeau sous les mêmes oliviers, dans les mêmes vignes, sur les mêmes terrains rouges où les galets de la Durance ont semé leurs dragées, aux jours anciens des diluviens baptêmes.

Riche d'un couple de Scorpions, j'ai repris le chemin qui doit me ramener à Camaret, à 3 kilomètres... Comme je le connais, ce chemin! Il franchira l'Aigues au lit trop large, au pont trop long, l'Aigues qui ne traîne, en été, qu'une étroite écharpe d'eau, vite bue par le soleil et le sable poreux.

Mais, auparavant, je m'arrêterai dans une « grange » amie, au toit rose pâle dans les cyprès noirs; car je voudrais aussi des petits Scorpions noirs de maison, et c'est là que j'en trouve, dans la cour de la ferme, sous un tas de vieilles tuiles...

Puis, je reprendrai la route entre deux rangées de pins tourmentés par le mistral, et j'aborderai le plateau de Camaret-le-Gras, village de remparts et de platanes géants. Et j'aurai devant moi, en permanence, cette majestueuse toile de fond, écrasante et terrible: le massif du Ventoux, à la tête perdue là-haut, comme un rêveur solitaire dans son donjon de nuées.

II

A Camaret-sur-Aigues, j'ai mis mes Scorpions dans

leurs meubles. La scène représente une serre, vide à cette époque-ci, devant un beau vitrage exposé au midi... Les personnages sont des « gros blancs » et des « petits noirs ».

L'installation des Scorpions noirs ne sera pas celle des Scorpions roux. Les premiers hantent le voisinage de l'Homme, se cachent dans les rainures de ses portes, contre ses murs, dans ses caves, parfois — ô grande terreur! — s'insinuent dans son lit. Ce sont des civilisés, ils n'aiment pas la terre. Les autres, des rustiques, craignent l'Homme et ses œuvres, vivent loin de lui, en des lieux qu'ils choisissent pour leur isolement, leurs conditions de lumière et de température. Ils utilisent les ressources naturelles du sol, ils sont restés fidèles à la glèbe, tels des humains qui s'obstineraient à habiter les cavernes, comme leurs aïeux. Mais ce qui les différencie des hommes, c'est qu'ils n'ont pas inventé le Feu, sinon peut-être seraient-ils devenus à notre place les « rois de la création »...

Aux Scorpions noirs, des bocaux simplement garnis de tessons, de fragments de poterie, où se glisser et s'abriter. Pour les Scorpions roux, ces tessons seront légèrement convexes, en forme de toit, et reposeront sur une couche assez épaisse de terre meuble. En haut, clôture de gaze métallique, serrée par un fil de fer. Le métal a son importance: papier, carton, gaze végétale, ne donneraient aucune sécurité.

J'ai préféré séparer mes « gros blancs » l'un de l'autre. Nous ne sommes pas à l'époque des amours, donc inutile de les rapprocher. D'autre part, la faim est mauvaise conseillère, et l'indigence de mon troupeau ne me permet pas les expériences hasardeuses.

La faim... Au fait, que leur offrir à manger? Il paraît que le Scorpion s'arrange un peu de tout: Sauterelles, Cloportes, Grillons, Araignées, Mouches; mais il a une prédilection marquée pour les œufs, œufs d'Arachnides ou de Coléoptères.

Par la grande vitre, je regarde le jardin où tant de petites bêtes nutritives sont rassemblées... C'est là que,

dès le lendemain matin, je vais recueillir quelques scorpionnesques aliments: Araignées, Cloportes, et surtout de ces Criquets rubanés, aux ailes bleues, qui volent au grand soleil, et qui sont si jolis!

§

Le Scorpion craint le froid et l'humidité. C'est un frileux; on ne le trouve que dans les contrées chaudes des deux hémisphères. En Europe, il ne remonte guère au-dessus de 44° de latitude.

Pour l'humidité, il apprécie cependant un peu d'eau par-ci par-là. L'oubli de ce point est une erreur fréquente des éleveurs. A ce petit coin de terre où vous isolez malgré eux des êtres accoutumés à la liberté des champs, il faut un peu de pluie. Faites-y tomber périodiquement une minuscule averse qui rafraîchira vos pensionnaires, et leur permettra de boire. Car l'Insecte boit, goulûment parfois. J'ai eu des Grillons et des Carabes qui se désaltéraient interminablement, penchés sur leur petit abreuvoir comme des Chiens ou des Chats.

Le soir, avant de gagner ma chambre, je vais visiter mes hôtes. Dans une de ses pinces, la grosse Scorpionne serre un Criquet qu'elle rongeait quand ma lampe de poche l'a surprise. Elle tient ce morceau de choix en l'air, délicatement, tel un gâteau sec à l'heure du thé. Elle est immobile, mais sur son front, deux morceaux d'anthracite luisant me surveillent...

III

MAURICIA ET L'AUTRE

Au physique, le Scorpion donne l'impression immédiate d'une mécanique, d'une mécanique compliquée, même. Huit pattes, deux longs bras terminés par des pinces, un ventre annelé, une longue queue formée de segments agencés comme les grains d'un collier. L'ensemble est glabre, sans poils apparents, et offre l'aspect du métal.

J'étais bien jeune lors de l'exposition de 1889; pourtant certains de ses aspects ont marqué dans ma mémoire. Je revois nettement la Galerie des Machines: machines géantes, petits outils cachés à leur ombre, toute cette forêt remuante, mais silencieuse, avait le poli, la propreté brillante que je retrouve aujourd'hui chez une foule d'insectes (1).

Voici devant moi, emprisonnés chacun dans un étroit tube de verre très transparent, deux individus de ma troupe. Ainsi puis-je les tourner et retourner à ma guise. Un « petit noir » dont la longueur, du front au bout de la queue, est de 3 centimètres et demi; un « gros blanc », la femelle, qui atteint 8 centimètres, et que j'ai appelée Mauricia, pour l'avoir prise le 22 septembre.

Ce qu'on voit tout d'abord d'un Scorpion, ce sont les deux pinces qu'il brandit, qu'il promène à bout de bras, qui lui servent à la fois d'antennes et de mains.

Le front est tronqué net, sans aucun de ces appendices qui l'ornent chez tant d'autres espèces; cette face obtuse et plate a quelque chose d'un masque, mais qui couvrirait une pensée. Cette pensée, des yeux noirs, étincelants, la trahissent; placés l'un près de l'autre, sur un seul rang, presque à l'extrémité du front, ils veillent là, comme deux feux au bout d'un môle. Ces yeux sont dits « principaux », parce qu'on en distingue d'autres, plus petits, disposés latéralement sur la tête, et dénommés « yeux accessoires ».

Vient le corps proprement dit: un thorax d'une seule pièce, à quoi fait suite un abdomen de 7 anneaux mobiles, qui peuvent s'emboîter à la façon des pièces d'une longue-vue; ce ventre est capable de se recourber, d'onduler, ce qui confère à l'animal une allure beaucoup plus souple que celle d'autres bêtes, au corps enfermé presque entier dans une gaine rigide de chitine (2).

Le céphalothorax est garni de deux singulières franges de pattes: quatre de chaque côté. Pattes servant d'abord

(1) Bien que le Scorpion ne fasse pas partie de la classe des insectes, il est admis, par les meilleurs auteurs comme dans le langage courant, de l'englober sous cette désignation.

(2) Matière cornée qui recouvre le corps des insectes.

à la marche, puis à divers usages pratiques, tels que le creusement du sol chez le Scorpion roux. Cette panoplie sait se hérisser ou se rétracter, de telle sorte que tantôt l'animal a l'aspect d'un porc-épic, et tantôt, quand il est tranquille, on n'aperçoit de lui que son céphalothorax, tellement les pattes sont bien ramenées et cachées sous ses flancs.

Enfin, attachée au corps, ce que nous nommons « la queue » : le postabdomen. C'est un chapelet fait de grains très ovoïdes, dont le nombre est égal chez le « petit noir » et chez le « gros blanc » : 6 grains.

Cette queue, mince mais robuste, peut prendre toutes les inflexions, ce qui est admirable si l'on songe qu'il y passe un filet nerveux avec ses ganglions, et un tube digestif; elle affectionne notamment la menaçante position d'attaque, ou plutôt de défense: enroulée et relevée au-dessus de l'animal, comme un poste avancé où guette un veilleur toujours armé, le dard, avec ses poches à venin géminées.

« Toute beste est en son venin », énonce un vieux dicton. Depuis longtemps le Scorpion est habitué à symboliser la ruse, l'assassinat et le poison. Il a la même réputation que les traîtres de « mélo » au temps du boulevard du Crime, mais je n'hésite pas à dire tout de suite que cette notoriété fâcheuse n'est guère fondée, et qu'il s'y mêle une grande part de légende. Ne nous plaignons pas de cette légende: grâce à elle, le Scorpion intéresse autant les poètes que les naturalistes!

Donc notre animal porte un aiguillon à l'extrémité de son postabdomen. C'est une très fine pointe, courbée de telle manière que, quand il retrousse sa queue sur son dos, le dard se présente à l'adversaire avec la pointe dirigée de bas en haut, ce qui, pour un « surin », est la position idéale.

Pour agir, le Scorpion déroule brusquement le ressort en spirale de sa queue dressée. Elle se détend horizontalement en avant, pour aller butter contre l'obstacle. A la fois coup de fouet et coup de poignard. Souvent j'ai expérimenté ce double caractère de la piqûre, en

irritant mes bêtes avec la longue pince de roseau dont je me sers pour les manier. L'outil recevait, par le déroulement violent de la queue, un choc; nul doute que si mon doigt se fût trouvé là, au lieu d'un roseau, la blessure eût été sérieuse.

Au moment que le dard s'enfonce, une compression s'exerce sur les glandes situées à sa base, et il gicle instantanément dans la plaie une goutte du liquide qu'elles contiennent.

Chose à retenir, les poches à venin ne se vident pas entièrement, comme le font celles de la plupart des Serpents. Les Serpents laissent leurs dents implantées dans la partie mordue, assez longtemps pour que leurs glandes aient le temps de s'y vider, ce qui ajoute à la gravité de la blessure par la grande quantité de toxique injecté. Mais l'animal est incapable de fournir immédiatement une nouvelle dose de poison.

Au contraire, la queue du Scorpion se relève aussitôt qu'elle a frappé; résultat: il inocule très peu de venin, et ses poches en contiennent encore pour plusieurs autres coups de stylet.

Le venin a été étudié par de nombreux chercheurs: Jousset de Bellesme, Maupertuis, Maccary, Paul Bert, Joyeux-Laffuie, Henri Fabre, Calmette (*Contribution à l'étude des venins,* 1895), Phisalix et de Warigny (*Recherches expérimentales sur le venin de Scorpion,* 1896), Mme Bereza-Bobrowska (*Venin du Scorpion et sérum antiscorpionique,* 1914).

Le docteur Maccary et Henri Fabre, pour observer les effets du venin, soumettaient des animaux variés à la piqûre directe du Scorpion. Mais pour pouvoir l'étudier *in vitro,* en laboratoire, ce venin, comment s'en procurer assez?... O génie inventif de l'esprit scientifique! Phisalix et de Warigny usèrent à cet effet du procédé que voici: il consiste à *traire* des Scorpions vivants en faisant passer à travers leurs glandes à venin un léger, un délicat courant électrique. Sous l'action de cette subtile irritation, une goutte de liquide perle au dard, précieusement recueillie, et, suivant la taille de la bête, on obtient de

3 à 10 gouttes. On peut recommencer l'opération tous les quinze jours environ, de sorte qu'avec un lot de Scorpions le laboratoire est suffisamment pourvu. Cette méthode n'a-t-elle pas quelque chose d'un tour de magie blanche?

Quant à Mme Bereza-Bobrowska, c'est par le broyage des glandes desséchées à froid qu'elle se procure du venin.

Le liquide est « un liquide clair, à réaction acide, et ressemblant beaucoup à celui du serpent Cobra », dit Stanley Hirst dans son étude intitulée *Species of Arachnida and Myriopoda... injurious to man* (Londres, 1917).

Ce venin a des effets divers, suivant les espèces animales. Selon Brehm, les poissons y seraient réfractaires; par contre, une goutte injectée à un Lapin le tue en peu de temps. La même dose d'une goutte, répartie à 7 ou 8 Grenouilles, suffit à les faire mourir. Les Oiseaux succombent également avec facilité.

Chez les Insectes et autres proies dont le Scorpion compose habituellement sa nourriture: Sauterelles, Grillons, Mouches, Cloportes, Vers, la mort est à peu près instantanée. Le record de la sensibilité est détenu par les animaux de même classe que le Scorpion: Araignées, Crabes... Avec une simple trace de venin, un Crabe périt sur le champ.

Le Scorpion lui-même est vulnérable; cependant il faut une dose proportionnellement plus élevée pour amener la mort. (Phisalix et Warigny.)

Pour l'Homme, les effets varient beaucoup suivant l'âge, le sexe, la capacité de résistance. La piqûre des espèces exotiques est fort grave, souvent fatale. Guyon en cite 5 cas suivis de mort, douze heures environ après l'accident. Mais limitons-nous aux deux Scorpions d'Europe. Le « petit noir » s'avère peu dangereux. Piqué par lui, un jardinier m'a dit avoir ressenti à peu près la même douleur qu'avec une piqûre d'abeille.

Le Scorpion roux, « le gros blanc », cause des troubles sensiblement plus sérieux. Un homme atteint au pouce vit son bras enfler aux dimensions de sa cuisse. Convul-

sions, hallucinations, délire, plusieurs syncopes... et cet état se prolongea cinq jours avant qu'il se sentît mieux. (Brehm.)

Stanley Hirst confirme, au sujet de l'*Occitanus*, que sa piqûre est « très douloureuse, peut causer du vomissement, de l'abattement, de la crampe musculaire », et que, si elle est rarement fatale aux adultes, des enfants y succombent fréquemment.

Le docteur Maccary poussa le courage professionnel jusqu'à se faire piquer volontairement par un *Occitanus*. Il fut très malade, et put ainsi vérifier sur son propre organisme tous les symptômes déjà connus de son temps.

Contre ce mal, la médecine ancienne disposait d'un arsenal assez bien fourni. Le plus beau fleuron en était l'*huile de Scorpion*, préparée avec de l'huile d'olive où l'on avait fait mourir et macérer de ces animaux. *Similia similibus curantur*, dira plus tard Hahnemann, fondateur de l'homéopathie. On possède aujourd'hui un sérum obtenu, notamment à l'hôpital Lister à Londres, en traitant des chevaux par la même méthode pastorienne que pour le sérum de Roux contre le croup.

Le coup de poignard du Scorpion, même de la part d'une espèce européenne, n'est donc jamais un épisode négligeable. Heureusement les mœurs rustiques du « gros blanc » l'éloignent de nos maisons; malgré ses habitudes pacifiques et son naturel craintif, il y ferait un hôte plutôt gênant; on peut le heurter par mégarde et s'attirer ainsi un réflexe de défense dont les suites seraient fâcheuses.

Si, continuant notre examen anatomique, nous retournons notre Scorpion pour étudier sa face ventrale, nous remarquerons entre le thorax et l'abdomen un angle formé par deux appendices obliques, qui se touchent à leur extrémité supérieure, et qui portent... mais oui, nous ne nous trompons pas!... des dents. Des dents sous le ventre?... Faisons appel à cet indispensable auxiliaire du naturaliste, à ce merveilleux œil bombé qui crée pour lui un univers nouveau, superposé à l'autre: la loupe.

C'est bien vrai: examinés à la loupe, ces deux appendices pectoraux prennent l'aspect singulier de deux jolis *peignes*. Ces peignes — c'est leur nom officiel — sont des organes spéciaux aux Scorpions. Chez le « petit noir », ils ont chacun 8 à 9 dents; chez Mauricia, 30 à 32.

A quoi servent-ils?... Non, vous n'y êtes pas; Mauricia n'a pas de cheveux, et à peine quelques poils aux pattes. Entre plusieurs opinions, je penche pour celle qui fait de ces « peignes » des instruments tactiles, secondant l'œuvre des pinces. Au bout de leurs longs bras, les pinces ou « mains » connaissent et apprécient l'univers médiat, et préparent la voie au corps en scrutant l'espace. Les peignes, en contact direct avec le point d'appui où reposent les pattes, en palpent les aspérités et les creux, en sondent les pièges. On les voit très bien, quand l'animal se meut, s'agiter doucement à la façon de deux rames.

Puisque nous tenons la loupe, profitons-en pour mieux pénétrer dans le détail de nos Scorpions, maintenant que nous possédons leur ensemble. C'est surtout le « gros blanc » qu'il faut examiner ainsi. L'étrange tête que la sienne! Une tête coupée net, et qui rappellerait l'avant-train d'un avion sans hélices, n'étaient ces deux yeux... ces yeux noirs véritablement doués de regard.

Le visage du Scorpion languedocien est plat, avec deux lignes qui descendent sous les yeux et dessinent comme un nez épaté; au-dessus des yeux, deux autres lignes claires montent en forme de sourcils. Ce visage revêt ainsi une expression interrogatrice, sombre et résignée à la fois. Visage de sphinx, lui-même tourmenté par l'énigme qu'il propose.

Habituellement le vide des « visages » d'insectes, figés dans leur armure, a quelque chose d'angoissant. Mais quand il s'y trouve de tels yeux qui vous fixent — et les yeux principaux du Scorpion vous fixent — alors on ressent un trouble, le trouble d'une présence, et l'on songe que peut-être cette vie n'est pas aussi loin de la nôtre qu'on le croit.

Ce que la loupe me montre encore sur mes Scorpions roux, ce sont des cannelures longitudinales et parallèles, serties de perles d'un roux plus foncé que le reste. Sous l'effet du grossissement, l'aspect lisse a disparu; ces rangées de perles règnent d'un bout à l'autre du corps, et tout le long de la queue. Admirable soin qu'a toujours la Nature, d'orner ses ouvrages!

Ainsi, ces Scorpions, qu'on dit communément des créatures « répugnantes », m'apparaissent à travers le prestige du cristal avec une véritable « physionomie » où je discerne autre chose qu'une passivité bestiale, et vêtus d'une singulière beauté plastique.

Mais l'*autre*, le petit Scorpion noir, pour moins flatteuse que soit sa sombre armure, vous serait encore, madame, une fort jolie broche d'acier bruni.

Je dois ouvrir ici une parenthèse à l'intention des personnes qui seraient tentées de se livrer à l'élevage et à l'observation des Scorpions.

J'ai dit que, pour mieux examiner mes deux spécimens vivants, je les avais mis dans deux tubes de verre. Cette simple opération comporte déjà certains aléas. Quand on manipule des *Buthides*, — nom scientifique de notre animal, — il est sage de ne pas s'exposer à leur aiguillon. (Mettez-vous à leur place!) La meilleure façon de s'y soustraire est d'immobiliser la queue qui le porte.

J'emploie à cet effet une longue pince taillée dans un roseau, ou canne de Provence, matière à la fois flexible et dure. Entre les deux branches, je saisis l'avant-dernier segment du postabdomen. On éprouve à ce contact une impression particulière; c'est réellement une cuirasse qu'on serre, et l'on comprend quelle force cet instrument peut avoir pour frapper. Prise de la sorte, la bête est dans l'incapacité de piquer. Suspendue les bras pendants, comme une Ecrevisse, elle se démène d'abord rageusement, s'arc-boute en arrière pour saisir à son tour l'engin qui l'emprisonne, mais bientôt elle retombe fatiguée, résignée.

Parlerai-je de la sensation physique qui émane de cet

être hérissé de membres crochus? Beaucoup de gens se bornent, à cette vue, à reculer avec une exclamation de terreur, et un « Oh! la sale bête! » tout à fait réjouissant. On me demande aussi « si ça pince », « si ça saute »... Ces dignes personnes n'ont pas des âmes de naturalistes!

IV

Le Scorpion est essentiellement noctambule, à l'état libre comme en captivité. Le soir, j'allais visiter mes pensionnaires; j'entrais sans bruit dans la serre où se trouvaient leurs cages. J'écoutais un instant, dans le noir, sur le seuil. Alors je percevais grand remue-ménage, des froissements de sèches et dures carapaces, même des déplacements de cailloux. Puis je m'avançais, guidé par la lumière de ma lampe de poche. Les Scorpions étaient en effervescence, parcouraient leur prison, se soulevaient contre les parois, essayaient de grimper, rêvant peut-être d'évasion.

Les heures nocturnes sont pour eux des heures de chasse. A ce moment, les gibiers placés dans les cages sont saisis, dévorés; et l'on imagine ce qui se passe dehors, sur les pentes rocailleuses des « montagnes » de Sérignan, où les « gros blancs » ont leur résidence... Ombre et fraîcheur, silence à peine troublé de quelques miaulements de Chouette, d'un furtif jappement de Renard... les hommes rentrés dans leurs demeures... tout convie les pauvres bêtes répudiées, proscrites, à un peu de liberté. Les sentiers du bois appartiennent aux Scorpions. Un à un, prudemment, ils sortent de leurs retraites. D'abord une paire d'yeux noirs, puis deux pinces au bout de deux bras qui s'écartent, puis le corselet d'anneaux concentriques; et voici les pattes au mouvement bien réglé, quatre de chaque côté, et le tout fonctionne; et lentement la queue apparaît segment à segment; et dès qu'elle se sent à l'air, elle se recourbe et se redresse au-dessus de la tête, pour veiller. Car chaque pièce de la machine a son rôle: les yeux, principaux et accessoires, embrassent l'horizon; les pinces-antennes

explorent l'espace plus proche, les pattes et les peignes travaillent; le dard caudal protège l'ensemble. Ainsi paré, l'on chemine. On respire l'illusion d'avoir la Terre à soi... comme jadis, au temps d'avant la venue de l'Usurpateur, quand les pauvres Scorpions étaient maîtres.

Car c'est un fait: cette race que nous pilonnons du pied pourrait revendiquer le droit du premier occupant. On trouve des Libellules et des Scorpions pris et conservés dans des morceaux de pierre, bien avant que nous fussions arrivés ici-bas. Ils nous servent de presse-papiers...

Le Scorpion a-t-il conscience de cette glorieuse déchéance? Son goût pour l'obscurité, ses attitudes méditatives, ses mœurs de cénobite, le mystère dont il entoure jalousement ses amours, l'arme terrible qu'il porte, et qui combine le poignard et le poison, tout fait de lui un de ces êtres à part, pétris de réalité et de légende, dont on ne parle qu'avec une crainte mêlée de respect.

Car s'il a son histoire, il a aussi sa féerie. Comme toutes les grandes vedettes, il a su soigner sa publicité! Au Gotha des signes du Zodiaque, il figure avec sa queue en fer de lance, et toute la panoplie de ses pattes étalées. Il entend le langage obscur des Kabbalistes. Dans le *Traité des Superstitions,* de Thiers (1697), on lit:

On empêche les Scorpions de faire du mal en prononçant le monosyllabe « Bud » lorsqu'on les aperçoit.

Sorte d'ange du bien et du mal, le Scorpion peut réparer lui-même le dommage qu'il a causé. *Le Nouveau Recueil des plus beaux secrets,* de Lémery (1737), nous offre mieux encore que l'huile de Scorpion des vieilles pharmacopées.

Si l'on peut prendre, dit-il, le Scorpion même qui a fait la piqûre, et qu'on le fasse mourir sur la playe après lui avoir coupé les pieds et la queue, on assure qu'il attirera tout le venin. Tout autre Scorpion fait le même effet, étant froissé entre deux pierres, et y ajoutant un peu de sel et de la sauge.

Ces remèdes, je tiens à le spécifier, n'auraient plus aucune chance d'agir, maintenant que nous avons perdu la foi!

§

Chez les deux espèces européennes de Scorpions, le cycle vital est à peu près identique. La naissance a lieu en été, vers la deuxième quinzaine de juillet. Plusieurs observateurs ont vu et décrit l'arrivée au monde de notre héros. La mère est trouvée un jour, entourée d'un piquetis blanchâtre, qui s'agite: autant de Scorpionnets, emmitouflés chacun d'une fine membrane, d'un voile léger qui le sépare encore de la Vie. Leur nombre varie de 20 à 25 pour le « petit noir », de 30 à 40 pour le « gros blanc ». Selon Henri Fabre, la mère elle-même interviendrait pour la délivrance des bestioles, en les aidant à sortir de leurs langes. C'est le contraire que font les mères humaines; au lieu de dévêtir leurs petits, elles commencent dès leur naissance de les envelopper, et toute sa vie, l'Homme ainsi sera condamné à cacher son corps. Coalition du froid et de la pudeur...

Mais les Scorpionnets peuvent aussi se libérer seuls. Dans la campagne de Nîmes, Mingaud trouva une mère morte, ayant autour d'elle une douzaine de petits, dont six arrivèrent à se dénuder sans aide, à force de contorsions. Du reste, ils ne survécurent pas. Etait-ce justement parce que la mère leur manquait?... Son corps renfermait 28 œufs non éclos; elle avait succombé à la tâche.

Plus heureuses, celles qu'Henri Fabre vit « accoucher » dans ses élevages, et qui mettaient au jour leur marmaille complète! En quelles pages charmantes, il nous peint ce spectacle! Les petits naissent entourés des membranes de l'œuf, tendres comme peaux d'oignons, mais l'incubation se fait tout entière à l'intérieur de la mère: il s'agit là d'une *ovoviparité*.

Dès que les rejetons ont abandonné les débris de cette coque protectrice, ils peuvent se mouvoir à leur guise. Fabre nous montre alors dame Scorpionne étendant devant elle, à plat sur le sol, ses bras porteurs de pinces.

Les « enfants » (4 millimètres les petits noirs, 9 millimètres environ les autres) se servent de cet escabeau pour se hisser sur l'édifice maternel.

La raison de cette ascension? Ce petit monde pourrait tout aussi bien, semble-t-il, rester à terre, sous la surveillance de dame Scorpionne, blotti à son ombre. Mais non, il lui faut de l'altitude! Est-ce pour mieux dominer, embrasser tout de suite des yeux le domaine où l'on va vivre? Est-ce souvenir d'un temps où les Scorpions, comme les Poissons, avaient des ailes?

La mosaïque grouillante s'installe tant bien que mal sur cette montagne d'où elle sort, s'y taille une place, et y séjourne des jours et des jours, se nourrissant on ne sait comment. S'il se produit une chute, l'accidenté se rétablit en selle de son mieux; quand les désarçonnés tâtonnent, s'écartent, la matrone, d'un large coup de râteau, les ramène en son giron, au risque de quelques froissements.

Et l'on dit ces bêtes repoussantes! Au contraire, ainsi vêtues de cette chère vermine qu'elles ont engendrée, je les trouve émouvantes de résignation, de douceur, d'immobilité; plus belles dans ce simple et rude appareil que bien des mères humaines, qui poussent dans un carrosse de gala un héritier rageur, empanaché comme un sultan.

Tout ce qui touche à l'œuvre de maternité est resté grand dans la Nature; nous n'avons su que le rapetisser.

Au Vivarium de Paris, j'ai vu la Lycose de Narbonne écrasée du fardeau de sa progéniture. J'ai vu, en Provence, une espèce voisine, tout pareillement couverte d'Araignots cramponnés à leur mère, à son dos, à ses pattes, où ils formaient des touffes comparables à une moisissure. Spectacle touchant et admirable leçon...

Le séjour des Scorpionnets en communauté ne dépasse pas 15 à 18 jours. Durant cette période, on ne les a jamais vus se nourrir, au sens usuel du mot. Il est probable que, pendant tout le temps qui précède leur émancipation, ils vivent de réserves apportées avec eux en naissant. Autre hypothèse: les téguments de la mère secréteraient un suc

nutritif, ce qui expliquerait le goût des mioches pour l'alpinisme.

D'ailleurs, comme la plupart des Arachnides, le Scorpion peut supporter des jeûnes prolongés. Léon Dufour en cite un, de ses élevages, qui ne s'alimenta de six mois.

Les Scorpions sont sobres, dit-il. J'ai souvent remarqué que dans les chaleurs de la canicule, où leur appétit et la nutrition sont plus actifs, une seule Mouche leur suffisait pour deux ou trois jours.

J'ai fait la même constatation. L'appétit de cet animal est certainement fort irrégulier, comme on dit en style médical. A l'automne, les sujets que j'avais rapportés du Midi cessaient de manger; ils ne touchaient plus guère aux Araignées, Mouches, Cloportes, que j'accumulais dans leur geôle. Le climat parisien y est, je pense, pour beaucoup.

Donc, au bout de 15 à 18 jours, les Scorpionnets quittent le belvédère où leur vie a débuté. De sournoises influences les avertissent, de très vieilles voix, venues des premiers âges, où ont commencé d'exister les Scorpions; des voix sorties des eaux, des rochers, de la terre, qui se sont cristallisées peu à peu dans les cellules nerveuses des Scorpions, au fond de leur petit crâne, et que nous appelons aujourd'hui l'Instinct.

Quand ils entendent ces voix, les Scorpionnets descendent du dos de leur mère. Un à un elle les voit partir, sans les retenir, parce qu'elle aussi entend la Nature qui lui parle, et elle sait. De ses enfants, il ne lui reste plus, comme reliques palpables, que la dépouille de leur première mue, accomplie vers l'âge de 8 jours: une mince et fine peau d'oignon qui a forme de Scorpion... En ai-je trouvé, de ces peaux, sous les cailloux abandonnés!

C'est alors qu'on rencontre des sujets du premier âge, installés solitairement dans leurs habitats ordinaires. A ce moment, ils mesurent: le petit noir, 7 millimètres; le gros blanc, 14 millimètres.

Leur existence durera 4 ou 5 ans, si... personne ne les mange en route. Car nombreux sont les pièges, et tant

d'escopettes braquées sur la pauvre bête expliquent son goût de la solitude. Elle est guettée par l'Oiseau de nuit, mais aussi par le Scorpion lui-même. *Scorpio scorpioni lupus.*

Pourquoi?... Pourquoi ce doux, ce misanthrope, ami du silence et de l'obscurité, est-il saisi de fringale en présence d'un congénère? Pourquoi les réunions de famille et surtout les noces, fatales aux mâles, se terminent-elles par des scènes de cannibalisme qui cadrent mal avec les dehors pacifiques du « personnage »? Il y a là un paradoxe angoissant que seul un penseur appartenant au monde des Bestioles pourrait nous expliquer.

Les amours du Scorpion sont restées en grande partie mystérieuses. Chez le « languedocien », Henri Fabre a réussi à surprendre la phase préliminaire, celle où Vénus montre le côté souriant de son masque: la promenade nocturne à deux, mâle et femelle se tenant aux pinces, avec la grâce d'un couple qui danse quelque pas ancien. Hardi pour une fois, le mâle dirige le tête-à-tête, qui se prolonge d'interminables instants. Quel Verlaine des insectes dira le charme un peu amer de ces Fêtes Galantes, où peut-être l'amant a déjà le pressentiment de ce qui l'attend?

N'importe, il court sa chance, et plus menu, plus fluet que sa massive compagne, l'entraîne finalement sous le quartier de pierre qui va assister au couronnement de l'idylle. Et le rideau bleu de la nuit se baisse sur ce premier acte.

Le second acte se passe dans une ombre chère aux maeterlinckiennes féeries. Durant des millénaires, le secret de ces amours a été bien gardé. Dieu sait pourtant si des regards friands de ces lunes de miel se sont efforcés d'y assister, depuis qu'il y a des naturalistes, et qui observent!

Certaine nuit d'avril, je résolus de rompre l'humiliante ignorance où nous sommes tenus à cet égard. Une promenade nocturne n'a que des charmes au temps pascal, où toute la terre provençale est parfumée de renouveau. Comme par hasard, ma flânerie me portait vers les

« chambres nuptiales » ; comme par hasard, j'avais sur moi ma lampe électrique de poche; comme par hasard je la braquais brusquement sur le sol, en soulevant les pierres. Et ce fut ainsi qu'une fois, dans le rayon de mon phare, je captai un couple Scorpion dans l'attitude cherchée; du moins, je le crus et le crois encore. La femelle était renversée, son partenaire penché sur elle, contre elle; ils se tenaient encore par les pinces. Le jour cru les fit se séparer comme deux complices, surpris par la Science en bicorne de garde-champêtre... Ce fut si rapide, si furtif, que je n'eus pas le temps de dresser mon procès-verbal de flagrant délit. Je ne puis donc être bien catégorique, mais tout donne à penser que chez le Scorpion le rite reproducteur s'accomplit comme chez son proche parent le Crabe.

Ces noces secrètes, Fabre nous les montre habituellement couronnées du sacrifice de l'époux, dévoré par sa douce moitié. Mais il faudrait savoir ce qui se passe réellement à l'état libre. Il me semble qu'on devrait rencontrer dans les gîtes beaucoup plus de débris qu'on n'en trouve, si vraiment les matrones Scorpionnes avaient pour habitude de se repaître ainsi de leurs galants. La chitine, substance cornée, imputrescible, laisse des traces; je n'en veux pour preuve que les amas de débris, épaves de Coléoptères, qu'on trouve dans les terriers des insectes ailés qui s'en nourrissent. Sous les pierres habitées par les Scorpions, rien de ce genre; par contre de fréquentes enveloppes pâles et translucides, provenant des mues.

N'enregistrons donc qu'avec réserve la réputation de férocité faite à ces amantes aux longues pinces. Sans doute on observe chez les insectes à l'état de nature des actes de cannibalisme, mais ils sont loin de constituer la règle, et se révèlent beaucoup plus fréquents dans les élevages. L'incarcération, la claustration, joueraient donc ici un rôle important.

V

LE SUICIDE DU SCORPION?

Si le mot de « cruauté » avait un sens en histoire naturelle, il ne s'appliquerait certainement pas au Scorpion. Cet animal ne mange jamais sa proie vivante, comme tant d'autres bêtes, car il la pique auparavant, et grâce à l'aiguillon elle passe sans souffrance de vie à trépas, avant d'être dévorée.

Mais que penser du « Suicide » du Scorpion, dont on parle depuis si longtemps? Légende ou réalité?

J'ai voulu tenter l'expérience. Elle eut lieu dans mon jardin d'Antony, où je tente d'acclimater quelques insectes. Sur un espace cimenté, je disposai des charbons rouges, en cercle, de manière à ménager un « ring » d'environ 20 centimètres de diamètre, où l'animal pût évoluer sans trop sentir d'abord la cuisson. Ayant placé au centre mon « petit noir », je rapprochai peu à peu de lui la ceinture incandescente. Il ne tarda pas à donner des signes manifestes d'inquiétude, puis de terreur, puis d'affolement. Il allait d'un bord à l'autre du cercle infernal, repoussé de partout, et je songeais au tragique conte de Poe, *Le Puits et le Pendule*. Ses mouvements étaient convulsifs; il exécutait des bonds en arrière, agitant sa queue au-dessus de sa tête; sans doute allais-je enfin constater *de visu* cet étonnant suicide.

Mais non, il ne se piqua pas. Ce qu'il fit, c'est tout d'un coup, alors que les charbons le menaçaient de plus près encore, de se jeter sur eux une fois, deux fois, quêtant un trou, une issue, cherchant à passer quand même; et à la troisième tentative, il monta, le malheureux, sur un des charbons ardents, il franchit l'obstacle, il sortit du cercle mortel... dans quel état, grands dieux!... Il ne me restait plus qu'à l'achever.

Avec un *Occitanus* cette fois, un mâle de 6 centimètres et demi, je tente un second essai... Dommage de le sacrifier!... Le cercle brûlant est renouvelé, le Scorpion placé au milieu, et le manège recommence. Après de nombreux

efforts pour s'évader, des allées et venues tumultueuses, le patient prend son parti, se rue sur un charbon, et pareil à ces fanatiques de la danse du feu, parvient à moitié rôti, chancelant, presque mort, de l'autre côté.

Un troisième sujet me restait, ma belle femelle rousse, celle que j'avais baptisée Mauricia: 8 centimètres du front à l'extrémité de la queue... Vais-je l'offrir, elle aussi, en holocauste au Moloch?... Je n'en ai pas le courage: cette fois encore, comme dans l'histoire de maint martyr, c'est le bourreau qui faiblit. Mauricia, tu auras la vie sauve!

Aussi bien, mon siège est fait: n'en déplaise aux amateurs de théâtre, si le suicide du Scorpion existe, c'est un suicide par le feu, non par le poignard.

VI

FIN DE MAURICIA, SCORPIONNE LANGUEDOCIENNE

Pauvre Mauricia! Transplantée sous le ciel inclément de la banlieue parisienne, elle paraissait pourtant supporter vaillamment sa captivité. Les nourritures étaient assez abondantes: Criquets, Araignées, Mouches, Grillons. Mais peu à peu elles diminuèrent, quand octobre s'avança. Le Scorpion peut, il est vrai, supporter des jeûnes de plusieurs mois, aussi je ne crois pas que ce soit de faim que Mauricia ait dépéri. Ce fut plutôt la vieillesse, jointe au mal du pays; la perte de son soleil, le deuil de sa côte rocailleuse, du chant des Cigales dans les pins de sa montagne, des nuits chaudes où l'essence du romarin, du thym, de l'aspic, s'exaspère comme l'âme d'une cassolette... Oh! les heures d'avril, le printemps, cette odeur de tendresse qui tire de ses cachettes la race honnie, détestée, des tristes Scorpions, et les fait s'unir les « mains » jointes, librement, à la face du ciel, pendant que l'Homme, le Maître, l'Usurpateur, sommeille... Oh! les amours passées, et la joie et l'orgueil des maternités: petites étoiles au fond de la mémoire des pauvres vieilles qui vont mourir...

Elle était là, sans bouger, enfoncée dans quel rêve?...

ne mangeant plus. Aux premiers jours de novembre, je l'emmenai au studio photographique de mon compatriote et ami, le poète Pierre Auradon, qui la « prit » sous divers aspects. Elle était encore assez alerte. Le sunlight, astre de nos sombres villes, parut la ragaillardir. Suspendue par la queue au bout de ma pince de roseau, elle exécutait encore de beaux redressements en arrière. Mais ce fut le chant du Cygne. Rentrée dans son bocal, elle retomba à sa mélancolie.

Alors, certain matin, je l'ai prise doucement par la... pince, et conduite au Jardin des Plantes, au Vivarium du docteur Jeannel, de Lucien Chopard, du dévoué Saulais, dans cette maison accueillante où les bestioles trouvent tout ensemble leur refuge, leur pension de famille, leur hôpital, leur maison de retraite. Pourquoi les petites bêtes n'auraient-elles pas comme nous, au soir de leur vie, un asile où expirer en paix?

Tout de suite, on a confectionné à la déracinée une demeure enrichie de tout le confort moderne: ultra-violet, sable chauffé, vers de farine; et je l'ai laissée là, en lui promettant de revenir la voir le lendemain.

Oui, mais le lendemain, elle était morte... bien morte cette fois! Et aujourd'hui, dans un flacon d'alcool, elle rêve de sa garrigue natale. Et chaque fois que mon regard rencontre l'étagère où elle repose, moi aussi je rêve... Je rêve du chant des Cigales dans les pins de la montagne, des nuits chaudes où l'essence du thym, du romarin, de l'aspic, s'exaspérait comme l'âme d'une cassolette, des heures où, loin des hommes, j'écoutais battre le pouls du monde, en regardant vivre les pauvres Scorpions...

MARCEL ROLAND.

POÈMES

—

ATTENTE DE L'AMIE

Ce sera par un soir, beau comme celui-ci.
Nous aurons regardé
Pour la dernière fois
Décroître la voiture
D'où un bras émerge
Qui nous dit adieu;
Et nous reviendrons
Par les rues désertes et remplies de silence,
Car nous n'entendrons
Que les battements de notre cœur;
Et nos yeux obscurcis de larmes
Regarderont sans voir.
Nous ne parlerons pas,
De peur que par les lèvres entr'ouvertes
Ne bondisse le sanglot
Contenu au fond de la poitrine
Depuis des jours et des jours.
Ce sera par un soir beau comme celui-ci,
Et le jour d'octobre
Baissera bien vite,
Et nos yeux dilatés dans l'ombre
Chercheront l'image des jours passés.
Alors, laissant le livre ouvert sur nos genoux,
Nous attendrons
Sans allumer la lampe.

Car c'est l'heure
Où l'on entend
Trois petits coups
Ebranlant le cœur.

Ce n'est pas une main quelconque
Qui frappe ainsi,
Sans impatience
Et sans exiger l'accès
Comme ferait un ennemi.

Non, la main que nous devinons
Est bien trop douce
Pour exiger quelque chose.
Nous attendons.
Voici des pas, on ouvre
Et nos lèvres déjà vont dire tous les mots
Qui nous montent du cœur.

Hélas!
La porte reste close
Et c'est un rêve fou
Que nous faisions tous deux!
Ainsi dans le soir qui s'éteint,
Enveloppés de nuit et de mélancolie,
Serrés l'un contre l'autre et le regard absent,
Nous attendrons l'amie
Qui ne viendra pas.

—

CONFIDENCE

Je peux témoigner
Que nous ne sommes plus
L'homme et la femme
Qui ont franchi ce seuil.

Sans doute nous avons encore
Même visage,
Mêmes yeux et même bouche,
Mais nos corps se meuvent
Dans une autre lumière,
Nos yeux ont des reflets
De visions nouvelles,
Et nos lèvres ont gardé
La forme merveilleuse
Des mots inconnus.

Jusqu'à ce jour, nous marchions
L'un près de l'autre,
Tels des étrangers,
Puisque les mots que nous disions
N'avaient pas même sens,
Puisque les choses gardaient leur secret
Comme d'humbles servantes
Qui ne peuvent trahir.

Mais aujourd'hui,
Même sans parler,
Nous nous entendons;
Sans vous regarder,
Mes yeux voient le fond de votre âme,
Et dans le jardin mort il n'est pas une branche
Dont je ne devine l'histoire
Sans que vous la contiez.

Rien n'est changé pourtant:
Le même fauteuil,
Au bord de la table,
M'accueille en entrant;
Le coin de jardin
Qu'en levant les yeux
Je vois à demi,
N'est pas moins rouillé;
Et ce sont les mêmes enfants
Qui traversent nos entretiens,
Et vous avez la même robe
Que lorsque je ne savais pas.

Il n'est pas besoin
De citer des noms;
Il n'est plus besoin
De nommer les choses;
Il suffit
D'un battement de la paupière,
D'une pression de la main,
Pour que les êtres et les choses
Se dressent devant moi
Comme des fantômes.

Mon amie,
Vous étiez
Une chambre secrète,
Ainsi qu'en ont les manoirs d'autrefois,
Chambres sans porte et sans serrure,
Et je m'étais arrêté
Au seuil du mystère;
Et soudain, me fut révélé
Le mot magique
Qui ouvre les chambres
Sans porte et sans serrure;
Un grand flot de lumière
M'a ébloui;
Tremblant comme un homme ivre,
Je suis entré;
Mais j'ai dû attendre
Que tombe sur nous
La douceur du crépuscule
Pour discerner l'amour au fond du sanctuaire.

—

PLUIE

Il pleut, il pleut, depuis trois jours
Et trois nuits.
Les fleurs ont la tête lourde
Et s'inclinent vers le sol,
Car elles ont trop bu.
Les toits sont brillants
Comme des parquets cirés,
Et les gouttes de pluie y dansent des tangos.
Aux fenêtres, les rideaux s'écartent
Et découvrent de jeunes fronts
Et des bandeaux blancs.
Un bébé que l'on soulève
S'amuse à écraser son nez contre la vitre,
Tandis que son haleine découpe
Un cercle d'un blanc mat sur le carreau brillant.

Une vieille cassée descend par le sentier.
Sous sa jupe relevée

Pour garantir sa tête,
On voit son jupon propre et garni de dentelles
Et de gros souliers d'homme
Qui font gicler la boue sur les fleurs du chemin.

Le ciel est une immense toile grise
Tendue entre les arbres et les toits,
Mais elle est si trempée
Qu'il faudrait, j'imagine,
Pour vite la sécher, plusieurs soleils ensemble.

Et je rêve soudain
D'un pays où le ciel est bleu,
Où les fleurs sont droites,
Où des vieilles en bonnet blanc
S'en viennent deviser sous le soleil qui brûle,
Cachant pudiquement leur jupon de dentelles,
Et découvrant un pied coquet,
Tandis que des enfants, assis en rond par terre,
Cuisent leurs mollets blancs au brasier de l'été;
Et je ne peux vraiment pas croire
Que ce pays n'est autre
Que celui où la pluie tombe depuis trois jours
Et trois nuits.

—

DEPARTS

Dis, maman, quand partirons-nous?
En hiver, quand la plaine est blanche
Sur un traîneau, couleur pervenche?
Au printemps, lorsque l'air plus doux
Caresse les pelouses vertes,
Sur un vaisseau, voiles ouvertes?
Ou bien partirons-nous en août
Quand, au soleil, les fruits foisonnent,
Sur un char, à califourchon
Sur quelque gigantesque tonne
Avec le diable au timon?

Dis, maman, où partirons-nous?
Vers le Nord, aux terres glacées

Où, le soir, montent espacées
Les sinistres plaintes des loups?
Vers l'Orient, aux nuits trop brèves,
Où, sur de beaux tapis, l'on rêve
Ainsi que l'on prie, à genoux?
Irons-nous au désert immense
Dont le ventre ondule sans fin?
Partirons-nous vers le déclin
Du jour, qui plus loin recommence?

Mon petit homme, restons là!
Calme la fièvre qui t'agite;
Tes yeux que la lumière irrite
Vont se fermer, tant ils sont las.
Mon cher petit, viens dans mes bras;
Et, tandis que le jour s'achève,
Ma voix saura peupler ton rêve,
Comme elle te berçait enfant.
Contre mon cœur, si je te prends,
Tu feras le plus beau voyage:
Couchant, levant, désert sauvage
Rempliront tes yeux éblouis.
...Et quant à moi, si tu guéris,
Si les fleurs de tes joues éclosent,
Qu'ai-je besoin, lors, d'autre chose?
Que m'importent terres et mers?
N'es-tu pas tout mon univers?

CÉSAR SANTELLI.

UNE NUIT A BELGRADE

A Milan Yovanovitch.

C'est déjà presque dans les faubourgs de la ville que se trouve à l'angle d'une large rue le fameux *Kralyevina* (« Le Royaume »), café-chantant où l'on peut admirer, interprétées de la façon la plus étonnante, les chansons de la Serbie du Nord et du Sud. C'est ici, grâce à des poèmes musicaux, que l'on peut connaître l'âme yougoslave. Par eux, il nous est loisible de pénétrer dans la vie intime du peuple. Sans eux, nous ne pouvons mettre la main sur le cœur des hommes, si je puis dire, ni l'entendre battre, fiévreux et doux tout ensemble, rude et tendre.

Ces chansons, elles forment, avec les mélopées épiques des *guzlars*, le diptyque le plus complet, le plus saisissant, d'une nation d'artistes et de soldats.

Entrons donc avec émotion dans Kralyevina, où flottent les nuages épais des cigarettes Vardar, mêlés au parfum corrosif de la *livovitcha* qui tant ressemble à notre prunelle de Bourgogne. (« Il me semble que je suis un peu chez moi quand j'en bois », murmurait hier à mon oreille à Sarajevo un Dijonnais). Et écoutons.

Mais d'abord, écoutons mon hôte (Serbe du Sud, de Skopkje, l'ancienne Uskub), qui mieux que personne connaît les légendes, les coutumes, les rythmes de son pays. Pour nous mettre dans l'atmosphère, il nous conte des histoires de monastères méridionaux; ces prodigieux monastères enrichis de fresques du XI^e^, du XII^e^, du XIII^e^ siècle, incomparables monuments de l'art byzantin et préroman. Ah! comme il les aimait, le grand roi assassiné naguère, ces témoins héroïques du passé! Comme souvent il les visitait, plein de ferveur nationale!

Tel moine lui faisait des confidences, lui montrait plus à fond les trésors du folklore yougoslave, l'introduisait dans le secret doré des légendes...

Et le roi écoutait, écoutait... Afin de redire avec une pieuse exactitude à ses trois fils, et avant tout à l'enfant-roi d'aujourd'hui, ces belles histoires: « Il y avait une fois... » Histoires qui, liées les unes aux autres par un cordonnet de siècles, forment la grande Histoire.

— Es-tu heureux, toi? demandait à un religieux Alexandre Ier. Que puis-je te donner? Un cadeau utile : un râtelier au moins, puisque tu n'as plus de dents?

— Je n'en ai pas besoin, Majesté, puisque je mange sans dents tout de même.

— Alors, un beau cheval blanc, afin que tu puisses aller plus vite et plus loin, sans te fatiguer?

— Je n'en ai pas besoin, Majesté, puisque j'ai deux jambes que le Seigneur m'a données et qui me portent où je veux. Un cheval me rendrait paresseux et diminuerait mes efforts: peut-être mes jambes se lasseraient-elles de ne point travailler.

— Alors, des couvertures plus chaudes, pour que tu ne sentes pas le froid ,l'hiver, dans ta cellule?

— Je n'en ai pas besoin, Majesté : car quand je suis dans mon lit je dors, je dors, et ne souffre ni du froid ni du chaud. Avec des couvertures, je commencerais à m'habituer à la chaleur, et alors je commencerais aussi à être incommodé par le froid. Mais si Votre Majesté veut absolument me faire un cadeau, — et je me demande pourquoi, puisqu'il ne me manque rien, — qu'Elle me donne un fusil. Mais un beau fusil. Pas comme le mien: Un fusil moderne, pour faire la guerre.

— La guerre? Mais contre quoi? Contre qui?...

— Contre tout ce qui m'apparaîtrait ennemi de mon roi...

Et le roi fit venir de France pour le moine un beau fusil, tel qu'il le souhaitait dans sa fidélité passionnée à son souverain.

Dans un autre monastère, à côté de fresques aux couleurs énergiques et sans afféterie, vous verriez une éton-

nante imagerie qui eût fait la joie du douanier Rousseau, une imagerie découpée avec soin et originalité par un religieux qui poursuit son idée et la rend concrète afin d'instruire tous les passants : ici l'Enfer, et là le Ciel. Sans se donner grand mal, il a pris dans des journaux les photographies qui l'intéressaient, et puis les a groupées: il y a les hommes que le moine envoie au Ciel, d'autorité, qu'ils soient morts ou vivants d'ailleurs, — au Ciel, oui, près du Bon Dieu, parce qu'ils sont les amis du roi, de son pays et de la France; car la France est une seconde Patrie pour le Serbe véritable.

Et puis, il y a les autres, les indésirables: les mauvais députés, par exemple, ceux qui votent les lois dangereuses, qui ne respectent pas les traditions, qui semblent oublier que la Yougoslavie et la France sont amies, ou ceux qui font comme si cela n'était pas. Et ceux enfin qui par leur méchante tactique, sombre, néfaste, veulent « faire tomber les étoiles du Ciel », dirait-on, et obscurcir la nuit au lieu de l'illuminer.

Voici au ciel, côte à côte, Briand et Poincaré, et voici Barthou qui a rejoint Alexandre Ier dans la mort; voici le maréchal Foch, et Joffre, et Mangin; voici Lamartine qui a chanté l'âme serbe et dont le moine a trouvé un portrait dans une revue de France...

Mais ne nommons pas ceux qui sont en Enfer: le moine ne me le pardonnerait pas; plutôt, sur place il les faut aller voir, avec leur mine déconfite, leur affreux visage de traîtres, de gredins, leur laideur physique et morale; et encore un, et encore un, vlan! en Enfer!

Nous sommes prêts maintenant à comprendre les chansons que devant nous vont vivre les tziganes. Vivre, oui, c'est le mot, tant ces femmes y mettent de force, d'action, dans le sens le plus dramatique du terme. Ce sont de vraies comédies, des drames véritables, ces chansons. Même les plus anodines en apparence, les plus simples. Elles sont pleines d'allusions parfois difficiles à saisir, de mystère.

Et grâce au tambourin, grâce à l'orchestre qui les ac-

compagne, les chanteuses ne sont pas seules à créer l'atmosphère. A cette atmosphère, tout concourt. Même les marchands ambulants qui sans cesse entrent et sortent, proposant à la curiosité des buveurs des denrées alimentaires ,des colifichets, des parfums, des sourires.

Une tzigane surtout m'intéresse. Toute jeune, avec ses accroche-cœur fortement dessinés par le khol, avec son teint bistré, plus chaud encore à cause des dents éclatantes ;et sa taille plus souple que si elle était nue, gainée de mousseline multicolore.

Elle ne prête pas attention à nous, — elle n'a pas l'air de nous voir, du moins, la comédienne! seul son tambour l'occupe, qu'elle malmène comme un amoureux rebelle ou insuffisamment soumis. Et allez donc! et allez donc! Pan! pan! va-t-il lui obéir tout à fait? Ignore-t-il qu'il est l'esclave? Elle le jette en l'air, et puis à terre; le reprend, le laisse et le reprend. Il devient humain, supplie, se fâche, la harcelle de tous ses grelots, devient fou, mugit de toute sa peau, tendue à se rompre... Boum! boum!...

Et le rythme commence. Alors, il se plie à tous les caprices de ce rythme; d'un rythme que semble choisir la tzigane. Il devient doux comme l'agneau. Et sa fantaisie même se soumet à celle de la musique.

Ah! comme elle le domine du regard, la dompteuse, comme elle le tient à sa merci!...

Jamais, ni au théâtre, ni au cinéma, ni nulle part, je n'ai vu pareil mariage de la voix et du geste, de l'être et de l'objet, pareille sensualité d'art, et si proche de la nature; humaine, bestiale, à cause de l'instinct qui apparaît triomphant.

— C'est une force de la nature, n'est-ce pas? murmure mon hôte, qui voit mon enthousiasme.

— Une belle force, alors, et d'une belle nature.

— Nos chants du Sud, et les danses aussi, sont comme les broderies turques, c'est-à-dire plus allongés que ceux du Nord, moins serrés. Il faut les entendre ainsi pour les bien goûter. Remarquez la manière dont ils sont composés : un vers ou deux, et puis une longue partie sans chant

entre chaque vers, non pas un intermède ni une rupture dans l'intérêt.

Cette formule, en effet, ne me rappelle rien de ce qu'ailleurs j'ai écouté, ni en Slovaquie ni en Pologne, ni dans les autres pays centraux. La partie musicale est si expressive, qu'elle développe avec des sons ce que l'on vient de nous dire, tout en préparant la suite du texte. Mariage des vers et de la musique, telle que le souhaitait Duparc, sertisseur de la pensée musicale:

Adieu, mer. Sur tes bords je vécus assez longtemps; sur tes bords où bruit la vague et où voguent les navires; en écoutant le chant du *stradoum* (1) joyeux. Mer, adieu! Ma barque ne virera plus de bord avec nous deux. Je ne regarderai plus briller tes yeux, ni voleter tes cheveux, écheveau de soie. Mer, adieu!

...Elle a fini de chanter « Adieu », et déjà la tzigane nous entraîne brutale, après avoir été mélancolique comme une Dalmate bercée par l'Adriatique :

Tourne bride, Aga, tourne bride! Fais l'abnégation suprême de la vie et de l'amour!

— Tudieu, bride ne tournerai, Djan Sofia, même si savais que j'en mourrais!

Tudieu, un coup de feu part des denses futaies de noyers... Les chevaliers de Vranyé ont abattu l'audacieux.

Mais voici qui est plus subtil et plus tendre, parfumé au miel comme un *baklava* gluant :

— Hirondelles, hirondelles, cht! ne chantez pas si fort!

— Z Z Z Z Z...

— Ne chantez pas si fort, hirondelles! mon mari dort, hirondelles, ne le réveillez pas!

— Z Z Z Z Z Z Z...

Et nous savons bien que les hirondelles volent bas, et crient davantage, quand le temps est à la pluie, à l'orage. Et comme il fait bon s'aimer alors, enveloppé d'air chaud! Comme l'on est tranquille chez soi, entre les bras de l'aimé,... qui n'est pas toujours le mari!

(1) Promenade de Dubrovnik (Raguse).

Et ce poème-ci, mélancolique, douloureux, que la tzigane détaille plus encore avec la main qui caresse le tambourin qu'avec la voix; cette main qui parfois frôle à peine l'instrument, mais juste assez pour ne pas le laisser en repos, ou s'éloigner d'elle et de ses pensers. Et ce frôlement est si vibrant que d'un bout à l'autre de la salle il donne le frisson:

Deux fleurs poussaient dans un jardin, sous le soleil et sous la lune. Deux fleurs, la blanche tulipe et l'hyacinthe bleue. De l'hyacinthe à la tulipe, dans la nuit une étoile a transmis la question suivante : « Ces jours derniers, Yovo est-il venu, dis? » Et il fut répondu par la fleur à l'autre fleur, par l'entremise de l'étoile : « Non, non, Yovo n'est pas venu. Il n'est pas venu ces jours derniers. Il n'est pas venu; il n'est pas venu... depuis longtemps. »

Mais la chanson serbe sait être ironique aussi et moquer les vieux barbons, tout comme nos chansons des trouvères et des troubadours, qu'aimait si fort Remy de Gourmont qu'il me pria de les traduire pour le *Mercure de France* :

Cyril est assis sur son balcon vitré. Il boit du vin rouge. Alina le sert. Alina, au visage frais et rose comme un reflet du vin, comme une ronde pastèque :

— Ma petite *boulka*, dis, ne voudrais-tu pas rester auprès de moi tout à fait? tout près?

— Cyril, hélas! je ne puis.

— Et pourquoi, petite Alina?

— Cyril, je ne puis : vieil âne, comment pourrais-je être ta mie, quand ton fils, qui me plaît et que j'aime, a même âge que moi!...

Et il semble que l'on entende fuser le rire d'Alina, qui peu à peu s'estompe dans le crépuscule d'été.

Nous ne pouvons oublier davantage ce chant d'amour passionné:

La mère, du haut de la colline, crie à la fille :

— Mara, Mara, le linge est-il bien lavé?

— Non, maman, car l'eau est trouble, et c'est la faute de Yovo qui l'a troublée. Il faut le maudire. Il faut qu'il se pende... Ah! comme je voudrais le pendre à mon cou. Il faut qu'on l'emprisonne... Ah! si c'était sur mon sein. Il faut qu'il soit enchaîné!... Ah! si c'était entre mes bras!... Il faut enfin que les flots l'emportent Et je veux que ce soit jusqu'à ma maison.

Et cet autre :

La bien-aimée aperçoit sur une prairie le dolman de l'ami et le foulard de soie, et le tambourin, et une pomme verte. Va-t-elle lui prendre son dolman? Mais non, il aurait froid. Son foulard? Folie, c'est elle qui le lui a donné. Son tambourin? Un cadeau de ses frères... Alors? alors, elle mordra dans la pomme verte, dans la pomme verte elle mordra à pleines dents. Et ainsi la morsure de l'amie dans le fruit dira à l'ami qu'elle est venue, qu'elle est venue voir le bien-aimé.

Et je ne me pardonnerais pas de négliger la célèbre chanson qui inspira la *Glu* à Richepin et dont voici l'original serbe : un des originaux, car le professeur Prodanovitch, qui communiqua ce texte à M. Funck Brentano, en avait recueilli en Serbie plus de huit versions :

Un an, deux ans, dix ans, vingt ans elle a nourri son enfant. Et puis, à la petite Mila elle l'a marié :

— Sois heureux, mon fils, sois heureux.

— Aime-moi, Mila, aime-moi. Maintenant que nous sommes époux, viens près de moi dans le lit nuptial.

— Pas avant que tu n'aies égorgé ta mère et pris son cœur.

Dès l'aube, Steva part vers sa mère, la retrouve et sur l'herbe l'assoit:

— Laisse-moi reposer sur ton sein, murmura-t-il câlin, et de Mila laisse-moi te parler.

La mère fait tout comme il demande. Et de sa ceinture Steva tire un couteau et frappe sa mère si doucement, si doucement, qu'en tirant le couteau sanglant, le cœur sortit avec la lame.

Et Steva pleura. Et Steva s'en retourna vers Mila. Et devant la porte le cheval tomba à terre lourdement, et à terre le cœur roula :

— T'es-tu fait mal, mon enfant? demanda le cœur.

Et voici Steva dans le château. Sur la table d'honneur il pose le cœur :

— Voilà pour toi, Mila, ma bien-aimée. Voilà le cœur de ma mère. Elle est morte, alors son fils doit mourir aussi. Adieu donc, Mila. Garde pour toi tout ce qui est à moi, ma fortune, mes châteaux et le reste. Tout, sauf le cœur.

Mila se désole. Mais déjà Steva se frappe le cœur avec le couteau tout sanglant du cœur de sa mère. Il se frappe, il se frappe si doucement que sous la terre les deux cœurs intacts purent être réunis, le cœur de la mère et celui de l'enfant, celui du fils et celui de la maman...

Et à jamais Steva fut réuni au sein déchiré de la mère.

Tout le monde dans Kralyevina est penché vers la tzigane. On ne fume plus. On ne boit plus. On ne chante même plus le refrain. On écoute. Et j'emporte de ces heures ce que je vous offre, et que Samain appelait si bien le Parfum Impérissable.

CHARLES OULMONT.

LE BANQUET PUVIS DE CHAVANNES

—

I

Ce fut une mémorable et fiévreuse soirée. On eût dit que toutes les passions humaines s'y fussent donné rendez-vous. Une fois de plus l'art et la politique s'y affrontaient. Mais surtout, l'antagonisme qui divisait les admirateurs de Puvis de Chavannes en deux groupes irréductiblement ennemis dominait, de toute sa violence, l'unanimité de l'hommage qu'on rendait au maître illustre.

La place qu'occupait alors Puvis de Chavannes dans l'art français était bizarrement exceptionnelle. Longtemps vilipendé par les tenants de l'art officiel, tels qu'Edmond About, vivement discuté par Paul Mantz et Castagnary et par l'immense majorité des critiques d'art, cet ancien « refusé » du Salon des Artistes français n'avait jamais été accepté franchement par l' « Ecole ». Sans doute, il y avait trouvé de chauds admirateurs. Léon Bonnat était l'un d'eux et Puvis de Chavannes avait peint pour lui le panneau décoratif *Doux Pays*, aujourd'hui l'un des plus purs joyaux du musée de Bayonne qui contient tant de merveilleux trésors. Et le grand artiste y trouvait encore d'autres sympathies. Dès 1861, l'architecte Diot, un homme de goût et de talent, lui avait demandé, pour le musée d'Amiens qu'il venait de construire, les panneaux *la Paix, la Guerre, le Travail, le Repos*, auxquels se joignaient plus tard *Ave Picardia nutrix* et *Pro patria ludus*. En 1867, Esperandieu lui faisait exécuter, pour le musée de Longchamp, *Marseille colonie grecque* et *Marseille porte de l'Orient*. En 1874,

le marquis de Chennevières prenait la généreuse initiative de lui confier le soin de décorer quelques-uns des panneaux du Panthéon. A Poitiers, à Rouen, à Boston, à l'Hôtel de Ville de Paris et à la Sorbonne enfin, il avait la joie, « avec la permission de la nature », de formuler sa conception géniale de la peinture décorative. Mais ni le grand public ni l'art officiel ne l'avaient admis. L'Institut de France lui était irréductiblement fermé. Seuls les esprits indépendants, les artistes dont l'Ecole n'avait pas éteint les généreux enthousiasmes, les critiques « d'avant-garde » et les poètes saluaient en lui un peintre incomparable.

Cependant, un mouvement inattendu venait de se produire en sa faveur. Un académicien, le vicomte E.-M. de Vogüé, à qui on devait la révélation du roman russe, publiait tout à coup, dans le *Journal des Débats*, un article chaleureux en l'honneur de Puvis de Chavannes. Il y célébrait ces grandes compositions décoratives, qui sont pleines, disait-il, des conseils les plus précieux, et qui nous enseignent la bienveillance. Il est vrai que, dans ce même article, le vicomte E.-M. de Vogüé montrait que cet enseignement n'avait pas pénétré très profondément en lui, puisqu'il y trouvait une occasion favorable de ridiculiser les poètes et les écrivains de la naissante école symboliste. Peu importe! Un clan se formait dans les milieux jusqu'ici hostiles à l'illustre artiste. Et ce qui devait donner une physionomie si particulière au banquet Puvis de Chavannes, c'est que les deux camps, réunis le 16 janvier 1895 à l'Hôtel Continental, dans un mouvement d'admiration unanime, faillirent en venir aux mains. Dans tous les cas, un beau vacarme éclata au moment où Ferdinand Brunetière se leva pour rendre l'hommage des réfractaires au noble artiste dont ils venaient, un peu tardivement, consacrer la gloire.

A cette date, précisément, Puvis de Chavannes célébrait son soixante-dixième anniversaire. Il présidait la Société des Artistes du Champ de Mars, où il avait succédé à Meissonier, mort en 1891, et où sa personnalité magni-

fique, sinon son art, jouissait d'un prestige incontesté. Il venait, au printemps précédent, d'exposer la vaste composition qui se trouve aujourd'hui à l'Hôtel de Ville et qui représente Victor Hugo offrant sa lyre à la Ville de Paris.

Qui ne connaissait ce grand vieillard, dont le teint fortement coloré contrastait si étonnamment avec l'encadrement de la barbe et des cheveux, d'un blanc éclatant? Il avait l'attitude roide, un peu militaire, que Rodin a interprétée aves sa perspicacité accoutumée dans le beau buste qui se trouve aujourd'hui au musée d'Amiens. Mais ni sa haute stature, dont il semblait ne vouloir pas perdre un millimètre, ni son attitude quelque peu réservée (elle tenait sans doute à son incorrigible timidité), ni sa voix profonde, n'avaient la moindre arrogance. Il aimait s'exprimer avec une sorte de familiarité parfois un peu truculente et toujours pleine de cordialité. Rien de plus mâle, de plus vigoureux que ce vieillard dont les yeux bleus s'illuminaient souvent d'une souriante malice.

Chose étrange, ce solide artiste qui affirmait, dans ses compositions décoratives, tant d'aisance, de hardiesse et de vigueur, était complètement désarmé devant la critique. Il ignorait le mépris. Et le reproche qu'on lui adressait fréquemment de ne pas savoir dessiner — mais savaient-ils dessiner, ceux qui formulaient ce grief absurde? — lui était infiniment pénible. Hé quoi! lui qui avait passionnément médité sur son art pendant tant d'années, et dont les débuts avaient été précédés de tâtonnements infinis, il en aurait méconnu les premiers principes? Des dessins!... Ses cartons en contenaient des milliers. Et il les conservait pieusement. Il devait les léguer au musée de Lyon, sa ville natale, afin qu'ils témoignassent de l'inanité des sottes accusations qui l'exaspéraient. Ces dessins, en effet, peut-être un peu trop classiques, sont d'une noblesse irréprochable. On y sent une main sûre et une intelligence respectueusement attentive. Ce n'est pas à eux, évidemment, qu'il doit sa gloire. Mais ils montrent que cette gloire est fondée sur une expérience profonde de l'art.

Un jour, comme nous parlions avec lui des cartons de la *Sainte Geneviève* du Panthéon, que venait d'éditer l'Union pour l'Action morale de M. Paul Desjardins, et comme je formulais le regret que la couleur n'y eût pas été reproduite également:

— Mais non, me répondit-il, le dessin suffit; la couleur, c'est la musique.

— Oui, me dit Rodin, à qui je rapportai plus tard le propos. Mais la musique, c'est tout!

Dans la lettre qu'il adressait à Mme Léon Belly, le 12 mars 1861, Puvis de Chavannes, à propos de M. Ingres, exprimait avec force ses propres angoisses:

L'amour exagéré de la louange, l'horreur et la terreur, la haine de la critique, les doutes incessants sur sa force, les hésitations sans nombre sur le tableau en voie d'exécution, hésitations qui font que le bonhomme tremble comme un enfant, gratte et efface jusqu'à vingt, trente fois la même figure, — être la proie du premier venu comme impressionnabilité, voilà l'homme!

Plus tard, en 1888, il écrivait:

Qu'ils me connaissent peu, les affreux connaisseurs qui, oubliant ce que j'ai donné d'amour profond et fidèle aux choses de la nature, me confinent hypocritement dans quelques incursions forcées dans le domaine philosophique, objet d'horreur pour moi.

Telle est l'admirable physionomie intellectuelle et morale du grand artiste dont, sur la demande de Rodin, nous décidions, dans les derniers jours de 1894, Eugène Carrière, Octave Mirbeau, Ary Renan, Gustave Geffroy, Georges Lecomte, Pol Neveux, Roger Marx, Frantz Jourdain, Arsène Alexandre et quelques autres, de glorifier, par une manifestation solennelle, le magnifique génie.

II

Mais une chose d'abord fut décidée dans notre esprit: c'est Rodin qui présiderait la manifestation que nous

allions organiser. Celle-ci, grâce à lui, prenait sa signification authentique. En aucun cas, nous ne laisserions le banquet Puvis de Chavannes servir à justifier ceux qui si longtemps avaient été les détracteurs du grand artiste. Certes, son nom réunissait aujourd'hui l'unanimité, et il convenait de s'en réjouir. Nous entendions, afin que l'hommage eût plus de solennité, y associer même les ralliés de la dernière heure. Mais c'est Rodin qui serait à notre tête. C'est lui qui avait pris l'initiative de nous mettre en chemin. A lui revenait l'honneur de nous conduire jusqu'au bout.

A vrai dire, Rodin n'assista presque jamais à nos réunions. Je ne me rappelle l'y avoir vu qu'une seule fois. Du reste, ces réunions furent peu nombreuses et les assistants furent moins nombreux encore. Elles eurent lieu d'abord dans un des salons du restaurant Durand, place de la Madeleine. Nous ne nous y occupâmes que de fixer des principes généraux, que j'étais chargé d'appliquer. C'est ainsi que nous arrêtâmes sinon la liste des personnalités qui seraient invitées à faire partie du Comité qu'on allait constituer, du moins le sens général dans lequel nous le recruterions. Pour le détail, on s'en remettait à Rodin et à moi, qui étions voisins, et qui pouvions nous voir chaque jour facilement. Du reste, s'il s'abstenait de venir à nos réunions, Rodin s'occupait activement de la manifestation, et les nombreux billets qu'il m'adressa contiennent une foule d'indications sur les adhésions qu'il a reçues, sur celles qu'il convient de provoquer et sur la direction générale de notre action.

Les séances du Comité furent marquées, toutefois, par quelques incidents. Et d'abord, le jour où Ary Renan, que nous avions convoqué à titre d'ami et d'élève de Puvis de Chavannes, y vint pour la première fois, il tenta de me faire démettre du secrétariat. Je dois dire que, dans de récents articles, je n'avais pas été très tendre pour lui. Il proposa de charger Pol Neveux de l'organisation matérielle du banquet. Mais autre que Pol Neveux parut fort peu désireux de s'en charger, Gustave Geffroy fit écarter cette proposition qu'on ne discuta même pas.

Du reste, Ary Renan revint de lui-même, très vite, sur les préventions qu'il nourrissait à mon égard, et les communications qu'il m'envoya plus tard sont empreintes de la plus grande cordialité. Aussi bien, la manifestation prenait, grâce aux circonstances et grâce aussi, il faut bien le dire, au retentissement que nous lui donnions par la voix du journal le *Temps* et par celle de tous nos confrères parisiens, une ampleur exceptionnelle. Le succès étant désormais assuré, au delà de toute espérance, il n'y eut plus aucune friction entre nous. Mais il n'en fut pas de même avec ceux qui ne faisaient pas partie de notre petit groupe.

Parmi les questions de principe qui furent résolues à nos réunions se trouva celle des femmes. Seraient-elles admises au Banquet Puvis de Chavannes? Séverine, la première, demandait à se faire inscrire. Rodin me suggérait d'autres noms: Mme Juliette Adam, Mlle d'Anethan, l'élève bien connue de Puvis de Chavannes, Mlle Camille Claudel, Mlle Louise-Catherine Breslau, Mme Madeleine Lemaire, etc... Nous n'osâmes pas! A cette époque, on eût considéré que la présence de femmes à un banquet de cet ordre constituait une hardiesse quasi-révolutionnaire, ce qui ne nous eût pas gêné, assurément, mais ce qui pouvait nuire, tout de même, au prestige de la solennité.

Déjà nous étions à la mi-décembre et il nous fallait nous hâter. La date était arrêtée. Le banquet aurait lieu le 16 janvier à l'Hôtel Continental. Aucune invitation. Chacun payerait son écot. Il n'y aurait d'exception que pour deux ministres et pour les maires ou les représentants des cinq villes de France qui avaient des œuvres de Puvis de Chavannes, Paris, Lyon, Marseille, Amiens et Rouen.

Nous nous occupons donc de constituer un comité. Il importe que l'élément « révolutionnaire » y soit largement représenté. Mais il faut aussi que les tenants de l'art officiel y soient aussi nombreux que possible. La liste n'en est définitivement arrêtée qu'aux derniers jours de l'année. Elle est composée comme suit:

Jean Aicard, Arsène Alexandre, Aman-Jean, Philippe Auquier, conservateur du Musée de Marseille; E. Aynard, député; Baffier, A. de Baudot, Jean Béraud, Georges Berger, président de l'Union centrale des Arts décoratifs; Albert Besnard, Robert de Bonnières, Léon Bourgeois, député; Paul Bourget, de l'Académie française; Bracquemond, Léon Brière, président de l'Association de la presse départementale; Alfred Bruneau, F. Brunetière, de l'Académie française, Carolus Duran, Eugène Carrière, Jules Case, Cazin, Champoudry, président du Conseil municipal, Marquis Ph. de Chennevières, membre de l'Institut, G. Clemenceau, François Coppée, de l'Académie française, Henri Gros, Alphonse Daudet, Armand Dayot, J. Desbois, Léon Dierx, Jean Dolent, Guillaume Dubufe fils, Alexandre Dumas fils, de l'Académie française; Charles Ephrussi, A. Falguière, membre de l'Institut; J.-C. Formigé, Henri Fouquier, L. de Fourcaud, Anatole France, Ch. Frémine, L. Ganderax, Gustave Geffroy, Henry Gervex, Philippe Gille, Eugène Grasset, Adrien Hébrard, président du Syndicat de la presse parisienne, Félix Jeantet, Jean Lahor, G. Larroumet, président de la Société d'encouragement à l'art et à l'industrie; Georges Lecomte, E. Ledrain, Jules Lemaître, Georges Leygues, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts; Juste Lisch, Stéphane Mallarmé, Marras, conservateur du dépôt des marbres; André Marty, Roger Marx, Massenet, membre de l'Institut; Catulle Mendès, Antonin Mercié, membre de l'Institut; Constantin Meunier, A. Mézières, de l'Académie française, président de l'association des journalistes parisiens; André Michel, Michel-Malherbe, Octave Mirbeau, Claude Monet, Montenard, Mathias Morhardt, Nénot, Pol Neveux, Pissarro, Poincaré, ministre des finances; Pointelin, Poubelle, préfet de la Seine; Raffaelli, Ary Renan, Renoir, Georges Rodenbach, Auguste Rodin, président du Comité; Roll, J.-H. Rosny, Roty, Henry Roujon, directeur des beaux-arts; Aurélien Scholl, président de la Société des gens de lettres; Jules Simon, de l'Académie française; Armand Silvestre, Thiébault-Sisson, Auguste Vacquerie, Vaudremer, Gabriel Vicaire, Vicomte E.-M. de Vogüé, Emile Zola.

Les lettres d'adhésion que nous avons reçues sont toutes également chaleureuses. Elles n'ont pas, toutefois, un intérêt suffisant pour que nous les reproduisions ici. Citons, cependant, celle du vénérable marquis Philippe de Chennevières, ancien directeur des Beaux-Arts, qui fut l'un des premiers à tendre la main à Puvis de Chavannes:

Monsieur, nous écrit-il, personne n'approuvera jamais de plus grand cœur que moi tout honneur rendu à Puvis de Chavannes. L'œuvre et l'homme, je les ai appréciés dès leurs débuts; c'est vous dire que je les aime de longue date et serais enchanté de les fêter avec vous. Mais l'état de ma santé ne me permet quasi plus de sortir de la maison, et je ne puis que remercier très vivement messieurs les organisateurs du banquet ,et en particulier leur président, M. Rodin, d'avoir bien voulu se souvenir de moi pour m'appeler à cette belle soirée où, faute de pouvoir trinquer à la santé de mon cher Puvis, je serai, vous pouvez m'en croire, de plein cœur avec vous.

Anatole France nous dit:

C'est une occasion bien précieuse pour moi de témoigner ma fervente admiration au maître digne de toute louange.

Emile Zola nous écrit:

Je rentre à Paris. Ce sera un grand honneur et un grand plaisir pour moi de faire partie d'un comité chargé d'honorer notre grand peintre Puvis de Chavannes.

Alphonse Daudet est malade. De sa pauvre écriture tremblée, il trace péniblement ces quelques lignes:

Bien que ma déplorable santé me rende tout déplacement difficile, j'aime et j'admire trop Puvis de Chavannes pour ne pas accepter avec empressement de faire partie du comité de la fête organisée en son honneur.

Stéphane Mallarmé nous envoie son adhésion en ces termes:

Je vous remercie de m'avoir compris entre ceux qui

admirent de plus près notre grand Puvis de Chavannes, et serai, avec bonheur, du comité se proposant de faire tout ce qui peut honorer ce maître.

Jules Simon, plus juvénile que jamais, nous écrit:

Vous avez eu raison de penser que je m'associerai avec empressement à toute marque d'honneur donnée au grand peintre Puvis de Chavannes. On vient de me faire l'opération de la cataracte et je suis encore convalescent; mais j'espère que ma guérison sera complète au moment fixé pour le banquet. En attendant, je suis à votre disposition, et vous prie, etc., etc.

Le vicomte E.-M. de Vogüé s'exprime ainsi :

Je suis heureux de joindre mon nom à ceux des admirateurs et amis du glorieux maître; j'irai fêter avec vous l'homme qui nous a tous pris dans son calme rêve et menés avec lui vers la paix lointaine. Nous lui devons bien cela, à ce bienfaiteur.

Massenet — « pas de prénom, cela cause des erreurs d'adresse » — envoie une adhésion chaleureuse:

Avec mon plus cher plaisir et de tout cœur.

Mais il vagabonde à travers l'Europe. Il part pour la Belgique et ensuite pour le Midi. Bref, il ne sera pas là, le 16 janvier. De même Léon Bonnat. Mais il sera représenté par le toast qu'il vient d'écrire:

J'ai retardé les remerciements que je vous devais ainsi qu'au comité pour la gracieuse invitation que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer parce que j'ignorais s'il me serait possible d'être à Paris le 16 janvier. Aujourd'hui, je suis malheureusement fixé et une promesse qui date de longtemps étant donnée, je suis forcé de m'absenter pendant quinze jours. Mais ne voulant pas laisser passer cette occasion solennelle de dire à mon ami Chavannes ce que je pense de lui, je viens d'écrire le toast que je comptais lui adresser et je vais prier mon ami Tony Robert-Fleury de le lire.

Ary Renan m'envoie à ce sujet, un billet où il me dit:

L'adhésion de Bonnat m'a ravi; elle est généreuse et courtoise. Ne le laissez pas nier devant vous.

Philippe Gille est un vieil ami de Puvis de Chavannes. Il assistera certainement au banquet, mais non aux séances du comité. Alexandre Dumas fils seul se récusera. Il le fera très spirituellement d'ailleurs.

Ma situation dans l'affaire des Banquets, car on a bien voulu me demander de faire partie de deux autres comités, ma situation est toute particulière. On m'a offert aussi un banquet, à moi, et j'ai refusé pour la raison que j'ai donnée aux autres. Je ne puis donc assister à aucun. Je ne puis que boire de loin l'eau rougie de ma mauvaise santé, à la bonne santé de ceux qu'on fête.

III

Les incidents seront nombreux. Le plus important est celui que provoque la présence de Ferdinand Brunetière parmi les membres du Comité. C'est très régulièrement que Rodin et moi l'avons prié, après que nos collègues en ont délibéré, de s'associer à notre effort. Il m'a répondu aussitôt en ces termes:

Paris, le 15 décembre 1894.

Monsieur,

C'est avec le plus grand plaisir que j'accepte de faire partie du comité de patronage de la fête que vous voulez offrir à M. Puvis de Chavannes, et avec l'expression de ma reconnaissance pour l'excellente idée que vous avez eue de me le demander, je vous prie d'agréer celle de ma considération la plus distinguée.

F. BRUNETIÈRE.

Quinze jours plus tard, M. Charles Benoist, un de nos collaborateurs du *Temps*, me faisait part du désir de Ferdinand Brunetière, non seulement d'assister au Banquet, mais d'y prendre la parole. Brunetière me confirmait lui-même son désir par une nouvelle lettre ainsi conçue:

Paris, le 31 décembre 1894.

Cher Monsieur,

Comme je l'ai dit, en effet, à M. Charles Benoist, je serais heureux de prendre la parole et de célébrer de mon mieux, le 16 janvier, ce que j'aime autant que personne dans le grand artiste que nous fêterons. Mais... il y a un mais... qui est que pour beaucoup de raisons, je ne parlerai qu'à la condition de savoir qui parlera aussi, et très approximativement, mais avec quelque certitude pourtant, ce que diront les autres orateurs. Vous m'entendez sans que j'insiste, et je ne doute pas que le comité n'approuve ma prudence. Il va sans dire que, de mon côté, je vous soumettrais l'idée générale et les principaux développements du discours que je rêve, pour en faire part à qui de droit.

Agréez, je vous prie, etc...

F. BRUNETIÈRE.

Cette démarche, on le devine, me plongea dans une profonde perplexité. Que faire? Je consultai nos amis. Ils furent d'avis qu'il fallait d'abord demander le sentiment de Puvis de Chavannes. Je lui fis part du désir de Ferdinand Brunetière. Il me répondit le 5 janvier:

Je suis très fier et très honoré de l'intention manifestée par M. Brunetière de parler au banquet du 16 janvier.

En même temps, j'avais demandé à Brunetière de vouloir bien se rendre avec moi chez Rodin, au Dépôt des Marbres. Je conserve un très vivant souvenir de cette étonnante entrevue. Brunetière, cela va de soi, ne s'intéressa pas follement aux chefs-d'œuvre qui fourmillaient autour de lui. Il était tout entier à la préoccupation qui l'avait amené, son discours, et le rôle que ce discours était appelé à jouer.

— Je vois très bien, nous dit-il, ce que vous voulez. Vous voulez faire entrer Puvis de Chavannes à l'Académie des Beaux-Arts.

Nous éclatâmes de rire simultanément. L'Académie des Beaux-Arts?... Pour Puvis de Chavannes?... Pas une minute, certes, nous n'y avions songé.

— Il est beaucoup trop grand, dit simplement Rodin, de sa voix modeste. Et il ajouta: « L'Académie française, peut-être, et encore! ».

Deux ou trois jours plus tard, Rodin m'écrivait:

Il faut toujours être dans son sujet-programme. De cette façon nous n'aurons pas l'air de faire risette à l'Académie et à l'Institut. Que nous les trouvions avec nous pour généraliser la fête, bien, mais pas exclusivement. J'ai peur que l'on pose sa candidature.

Naturellement, la nouvelle que Ferdinand Brunetière prendrait la parole au banquet du 16 janvier s'était rapidement répandue. Elle me valut la lettre suivante de Catulle Mendès:

Monsieur,

En l'honneur de Puvis de Chavannes, l'une de mes plus vieilles et plus vivaces admirations, je ferai tout ce qu'on voudra; et vous en avez eu la preuve dans mon empressement à accepter votre proposition d'être *Membre du Comité.* Comptez donc que je vous enverrai en temps utile la prose que vous me faites l'honneur de me demander.

Mais tant de notes contradictoires ont paru dans les journaux, tant de dires divers ont circulé que je ne serais pas fâché d'avoir quelques renseignements précis sur le rôle attribué à quelques-uns de mes amis et à moi dans la belle manifestation que l'on prépare. Quels sont, en tant que membres du comité, nos devoirs? Nous sommes tout à fait disposés à les remplir.

Si vous pouviez me faire l'honneur de venir me voir, ce serait tout à fait aimable; et si vous le voulez bien, je vous attendrai à 11 heures 1/2; et vous me ferez l'honneur de déjeuner avec moi. Croyez, Monsieur, etc...

CATULLE MENDÈS.

Pardonnez-moi, en ce temps de visites nombreuses, de vous donner un rendez-vous si précis. Si vous étiez empêché vendredi, quel jour vous conviendrait?

Nouvelle adresse: 3, rue du Helder.

En fait, j'étais toute la journée à mon bureau du

Temps. Il suffisait de traverser le boulevard pour me rencontrer. Mais je tins à aller chez Catulle Mendès et je n'eus pas lieu de regretter ma visite.

Très absorbé par des occupations domestiques au minutieux détail desquelles il s'intéressa longtemps, ce ne fut qu'à table qu'il me fit part de ce qu'il avait sur le cœur: le discours de Brunetière! Comment pouvait-on avoir choisi un tel orateur? Il y avait là une véritable trahison. Je le mis au courant des faits qui s'étaient succédé. C'est Brunetière en personne qui avait demandé de prendre la parole. Puvis de Chavannes, le comité et Rodin avaient décidé de lui donner satisfaction. Au surplus, nous entendions rendre au grand artiste un hommage aussi unanime que possible. Il ne s'agissait pas de gagner une bataille. Les adversaires eux-mêmes venaient se ranger sous nos bannières. Pouvions-nous espérer une plus complète victoire?...

Mais Catulle Mendès ne voulut rien entendre et j'eus le désagrément de l'entendre maugréer jusqu'au moment où je pus enfin le quitter. Quelques jours plus tard, le 9 janvier, le comité se réunissait en séance générale dans le sous-sol du café Riche. On désignait ceux des convives qui prendraient la parole. Jules Simon, qui était présent, fut l'un d'eux. Le nom de Ferdinand Brunetière fut ratifié sans difficulté. Octave Mirbeau, qui devait parler plus particulièrement au nom des « Jeunes », se récusa. Et Catulle Mendès fut prié de parler au nom des poètes. Il y avait à ce moment quatre cent-dix inscriptions.

IV

Importe-t-il de rappeler ici les menues difficultés que nous suscitèrent les membres du Comité du Salon du Champ de Mars? On y avait vu, non sans un peu de mauvaise humeur, se développer les effets de notre initiative. Et peut-être regrettait-on de s'être laissé distancer? Dans tous les cas, on nous reprochait assez vivement de n'avoir pas ouvert toutes grandes les portes de

notre comité aux dirigeants de la compagnie dont Puvis de Chavannes était le président.

Pourtant, nous avions demandé son adhésion à M. Carolus-Duran, premier vice-président du Champ de Mars, qui nous l'avait adressée en termes cordiaux. Mais cela ne suffisait pas. En vain, faisions-nous observer que tous les jours les membres du Champ de Mars pouvaient organiser des manifestations de sympathie en l'honneur de Puvis de Chavannes, puisqu'il était leur président. Nous étions assaillis de réclamations et Rodin, bien plus visé que nous-même, ne cessait pas de nous les recommander. Nous cédions en faveur de quelques-uns, Guillaume Dubufe fils, notamment. Et il nous en remerciait avec effusion:

Jeudi matin, 27 décembre 1894.

Monsieur,

C'est avec la plus grande joie, vous n'en doutez pas, que je ferai partie du Comité qui va fêter notre cher et grand maître Puvis de Chavannes. Le retard même dont vous vous excusez en votre lettre me permet de vous dire que j'étais en effet un peu peiné et, en quelque sorte tout étonné de ne pas me trouver, et des premiers, parmi ceux qui organisaient quelque chose que ce soit en l'honneur de l'admirable artiste qui est en même temps le plus respecté et le plus aimé des présidents à notre Champ de Mars. Aussi bien, déjà un grand nombre de nos collègues de la Société me demandaient ce qu'ils devaient faire pour être de ce banquet, et à la vérité, jusqu'à ce jour, je ne savais que leur répondre! En vous envoyant mon adhésion chaleureuse, je vous prie donc de me répondre, *et le plus tôt possible,* ce que je dois dire à tous mes amis.

Très cordialement à vous, G. DUBUFE.

Cette lettre avait quelque chose de naïvement comique et touchant tout ensemble. Nous inscrivîmes sans autre commentaire M. G. Dubufe sur nos listes, espérant qu'il avait ainsi une satisfaction complète. Ce n'était en réalité qu'un début. Quatre jours plus tard, nouvelle dépêche, et de quelle encre!

Monsieur,

Je vous avertis sans tarder, en étant chargé par le comité de la Société nationale, délibérant en sa séance hebdomadaire, que M. Carolus-Duran, notre vice-président pour la peinture, remettra mercredi à M. Puvis de Chavannes, au banquet (au moment que vous voudrez bien fixer d'accord avec nous), une médaille d'or frappée à cet effet, au nom de tous ses amis du Champ de Mars, — de plus Cazin, second vice-président, dira quelques mots. — Vous voudrez donc bien réserver le moment opportun pour ces deux choses (?), d'ailleurs courtes; je vous prie aussi, et vous remercie d'avance de me répondre tout de suite à quel moment cela se fera, dans quel ordre (après le discours d'entrée de Rodin et celui du ministre, je pense). M. Carolus-Duran et Cazin attendent la réponse, m'ayant chargé de vous prévenir. Si vous le préférez donnez-moi un rendez-vous, soit ce soir vers 6 heures 1/2 au café Riche, soit demain matin chez moi (!) Je compte sur votre complaisance et vous envoie en attendant votre réponse mon meilleur sentiment.

G. DUBUFE.

Cette intervention indiscrète, et d'ailleurs si tardive, dans les dispositions que nous avions prises, nous parut, cela va de soi, une intolérable atteinte à nos prérogatives d'organisateurs de la manifestation. Je n'ai pas conservé la copie de ma réponse à G. Dubufe. Mais je me rappelle que lorsqu'il se présenta chez moi, accompagné de Carolus-Duran, je le reçus fort mal, malgré la présence de Cazin. Je connaissais Cazin depuis longtemps. Nous le tenions tous pour un grand artiste. Il était, en outre, un ancien ami de Puvis de Chavannes et aussi de Rodin qui professait pour lui la plus grande estime. Mais Dubufe!... Et Carolus-Duran, contre qui nous nous plaisions tous à fignoler nos épigrammes les plus vives? Je ne leur cachai pas que le président du Banquet Puvis de Chavannes était Rodin et que je ne recevais d'instructions que de lui. Toutefois, je me fis une joie de promettre à Cazin qu'une place lui serait réservée pour le discours qu'il voulait prononcer, et, sur ce point, Rodin et le Comité furent entièrement d'accord avec moi. Quant à la médaille

d'or — nos moyens ne nous permettaient d'offrir à Puvis de Chavannes qu'une simple plaquette en argent — et au discours de Carolus-Duran, si bref qu'il dût être, nous négligeâmes, plus ou moins involontairement, de les faire figurer dans le programme de la soirée.

Je retrouve, dans la correspondance relative au banquet ,les lettres que Cazin nous adressait à Rodin et à moi. Avec quel tact aimable il s'en remettait à nous, lui, du moins:

Mais cela vous regarde avant tout, nous disait-il. Je ne veux pas empiéter sur votre initiative, n'ayant soumis le projet (il s'agissait de la musique de la garde républicaine et de l'organisation d'une salle de réception) que pour aider dans une part à la réussite générale.

Les dignitaires du Champ de Mars n'en persistèrent pas moins à exiger de nous qu'on leur réservât une place particulière au Banquet. Et, sur la prière de Rodin et d'Ary Renan, nous dûmes céder, encore qu'il n'y eût aucune raison de les traiter autrement que les cinq cent cinquante artistes qui, venus de tous les points de l'horizon, avaient tenu à rendre à l'illustre peintre un hommage rigoureusement désintéressé.

V

Malgré les incidents que nous avons mentionnés, les événements nous favorisaient merveilleusement. Le gouvernement avait décidé de se faire représenter au Banquet par deux de ses ministres, M. Georges Leygues et M. Raymond Poincaré. Tous les corps constitués, l'Institut de France en tête, se joignaient à nous. Nous avions décidé, au surplus, de réunir autour de Puvis de Chavannes les grandes associations artistiques. M. Edouard Detaille, président des Artistes français, devait y prendre place non loin de M. Edmond Valton, président des Artistes indépendants. Et nous avions prié M. Paul Wiriath, président de l'Association générale des Etudiants, de représenter la jeunesse universitaire.

Les maires de Lyon, de Marseille, de Rouen, d'Amiens et de Poitiers avaient été conviés, nous l'avons dit, à se réunir le 16 janvier autour du Maître dont les œuvres honorent leur cité. C'est M. Gailleton, maire de Lyon, qui fut, d'un commun accord, chargé de parler en leur nom. MM. Champoudry, président du Conseil municipal, et Poubelle, préfet de la Seine, représenteraient la ville de Paris, et c'est M. Champoudry qui prendrait la parole en son nom.

Mais il fallait inviter également les poètes, les écrivains et les critiques à donner son grand caractère d'unanimité à ce magnifique hommage. Le Comité ne ménagea pas ses démarches. M. Jules Lemaître devait consacrer une de ses *Figurines* du *Temps* à Puvis de Chavannes, et Thiébault-Sisson recueillait de la bouche du maître des souvenirs qu'il est impossible de ne pas consulter lorsqu'on veut écrire sur Puvis de Chavannes. Ary Renan s'entendait avec Ganderax pour publier un article dans la *Revue de Paris*. Henry Bérenger en écrivait un dans l'*Echo de la Semaine*. La *Plume*, que dirigeait le regretté Léon Deschamps, consacrait un numéro spécial au grand artiste avec de nombreux dessins. Marius Vachon entreprenait la publication d'un volume magnifiquement illustré. Antonin Proust, Arsène Alexandre, Paul Guigou, P.-E. Mangeaut, Paul Gsell, Gustave Larroumet, Edouard Conte, Charles Morice, Adolphe Brisson, André Michel, Alfred de Lostalot, Louis de Fourcaud, Gustave Geffroy et tant d'autres encore, dont les noms mériteraient d'être cités, collaboraient ardemment à l'œuvre entreprise. A l'étranger et en province, la presse n'était ni moins enthousiaste, ni moins unanime. Le soir du 16 janvier, des centaines de lettres et de télégrammes de félicitations allaient s'accumuler devant Puvis de Chavannes.

Une place particulière, nous avait-il paru, devait également être réservée aux poètes dans cette manifestation destinée à glorifier celui qui, entre tous les artistes du temps, leur était le plus cher. Le Comité s'associa avec empressement à la proposition que je lui soumis d'offrir à Puvis de Chavannes, le 16 janvier, un album où, avec

l'aide des revues littéraires, *Mercure de France, Revue blanche, Ermitage, La Plume, Idée libre, Art et vie,* etc., les poètes, et plus spécialement, cela va de soi, les jeunes poètes, seraient appelés à témoigner leur admiration pour le maître. Le temps nous était mesuré. Il fallait se hâter. Grâce à l'amical effort d'Alfred Vallette, nous parvînmes, non sans quelques menues difficultés matérielles et autres, à réunir dans cet album, les vers des cent poètes, illustres ou obscurs, dont voici les noms:

Paul Redonnel, Roland de Marès, Remy de Gourmont, Henri de Groux, Gabriel Vicaire, André Ibels, Adrien Remacle, Félix Malterre, Louis Duchosal, Alphonse Germain, Aurélien Scholl, Dauphin Meunier, A.-F. Herold, Gabriel Randon, Ernest Reynaud, Paul-Armand Hirsch, Charles-Henry Hirsch, Paul Fort, Alfred Jarry, Camille Mauclair, Edmond Pilon, Senfcim, Emile Lecomte, Antoine Gros, Gustave Soulier, André Godfernaux, René Boylesve, Rodrigue Sévasquier, L. Raymond-Bouyer, Pierre Devoluy, Joachim Gasquet, Albert Mockel, Albert Saint-Paul, Emmanuel des Essarts, Marc Legrand, Antoine Sabatier, Henri de Régnier, Yvanhoé Rambosson, Hugues Rebell, Emile Bergerat, Léon Dierx, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, François Coppée, André Fontainas, Julien Leclercq, Pierre Quillard, Jean Moréas, Edmond Barthélemy, Casimir Stryiensky, Jules de Gaultier, Paul Leclercq, Gustave Kahn, Henry Bordeaux, Hubert Krains, Em. Verhaeren, M. Pottecher, Henry Maubel, Henri Mazel, René Ghil, Saint-Pol Roux, Jacques Tellier, Robert de Montesquiou-Fezensac, Stuart Merrill, Soulanges, Saint-Pierre Masseni, Léon Crinquant, Lucien Jean, Emile Michelet, Georges Rodenbach, Eugène Le Mouël, Jean Dolent, Armand Sylvestre, Samuel Cornut, Louis-Pilate de Brinn-Gaubast, Jean Richepin, Auguste Imbert, Maurice Bouchor, Alfred Mortier, Maffre Baugé, Henry Bérenger, Ernest Jaubert, Adolphe Retté, L. Denise, Raymond de la Tailhède, Félix Jeantet, F. Mistral, Henry van de Vede, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Léon Dequillebecq, Antonin Bunand, Paul Mariéton, Charles Saunier, Charles Morice, Raoul Gineste, Sully Prudhomme, Fran-

cis Viélé-Griffin, José-Maria de Heredia et Mathias Morhardt.

L'hommage des poètes toucha profondément Puvis de Chavannes, qui tint à répondre à chacun d'eux, encore qu'Ary Renan ait cru devoir me mettre en garde contre « le plus mauvais effet » produit par la publication d'une liste d'ailleurs fragmentaire des noms de ces poètes.

Est-il nécessaire d'ajouter ici que ces initiatives ne manquèrent pas de provoquer d'inoffensives facéties? C'est ainsi qu'à la fin de décembre, nous recevions d'un prétendu « Comité Rodin » une circulaire ainsi conçue:

Monsieur,

Des amis et des admirateurs de M. Rodin ont décidé d'offrir un banquet au glorieux sculpteur.

J'ai l'honneur de vous prier en leur nom de faire partie du comité de patronage de cette fête.

Veuillez agréer, etc...

MORAIN.

Prière d'adresser les communications au secrétaire du comité Rodin, 223, boulevard Haussmann.

Quelques jours plus tard, nouvelle circulaire. C'est un « Comité Carolus-Duran » qui annonce sa formation. On y lit:

Paris, le 3 janvier 1895.

Monsieur,

Des amis et admirateurs de M. Carolus-Duran ont décidé d'offrir un banquet au glorieux peintre.

J'ai l'honneur de vous prier, en leur nom, de faire partie du comité de patronage de cette fête.

Veuillez agréer, etc...

VALORIE.

Prière d'adresser les communications au secrétaire du comité Carolus-Duran, M. Valorie, 35, rue Saint-Simon.

VI

Le Banquet Puvis de Chavannes s'annonçait sous les plus heureux auspices quand, la veille, à 8 heures du

soir, une note de l'Agence Havas annonça brusquement que le Président de la République, M. Casimir-Périer, était démissionnaire. Ce fut un coup de foudre! Il était d'autant plus émouvant qu'il était plus inattendu. Pourquoi M. Casimir-Périer s'en allait-il, soudain, dégoûté du pouvoir et découragé? On ne l'a jamais su exactement. Mais la lecture des journaux de cette époque est singulièrement attachante. Y a-t-il rien de changé? Le malheureux chef de l'Etat est coincé entre deux forces qui s'opposent. D'un côté, une extrême gauche ardente, passionnée, qui mène contre lui une campagne d'une aveugle fureur. De l'autre, un conseil des ministres indocile, qui ne suit ses directions réformatrices qu'avec une mauvaise volonté évidente. C'est avec la plus grande peine qu'il a obtenu la révocation du gouverneur général d'Indo-Chine, dont les relations avec un forban de la presse ont été inopinément révélées. Que d'autres scandales! L'affaire des Chemins de fer du Sud, celle des conventions avec les grandes compagnies de chemins de fer, la condamnation du capitaine Alfred Dreyfus, sur laquelle le général Mercier se refuse à donner le moindre éclaircissement!... A l'Elysée, le lendemain de cette démission retentissante, un rédacteur du *Figaro* recueille ces confidences qui semblent d'hier:

Le Président se plaignait d'être constamment tenu à l'écart de tout ce qui se faisait dans les ministères. Il suffisait qu'il demandât un timide renseignement pour qu'on usât envers lui de mille prétextes pour gagner du temps. Avait-il risqué une appréciation sur tel ou tel choix, qu'il considérait comme néfaste? Quelques jours se passaient et il retrouvait pendant un Conseil cette même nomination dans le dossier qu'on soumettait, pour la forme, à sa signature.

Au fait, l'histoire de la démission de M. Casimir-Périer n'a jamais été élucidée. On semble n'avoir pas osé.

La lettre de démission de Casimir-Périer avait été accueillie, au Sénat, par des invectives violentes, et, à la Chambre des Députés, par un silence glacial. Tout le monde politique était en effervescence. Qui serait demain

l'élu de Versailles? Waldeck-Rousseau réunissait péniblement 84 voix. Cet homme d'Etat avait trop d'aristocratie d'esprit pour obtenir les suffrages de la foule. C'est Ludovic Trarieux, m'a-t-il dit, qui trouva la solution en préconisant — ainsi le veut l'imprévoyance des hommes politiques — la candidature de Félix-Faure, lequel nous aurait envoyés au bagne, Ludovic Trarieux et quelques autres ,si le destin n'avait pas interrompu brusquement une carrière présidentielle, où il paraissait ne pas vouloir, comme Casimir-Périer ,se laisser réduire au rôle de soliveau.

Mais quelles conséquences la démission de M. Casimir-Périer allait-elle avoir sur le Banquet Puvis de Chavannes? Telle était notre préoccupation essentielle.

Bientôt, nous étions rassurés sur le sort de notre manifestation. La démission inopportune du Président de la République ne dérangerait rien à sa somptueuse ordonnance. Les deux ministres, Georges Leygues et Raymond Poincaré, seraient là, et Georges Leygues parlerait au nom du gouvernement, encore que celui-ci n'existât plus.

VII

A sept heures précises, Rodin et moi nous allions prendre Puvis de Chavannes à son atelier de la place Pigalle. C'est là que j'eus pour la première fois l'honneur de lui serrer la main et de lui parler. Il se moqua gaiement de l'apparat dans lequel nous venions le chercher — un landau à deux chevaux!...

— Alors, c'est moi le marié ! nous dit-il plaisamment.

Les salles d'attente de l'Hôtel Continental étaient, lorsque nous arrivâmes, pleines d'une foule fort agitée. Puvis de Chavannes fut acclamé. Des centaines de mains se tendaient vers lui. A huit heures, le maître d'hôtel, d'une voix de stentor, s'écria:

— Monsieur Puvis de Chavannes est servi!

Et chacun s'en fut prendre sa place.

La table d'honneur avait été ainsi composée:

A droite de Puvis de Chavannes, MM. Georges Leygues ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts; Léon Bonnat, qui s'était fait remplacer par Tony Robert-Fleury, Carolus-Duran, Catulle Mendès, Champoudry, président du Conseil municipal de Paris; le Dr Gailleton, maire de Lyon; Frédéric Petit, maire d'Amiens; Seignouret, chef de cabinet de M. Leygues; Jean Aicard, A. Bogoluboff, Cazin, Antonin Berger, président de l'Union des arts décoratifs; Janssen, membre de l'Institut; Bartholdi, président de la Société libre des artistes; Baugrand, ancien maire de Montréal; Camille Jordan, membre de l'Institut; Michel de Munkaczy, E. Aynard, député; Lefèvre-Pontalis, membre de l'Institut.

A gauche de Puvis de Chavannes avaient pris place MM. Poincaré, ministre des finances; Léon Bourgeois, député, ancien ministre de l'instruction publique et des beaux-arts; Adrien Hébrard, président du Syndicat de la Presse parisienne; Ferdinand Brunetière, de l'Académie française; Massenet, membre de l'Institut; Flaissières, maire de Marseille; Laurent, maire de Rouen; Léopold Thézard, sénateur, maire de Poitiers; Antonin Proust, A. Falguière, membre de l'Institut; G. Larroumet, membre de l'Institut; Edouard Rod, Jules Lemaître, Félicien Rops, Léon Dierx, L. Ganderax, Constantin-Meunier, Jean Lahor, Clifford-Millage, président de l'Association syndicale de la Presse étrangère; Valton, président de la Société des Artistes indépendants; Wiriath, président de l'Association générale des Etudiants, et Baumgart, administrateur de la Manufacture de Sèvres.

En face de Puvis de Chavannes se trouvait Rodin, à la droite de qui on voyait MM. Jules Simon, Philippe Gille, Henry Roujon, vicomte E.-M. de Vogüé et Poubelle, préfet de la Seine, et à gauche, MM. Emile Zola, Bardoux, sénateur; Aurélien Scholl, président de la Société des Gens de Lettres; A. Vacquerie et A. Kaempfen, ancien directeur des Beaux-Arts. Derrière eux se trouvaient les trois tables de la presse française et étrangère. On vint, mais trop tard, me prévenir qu'Aurélien Scholl, qui était très myope, n'avait pas trouvé la place qui lui était réser-

vée et qu'il était parti de fort méchante humeur. En vérité, nous n'y pouvions rien. D'ailleurs, en raison du nombre exceptionnel des convives, les membres du Comité initial avaient dû se réfugier dans un salon séparé. On y remarquait Arsène Alexandre, Alfred Bruneau, Eugène Carrière, Jean Dolent, Gustave Geffroy, Georges Lecomte, André Marty, Roger Marx, Mathias Morhardt, Octave Mirbeau, Pol Neveux, Auguste Martet, Maurice Joyant, Frantz Jourdain, Paul-Emile Morhardt, le Dr Louis Jullien, le Dr Barbavara di Gravellona, Maurice Reymond, A. Delzant et Durand-Tahier.

A chaque place se trouvait un menu dont nous avions confié le soin à André Marty. Le médaillon de Puvis de Chavannes, exécuté par Victor Peter, d'après le buste de Rodin, s'y détachait magnifiquement en un puissant relief. Au-dessous, cette inscription: « Banquet Puvis de Chavannes, 16 janvier 1895 ». C'était si simple et si hardi que beaucoup de convives le jugèrent avec sévérité. Mais avions-nous besoin de leur opinion?

Au revers, en forme d'inscription antique, on lisait:

Menu. Potage renaissance. — Bisque d'écrevisses. — Hors d'œuvre variés. — Truite saumonnée sauce vert-pré. — Cuissot de chevreuil à la grand veneur. — Poularde à la chevalière aux truffes. — Faisans et perdreaux sur croustade. — Salade. — Langouste à la bagration. — Fonds d'artichauts aux pointes d'asperges. — Glace Danicheff. — Gâteau mousse à l'orange. — Corbeille de fruits. — Bonbons. — Petits fours. — Madère. — Pommard 1881. — Fronsac 1884. — Champagne frappé.

Café et liqueurs.

Nous avions également fait déposer devant chaque convive le plan de la table d'honneur avec la liste des toasts qui seraient prononcés à la fin du repas. Cette liste était ainsi conçue:

TOASTS

M. Auguste Rodin, président du comité.

M. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

M. Jules Simon, sénateur, de l'Académie française.

M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie française.

M. Catulle Mendès.

M. Champoudry, président du Conseil municipal de Paris.

M. le Dr Gailleton, maire de Lyon.

M. Léon Bonnat, président honoraire de la Société des artistes français.

M. Cazin, vice-président de la Société nationale des Beaux-Arts.

M. Jean Aicard, au nom des artistes marseillais.

Pour donner satisfaction aux réclamations du Comité du Champ de Mars, nous lui réservions les tables parallèles à celles de la presse. On y verra MM. Albert Besnard, Raffaelli, Aman-Jean, Ary Renan, Baffier, J. Desbois, Michel Malherbe, Roll, Guillaume Dubufe fils, H. Béraud, H. Gervex, Duez, Montenard, de Baudot, René Billotte, Frantz-Jourdain et Pannemaker.

Aux tables de la presse française, on remarque MM. Eugène Lautier, Henry Lapauze, Emile Michelet, Gaston Stiegler, Ed. Lepelletier, Gaston Calmette, Jean Tribaldy, Henri Flamans, Yves Guyot, Georges Docquois, Jacques Saint-Cère, E. Blavet, Alexandre Hepp, Charles Benoist, Henry Bauer, Félicien Champsaur, Victor Champier, Camille Debans, H. Galli, Gustave Goetsch, Firmin Javel, Pierre Maël, René Maizeroy, François de Nion, Maurice Pujo, Marcel Prévost, Roger-Milès, E. Sarradin, J. de Saint-Mesmin, Ch. Formentin, Henri Vuagueux, etc.

A la table de la presse étrangère ont pris place MM. de Blowitz, Caponi, Anthropos, Félix Vogt, Louis Mâcon, le chevalier Penso, Henri Albert, Halpérine-Kaminsky, J. Pavlovsky, E. de Roberty, etc. On a vu que le président de l'Association de la presse étrangère, M. Clifford-Millage, est à la table d'honneur.

Bien que près de six cents convives remplissent les salons de l'Hôtel Continental, la liste des excusés renferme une foule de noms. Ne donnons que les plus connus:

Léon Bonnat (remplacé, comme nous l'avons dit, par Tony Robert-Fleury), Barrias, O. Gréard, recteur de

l'Académie de Paris; André Theuriet, Alphonse Daudet, Léon Daudet, Albert Mockel, Paul Chenavard, Paul Bourget, Ch. Hayem, Eugène Sollier, René Ravaut, Berne-Bellecour, Léon Frédéric, de Moncourt, Henry Bérenger, Frémiet, J. Dalou, G. Patinot, directeur du *Journal des Débats;* Ernest Reyer, René-Marc Ferry, Tony Noël, Bramley, Frédéric Mistral, Lucien Simon, Henry Maret, Alfred Mézières, Jules Comte, Edouard Detaille, marquis de Chennevières, Vaudremer, J.-J. Weerts, Jules Claretie, G. Bastien-Lepage, Armand Dayot, Ferdinand Dreyfus, E. Benner, Jean Benner, etc.

VIII

Cependant, l'heure des toasts est venue. Les membres du Comité, qui ont été confinés dans leur salon lointain, viennent se placer le long des murs de la grande salle. De même les convives des salles adjacentes. La foule est frémissante. Une fièvre visible l'agite. Rodin s'est levé. Il a remis à Puvis de Chavannes l'écrin qui renferme le médaillon de Victor Peter et l'album des Poètes. Et il prononce un discours très bref qu'on entend peu. Ce discours avait été rédigé par M. Marras, l'auteur dramatique, conservateur du Dépôt des marbres. Mais, comme il était infiniment trop long, Gustave Geffroy l'avait réduit aux seules quelques lignes indispensables, selon le vœu de Rodin lui-même. Puis c'est le ministre de l'instruction publique qui prend la parole au nom du gouvernement:

La foule d'artistes, d'écrivains, de philosophes et de savants qui se presse autour de vous, dit M. Georges Leygues, témoigne non seulement de l'admiration que nous avons pour le maître que nous fêtons aujourd'hui, mais encore de la place que tient l'art dans la société française.

Et il conclut:

Le gouvernement a tenu à s'associer à vos hommages parce que c'est un devoir et une joie que de venir saluer avec respect et reconnaissance ceux qui, comme Puvis de Chavannes, ont porté haut le nom de la France et ont fait la patrie plus glorieuse et plus grande.

Jules Simon, lui, improvise son allocution. C'est un art où personne ne saurait rivaliser avec lui. Il n'a qu'un filet de voix. Il parvient néanmoins à le faire entendre dans les plus vastes assemblées. Et on ne perd pas un mot de ce qu'il dit avec une mimique infiniment prenante et émouvante. Mais peut-être est-ce lui qui va tout à l'heure provoquer la tempête? Il fait allusion à la note que Catulle Mendès a répandue dans quelques journaux et selon laquelle il parlerait lui, Jules Simon, au nom des gens de lettres. Ces journaux, dit-il, sont mal informés. « Ils ne savaient pas que M. Brunetière assisterait au banquet. » Cette allusion, inutilement déférente au directeur de la *Revue des Deux Mondes*, ne soulève pas de protestations. Elle ne contribuera naturellement pas à apaiser le conflit latent. C'est, d'ailleurs, en son propre nom que Jules Simon prend la parole, car il tient à remercier Puvis de Chavannes du bonheur qu'il éprouve chaque fois qu'il regarde une des œuvres du grand artiste, dont le rêve, comme le rêve antique, est un rêve simple, honnête et fort.

Sa péroraison, qu'il prononce avec une énergie ardemment persuasive mérite d'être reproduite ici:

Nous avons traversé bien des vicissitudes au milieu de bien des orages, mais lui, Puvis de Chavannes, est resté avec sa peinture dans une solitude austère et à la fois charmante: il y est resté toujours le même, ne courtisant rien, excepté la muse, n'aimant rien, excepté elle, dédaignant la fortune, le succès, la popularité, je dirai presque l'écartant, car il n'a jamais rien fait pour l'appeler, excepté ses chefs-d'œuvre.

C'est pour cela, cher maître, que ceux mêmes qui ne vous connaissent pas ne peuvent se dispenser d'avoir en même temps de l'amitié et de l'admiration pour vous.

Le moment où l'on a dit qu'on vous offrirait cette fête a été un moment d'apaisement pour tout le monde. On a immédiatement pensé à vous, à rien autre et, jusqu'aux inimitiés d'école, qui sont — je le dirai franchement, « heureusement » très vives dans notre pays — se sont apaisées; elles ont fait silence. On a voulu venir tous ensemble vous remercier de votre génie et de votre vie.

Jeunes et vieux, réalistes et idéalistes, tout le monde est venu à vous vous apporter un tribut d'hommages, les jeunes en mêlant à leur admiration une ambition généreuse, et ceux qui s'en vont en y mêlant une reconnaissance attendrie pour vos chefs-d'œuvre et pour vos exemples.

Le discours de ce magicien de la parole est dit avec une intensité dans l'intention dont seuls peuvent se rendre compte ceux qui l'ont entendue. L'émotion est très grande et Puvis de Chavannes a de la peine à retenir les larmes qui s'échappent de ses yeux.

Et voici Ferdinand Brunetière qui se lève à son tour. Très mince, un peu chétif, ce lutteur convaincu assure d'abord son lorgnon sur son nez. Et tout de suite, il va foncer sur l'adversaire avec l'aveugle acharnement du taureau. Mais à quoi bon? Personne ne l'entend. Une grande partie des assistants sont décidés à lui marquer leur animadversion. Ils lui refusent le droit de rendre hommage, du point de vue qui est le sien, au grand artiste qu'on glorifie en ce moment. Au fond, leur manifestation est fort incorrecte aux yeux de Puvis de Chavannes dont ils gâtent absurdement la noble joie. Mais les huées ne cesseront pas jusqu'au moment où il se rassiéra placidement, comme s'il n'avait rien entendu de la manifestation dont il a été l'objet. Qu'on lise ce discours, pourtant. C'est un document singulier. La naïveté présomptueuse de Ferdinand Brunetière s'y étale avec une surprenante assurance:

Je voudrais donc, avant tout, non pas vous louer ni vous féliciter, mais vous remercier d'avoir « aéré » la peinture. On respire dans votre œuvre, à l'ombre de vos bois sacrés; l'air circule à flots dans vos plaines; des souffles mystérieux, caressants et légers, y soulèvent, y élèvent, y soutiennent l'imagination de vos admirateurs à la hauteur de votre rêve de grâce et de beauté. Comment rendrai-je, avec des mots, cette impression si particulière et si neuve que vous nous avez seul donnée? Peintre de la Provence ou de la Normandie, évocateur également inspiré du plus lointain passé de notre race ou des plus secrètes harmonies de la

terre natale, tout ce que l'art du paysage a dans notre temps réalisé de conquêtes durables, vous vous en êtes emparé comme de votre bien pour en faire l'âme fluide et diffuse de la peinture monumentale. Sans autre artifice que celui de la simplicité, vous nous avez donné la sensation de ces rapports subtils qui font de l'être humain la créature de son milieu, l'expression du sol, des airs et des eaux; vous avez fixé l'impalpable. Et plus heureux que les philosophes eux-mêmes qui continuent toujours de disserter sur la nature ou la définition de l'*espace,* vous, vous l'avez su peindre.

La forme et la couleur en ont aussitôt pris dans votre œuvre une signification et une portée nouvelles. Vous ne leur avez point attribué de valeur « symbolique » ; vous n'avez point essayé de leur faire parler une langue dont elles ne sont point l'alphabet. Vous n'avez point vu d'énigme dans le bleu, ni cherché de mystère dans le rouge. Mais si la couleur et la forme, en raison même du pouvoir de séduction qu'elles exercent sur nos sens, ont quelque chose de trop matériel parfois, vous les avez spiritualisées.

En subordonnant la signification de la forme aux exigences de la pensée, vous l'avez simplifiée. Vous avez atténué ce que l'éclat de la couleur a souvent de trop aveuglant ou de trop brutal, même pour des yeux un peu délicats. Vos compositions se sont ainsi peuplées et animées de figures idéales qui toutes exprimaient un fragment de votre pensée. N'est-ce pas dire que les sens ne vous ont jamais servi que d'intermédiaires? Vous les avez comme épurés, ou, en d'autres termes encore, c'est à l'esprit que vous avez voulu surtout vous adresser et qu'y a-t-il d'étonnant si c'est aussi l'esprit qui vous a répondu?

Car il me faut bien ajouter un dernier mot: en aérant et en spiritualisant la peinture, vous l'avez poétisée. Elle était devenue quelque peu prosaïque vers le milieu du siècle où nous sommes, et je ne sais sous quelle influence, on eût dit qu'elle avait renié ses plus nobles ambitions. L'imitation de la nature, qui en est l'indispensable commencement, semblait en être devenue, non seulement la fin mais le tout. Vous n'avez pas protesté contre l'étroitesse de cette leçon: telle n'est pas votre manière, et votre modestie a égalé votre génie.

Mais, vous avez demandé à la nature le secret des harmonies enchanteresses qu'elle compose avec des éléments quelquefois si grossiers, vous vous en êtes rendu pleinement maître, et quand vous l'avez été, vous l'avez réduite au rôle d'interprète de l'idéal que vous trouviez en vous. *Ludus pro patria, le Bois sacré cher aux muses, Inter artes et naturam,* l'hémicycle de la Sorbonne, toutes ces belles allégories n'ont connu qu'en vous leur modèle. Elles sont bien à vous, parce qu'elles sont bien de vous.

La nature ne vous a fourni qu'une matière ou qu'un prétexte; c'est vous qui avez fait le reste; et le reste, n'est-ce pas tout ce que nous nommons du nom de poésie? Je veux dire: le pouvoir d'évoquer des visions qui réjouissent et qui purifient les yeux des hommes; par le moyen de ces visions, le pouvoir de nous suggérer des rêves qui s'achèvent en pensées, de nous enlever aux soucis de la vie présente et aux préoccupations de la réalité.

Et c'est pourquoi, cher et illustre maître, de tous les points de l'horizon, nous sommes accourus ce soir en foule autour de vous. Par tous vos chefs-d'œuvre, si vous appartenez à l'histoire de votre art, vous n'appartenez pas moins — et je viens d'essayer d'en dire quelques-unes des raisons — à l'histoire des idées de ce siècle.

Beaucoup de choses que l'on avait crues mortes, qu'en tout cas on avait bruyamment enterrées, pour se donner peut-être l'illusion de leur mort, vous leur êtes, silencieusement, mais obstinément demeuré fidèle, et maintenant qu'on les voit revivre, c'est maintenant aussi que commence de nous apparaître, dans sa pléniture et dans son étendue, la vraie signification de votre œuvre.

Vous n'avez donc pas pensé que l'objet de l'art fût de faire éclater la virtuosité de l'artiste et surtout de flatter la mode, et d'achever de la corrompre en lui obéissant. Vous n'avez pas cru davantage que son rôle fût de se faire le miroir de la nature et d'exciter notre admiration, selon le mot célèbre, par l'imitation de choses dont nous n'admirons point les originaux. Mais portant plus haut vos regards vous lui avez donné la sincérité pour objet et pour loi. Sachant bien que le peintre, comme le poète, a vraiment charge d'âmes, vous

avez fait exprimer à vos compositions ce que nous appelons des idées.

Par la douceur et par la beauté de votre imagination vous avez versé l'apaisement dans les cœurs. Vous avez rendu l'art à la dignité de sa fonction ou de sa mission sociale... Ce sont là de grandes choses; et je ne crains pas que personne me démente, si je dis qu'elles vous assurent, dès à présent, dans l'avenir avec le titre, le rang et la gloire de l'un des maîtres de la peinture, ceux aussi d'un bienfaiteur de votre temps et de l'humanité.

On peut dire qu'il n'y a pas un mot de ce discours contre lequel ne proteste de toute son énergie le grand enseignement de Puvis de Chavannes. Mais peu importe! Catulle Mendès va lire les vers qu'il a composés en l'honneur du maître. Ses adversaires, s'il en a, seront plus courtois envers lui que ses amis ne l'ont été envers Brunetière. Mais il triomphe. Et lorsqu'il dira le vers fort médiocre où il évoque le souvenir de Baudelaire:

Et le cher Baudelaire au grand cœur douloureux,

que les contempteurs de Brunetière acclament furieusement, il me lancera un regard plein de défi.

Donnons également ce poème, encore qu'il n'ajoute rien à la gloire de Puvis de Chavannes, ni même à celle de Catulle Mendès:

Maître! nous célébrons votre gloire et la nôtre,
Car, poètes fervents qui vous fêtons ici,
Nous avons, en ce jour, notre victoire aussi;
Le triomphe du dieu fait honneur à l'apôtre.
Et tous viennent avec des palmes dans la main,
Ceux d'autrefois, ceux d'aujourd'hui, ceux de demain,
Hugo, Gautier, du haut de leurs apothéoses,
Et le cher Baudelaire au grand cœur douloureux,
Et de Lisle et Banville, éclair des cieux heureux,
Et nous de qui les fronts surchargés d'ans moroses
Se relèvent encor pour aimer ou prier,
Et la jeunesse à tout cet antique laurier
Mêlant ses lauriers roses!

Or, l'amour des esprits, vous l'avez mérité,
Peintre au regard lointain d'âmes sur fond de rêve,

Pour avoir mis, niant que l'horizon s'achève,
Le mystère de l'infini dans la beauté!
Ainsi que dans le blême et rose crépuscule
Palpite et monte hors de la nuit qui recule
L'éclosion du jour bientôt torrentiel,
Par vous s'éveille, dans l'âme humaine éblouie,
L'aube de l'idéale amour épanouie
Par delà le mortel et le substantiel;
Et, les yeux éperdus du beau que rien n'altère,
Vous avez fait de l'ombre ancienne de la terre
Des visions de ciel!

Oh! que la vie est morne à qui n'a point de songe!
L'art, l'or, la gloire, qu'est-ce! Et qu'est-ce avoir aimé,
Si le ressouvenir de notre mois de mai
En l'espoir des hymens sans fin ne se prolonge?
Nous marchons lourdement sous les cieux assombris,
Ecrasant joie, orgueil, désirs, pareils débris,
Et nous pleurons dans nos deux mains nos heures brèves;
Mais, grâce à vous, parmi le jeune frisson vert
De demain, un sentier d'espérance est ouvert
Où nous cueillons la fleur future de nos rêves;
Et, las du dur chemin qui nous a torturés,
Nous faisons halte, heureux, parmi vos bois sacrés
Et sur vos belles grèves.

Cependant vous avez vêtu
De longs plis fiers l'essor des cygnes;
Et la droiture de vos lignes
Est un exemple de vertu.

Considérez sans peur la gloire fraternelle
De ceux que nous aimons, de ceux que vous aimez;
Nul ne surmontera, d'entre tous les sommets,
Votre cime que bat le vent neigeux d'une aile.
Les Alpes ont des rocs énormes de granit,
Si hauts que l'aigle souffle à regagner son nid,
Géants d'ombre et d'éclairs, la tourmente à la hanche;
Mais la belle Jungfrau, que le tremblant duvet
Des bruines d'une aube éternelle revêt,
Lève son vierge front d'où la neige s'épanche,
Et le passant des monts, en attardant ses pas,
La regarde longtemps, parce que, n'étant pas
Moins haute, elle est plus blanche!

Il n'est pas utile de reproduire les autres discours. Ils n'ont pas, comme celui de Brunetière et les vers de Catulle Mendès, une sorte de rôle historique. Successivement, M. Champoudry, au nom de la ville de Paris, le Dr Gailleton, au nom des cinq villes de Lyon, d'Amiens, de Rouen, de Poitiers et de Marseille, qui possèdent des œuvres de Puvis de Chavannes, Léon Bonnat, comme ami de jeunesse de Puvis de Chavannes, Cazin, en qualité de vice-président du Salon du Champ de Mars, et Jean Aicard, au nom des artistes marseillais, rendent hommage au maître illustre. Et enfin Carolus-Duran lui remet, au nom de ses amis, la médaille d'or qu'ils ont décidé de lui offrir.

Ce n'est pas fini, toutefois. Puvis de Chavannes a dressé sa haute taille. Il va parler. Le petit feuillet où son discours est écrit tremble étrangement dans sa main. Cet homme extraordinaire ne dira que quelques mots. Mais jamais peut-être l'éloquence n'aura atteint un plus haut sommet!

Le témoignage si haut, si éloquent que je reçois de vous marque la date glorieuse de ma vie, et je voudrais faire passer dans mes paroles toute l'émotion que je ressens, pour mieux vous pénétrer de ma gratitude.

A la joie profonde que me donne la présence de cette assemblée d'élite, se mêle pour moi une note grave; cette fête née de la pensée la plus généreuse ne vient-elle pas sceller, pour ainsi dire, ma longue carrière avec les souvenirs du passé et la mélancolie qui s'en dégage?

Mais qui ne voudrait vieillir pour vivre un pareil jour?

Amis connus ou inconnus qui à cette heure si belle, êtes venus me tendre la main, je vous dis merci avec un élan où je mets tout mon cœur.

Quelques jours plus tard, Puvis de Chavannes adressait à Rodin une lettre ainsi conçue:

Paris, le 22 janvier 1895.

Mon cher Rodin,

Je commence seulement à me remettre de la profonde émotion dont m'a pénétré la fête de mercredi, et, bien que

j'aie été vraiment comblé, elle se prolonge encore sous forme de lettres et de télégrammes.

Vous comprendrez, mon cher ami, combien je souffre, de ne pouvoir répondre à chacun en raison de ma reconnaissance pour ces élans si spontanés et si glorieux pour moi!

En quels termes, qui me satisfassent et m'apaisent, témoigner ma gratitude à tous ceux qui ont répondu à votre appel? Exprimer à cette brillante pléiade de poètes ce que j'éprouve en feuilletant ce merveilleux album, présent royal, s'il en fut! Comment dire à M. Victor Peter à quel point il m'a ému par le présent de cette médaille, où je retrouve, avec son talent personnel, le souvenir d'une œuvre qui me touche à tant de titres? à M. Michel Cazin, consacrant à son tour la mémoire de cette admirable soirée par une médaille, chef-d'œuvre de délicatesse et de goût?

C'est à vous, mon cher Rodin, à vous qui avez trouvé dans la générosité de votre cœur de grand artiste et d'ami l'idée de cette fête, que je confie mon ardent et irréalisable désir de ne pas laisser sans remerciement le moindre des témoignages que j'ai reçus.

Mais comment faire?

En toute affection.

P. DE CHAVANNES.

Quarante ans se sont écoulés depuis cette inoubliable soirée. Beaucoup de ceux qui y ont pris part ne sont plus. Mais le nom de Puvis de Chavannes survit à toutes les querelles et à toutes les controverses. Soyons fiers d'avoir pu lui assurer, à lui du moins, dans une manifestation solennelle, la consécration à laquelle son noble génie lui donnait tous les droits.

MATHIAS MORHARDT.

LE MEMORANDUM D'UN EDITEUR

GUSTAVE NADAUD

ANECDOTIQUE

—

Huit mois avant sa mort, mon cousin Joseph Tresse, alors à la tête de la librairie, entra en relations avec le célèbre chansonnier; et cela, par le canal de Coquelin aîné. Celui-ci, à cette époque — 1877 — était roi dans le domaine du monologue, l'emportant même sur son frère, Coquelin cadet. Coquelin aîné avait, à son répertoire, des récits en vers de Gustave Nadaud avec lesquels il obtenait de grands succès. C'étaient, entre autres, *Le conte du garde, L'épingle sur la manche, L'oraison funèbre de Mme Bourgeois, Jean et John, Carcassonne, Le coucher de monsieur, Le suffrage universel des bêtes, La Garonne,* etc. Et lorsqu'il écrivait à Nadaud pour le tenir au courant de leurs succès, après sa signature, il ajoutait: « Le bourreau de vos hautes œuvres. »

Notre première convention commerciale avec le chansonnier est du 23 avril 1877. Par elle, nous devenions les éditeurs exclusifs de différentes bleuettes du poète, dont certaines devaient être insérées dans notre recueil de *Saynètes et monologues,* qui jouissait d'une certaine vogue en ces temps lointains.

Après la disparition de Joseph Tresse (fin 1877) les relations entamées par lui avec Nadaud prirent corps avec ma tante et moi, pour devenir bientôt tout à fait amicales.

En pouvait-il être autrement, d'ailleurs, avec ce délicieux et charmant homme?

§

Physiquement, G. Nadaud avait l'aspect d'un bon bourgeois, d'un commerçant dont les affaires sont prospères; d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, le corps replet enveloppé dans une redingote, la tête ronde, le crâne suffisamment chevelu encore, la figure encadrée d'un abondant collier de barbe taillée un peu court, les moustaches bien fournies et tombantes; à cette époque, cheveux, moustaches et barbe étaient déjà blancs. L'œil vif, malicieux et plein de vie. De cet ensemble bourgeois et quelconque, se dégageaient intensément la bonhomie, la jovialité et la bonté. Dès le premier contact, l'homme était éminemment sympathique. Son caractère était des plus heureux. C'était, quoi qu'il lui advînt, un homme content de son sort, satisfait de l'existence; indulgent à tous et serviable de toute l'étendue de ses possibilités, qui étaient assez restreintes jusqu'en 1881. Jamais je ne l'ai entendu ou n'ai lu de lui une chose méchante contre qui que ce soit. Il était la bonté même et, avec cela, malgré ses très grands succès de chansonnier et de diseur, il a été, toute sa vie, d'une modestie extraordinaire et exceptionnelle chez un écrivain.

§

Le premier volume que j'ai publié de lui est son *Théâtre de fantaisie*. Je le mentionne parce que je veux m'y arrêter; car, à son sujet, il s'est produit un incident curieux et que je ne m'explique pas encore après 55 ans écoulés. Cet ouvrage se terminait par une courte historiette, charmante et agréablement traitée, de huit pages seulement, et intitulée *Secondes noces*. Il s'agissait d'un ménage parfaitement heureux, qui, rencontrant une noce de campagne, se joint à elle, imaginant de revivre la propre cérémonie de son mariage. A la mairie, le couple prononce le « oui » obligatoire en même temps que les nouveaux époux et, à l'église, il échange l'anneau nuptial en même temps que le font les mariés.

Aucun nom dans le récit de Nadaud, une initiale seule y figurait. Rien de subversif, de libidineux ou de bles-

sant dans cette historiette. Mais le livre, mis en vente le 20 janvier 1879, me vaut aussitôt la visite du héros de l'aventure, qui était vraie, paraît-il. Ce ménage était outré de la publication de l'historiette, et il me demande la suppression des pages qui la contenaient. Je me refuse à acquiescer à cette exigence, mais voici que Nadaud, de Nice, me télégraphie de donner tout apaisement au couple irrité et il m'écrit le 9 février: « de supprimer cette historiette du volume, qui, contre sa volonté, a blessé un de ses meilleurs et plus vieux amis. »

Et me voici, voulant être agréable à G. Nadaud, faisant rentrer le volume de chez tous mes correspondants libraires et assayant de reprendre les exemplaires donnés à la presse! Ce travail fastidieux et fort ennuyeux était surveillé de près, tout le jour, par le couple indigné; surveillé de si près qu'il a assisté *en personnes* à la destruction des malencontreuses pages dans chaque exemplaire recouvré. La confiance régnait, comme on le voit!

N'ont échappé au massacre que les exemplaires que je n'ai pu rattraper: 86 vendus déjà en province ou à l'étranger, 146 vendus à Paris et 47 restés entre les mains des critiques.

Le plus étrange de cette aventure est que les héros ont exigé du bon Nadaud l'engagement écrit de ne jamais laisser rééditer cette historiette, et que cet engagement, il a dû le prendre tant pour lui *que pour ses héritiers!!!*

Cette aventure est tout à fait étrange. Après plus d'un demi-siècle, je me demande encore quel pouvait être le mystère qu'il y avait en cette affaire pour qu'une pareille berquinade entraîne à des mesures semblables à celles qui auraient été prises pour un secret d'Etat de la plus haute gravité!

Bien entendu, il m'a fallu faire recomposer la dernière feuille du volume, refaire la couverture et recommencer le brochage. Fort heureusement, le hasard a voulu que les huit pages si compromettantes soient les toutes dernières du volume, ce qui n'a pas trop compliqué le rafistolage de l'édition. Je dois ajouter que les frais de cette remise en état ont été supportés par le pointilleux ménage. C'était bien le moins!

§

Après son volume de *Chansons à dire*, publié en janvier 1884, G. Nadaud tenait beaucoup à ce que j'en édite un second, *Nouvelles Chansons à dire*, et cela surtout pour, dans une préface, mettre au point son incident avec Lamartine, qu'on venait encore de répéter inexactement, comme d'habitude, et incomplètement dans la presse. Or, cet incident le chagrinait énormément, malgré les ans écoulés, à chacune de ses rééditions toujours inexactes.

Cela est devenu légendaire d'ailleurs et le différend Lamartine-Nadaud, actuellement encore, reparaît à tout propos dans les journaux. Il a même trouvé place dans des volumes: *Anatole France anecdotique*, par Nicolas Ségur (1929); *Avant l'oubli*, mémoires, par Henri Lavedan (1935); et chaque fois, on omet de faire suivre la fameuse épigramme attribuée à Lamartine:

Hier, le vaincu de Pharsale
M'offrait un dîner d'un écu;
Le vin est bleu, la nappe est sale;
Je n'irai pas chez le vaincu.
Mais que la cousine d'Auguste
M'invite en sa noble maison,
J'y cours; j'arrive à l'heure juste.
Chansonnier, vous avez raison.

Voici comment les faits sont rétablis par le chansonnier dans la Préface des *Nouvelles chansons à dire*, éditées en 1891:

J'ai hâte d'arriver à un incident qui a été pour moi un grand chagrin, et je vais quitter le ton plaisant pour expliquer et tenter de détruire une double légende qui a couru sur mon compte.

Hier, le vaincu de Pharsale...

Je n'achève pas, on connaît, on connaît trop, hélas! cette sanglante et injuste épigramme de Lamartine. Elle fut produite par un journal, puis par deux, puis par dix, et elle fit ce qu'on appelle le tour de la presse.

Le désaveu de Lamartine arriva quelques jours après. Sa lettre fut envoyée au *Figaro*, qui la publia; mais beaucoup d'autres journaux ne jugèrent pas à propos de la reproduire. La voici:

Mon cher Nadaud,

Il ne faut pas badiner, même à portes closes, avec l'amitié, et encore moins avec l'honneur; on risque, pour un petit plaisir, de se blesser soi-même, ou, ce qui est bien plus grave, de blesser un caractère parfaitement pur et de perdre un ami à jamais regrettable, c'est ce que j'ai éprouvé, il y a quelques jours, en apprenant qu'un de ces journaux qui écoutent aux portes et qui prennent au sérieux ce qui est plaisanterie, parce qu'ils ne voient pas les visages et n'entendent pas l'accent, venait de me prêter à votre égard quelques vers improvisés avant dîner, et même quelques expressions qui ne sont pas de moi. C'est ainsi qu'un musicien de l'antiquité faisait rire et pleurer avec la même note, en changeant seulement le mode ou le ton.

Voici le fait:

Il y a quatre ou cinq ans, du plus vieux qu'il m'en souvienne, vous voulûtes bien me promettre de venir dîner en famille pour le plaisir de quelques amis, hommes d'esprit et de goût, ravis de se rencontrer chez moi avec l'auteur de *Pandore* et de tant d'impérissables badinages, mêlés d'accents si pathétiques où la musique et la poésie se disputent à qui déridera le mieux les plus graves et même les plus tristes visages. Je me hâtai de faire part à ces amis de cette bonne fortune. Ils furent exacts au rendez-vous. J'étais fier de vous et je me vantais de mon ascendant sur un talent qui ne se vend pas, mais qui se donne, quand un billet de vous survint et rabattit mon orgueil en m'apprenant qu'une princesse, belle, aimable, et impériale, venait de vous inviter pour le même jour et que vous vous étiez cru dans l'impossibilité de refuser, par je ne sais quelle loi d'étiquette, que mon amitié ne soupçonnait pas. Vous connaissez l'humeur bien ou mal fondée d'un hôte malencontreux, forcé de dire à ses convives ce vers fameux: « Nous n'aurons, mes amis, ni *Nadaud* ni Molière! » J'eus, au premier moment, un court accès de cette méchante humeur, et je m'amusai, pendant qu'on enlevait votre couvert de la table, à parodier, en riant du bout des lèvres, la charmante ironie de votre immortel *Pandore: Brigadier, vous avez raison!* Mais je me gardai bien d'écrire une seule ligne de cette parodie, et même de répéter le couplet à mes amis, de peur qu'il ne s'échappât de leur mémoire sur les échos de l'indiscrétion, pour aller vous atteindre

au cœur, vous que j'aimais, que je voulais bien bouder, mais non contrister par un fâcheux souvenir. Les vers cités, du reste, *du premier au dernier ne sont pas les miens.* « Je ne vais pas chez le vaincu », outrage à votre caractère, n'aurait aucun sens à l'égard d'un homme de cœur qui venait familièrement chez moi et à qui j'avais eu le plaisir d'offrir sans façon le vin du cru à la campagne; la défaite aurait été plutôt une séduction, et la disgrâce un attrait pour vous, comme pour tous les nobles cœurs. Ce n'est pas moi à coup sûr qui vous aurais apostrophé dédaigneusement du titre équivoque de Chansonnier, mot ignoble jeté là comme une injure, au lieu du mot « Brigadier », mot naturel et inoffensif qui avait le bonheur de vous rappeler en riant la plus ravissante de vos compositions.

Or, j'ignore comment cette plaisanterie, surannée de quatre ou cinq ans, s'est réveillée tout à coup, si mal à propos pour moi, et comment elle a couru le monde toute dénaturée, comme un revenant dépaysé que son entourage même ne reconnaît pas sous un vêtement qui le défigure. Quoi qu'il en soit, j'ai eu tort puisque j'ai eu le malheur d'être l'occasion pour vous de la moindre peine; je m'en frappe la poitrine comme d'une mauvaise action, et même comme d'une ingratitude, puisque vous m'aimiez et que je vous honore dans mon cœur. Je vous supplie de tout oublier et de ne pas punir, par la perte très sérieuse et très douloureuse d'un ami, la seule mauvaise plaisanterie que je me sois permise dans ma vie.

LAMARTINE.

P.-S. — Si mon repentir vous touche, je désire que vous puissiez le faire connaître à ceux qui vous aiment.

Cette lettre si affectueuse aurait dû, ce me semble, me disculper entièrement aux yeux du public. Je me disais:

Un jour, l'Aigle, oublieux de sa noble envergure,
Fit au pauvre Pinson une affreuse blessure,
Il convint de son tort, bien loin de le nier.
Ainsi fit le Poète avec le Chansonnier.

Malgré tout, le couplet fatal n'est pas oublié; il se reproduit périodiquement. La réponse de Lamartine, trop longue et trop flatteuse pour moi, ne peut chaque fois réparer le mal, et je porte toujours ma blessure.

Madame la Princesse Mathilde, qui me recevait avec une grande bienveillance, ne m'a pas retiré son amitié; mais, depuis cette époque, je ne me suis présenté chez elle que fort

rarement, et j'ai même complètement cessé mes visites, aimant mieux passer pour un ingrat que pour un courtisan.

Je reviens à l'épigramme de Lamartine, non à sa lettre.

Ces vers immérités où j'insulte au vaincu
M'ont pu faire passer pour un Bonapartiste.
Je ne le fus jamais; et, comme j'ai vécu,
Je mourrai dans la peau d'un vieil Orléaniste.

Je m'arrête encore, et je m'explique. J'ai des préférences, des sympathies, du dévouement, mais,

A nul engagement Liber n'a consenti:
Il est de son pays, et non de son parti.

Un dernier mot sur la légende qui m'a fait Bonapartiste.

J'aurais été un des familiers des Tuileries et de Compiègne: en me recevant dans cette dernière résidence, l'Empereur aurait dit: « Je désire que M. Nadaud se trouve ici aussi bien que chez lui. » A quoi j'aurais répondu: « Aussi bien, Sire, ce n'est guère; j'espère m'y trouver beaucoup mieux! » Cette spirituelle réponse n'est pas de moi, pour l'excellente raison que je n'ai jamais été reçu ni à Compiègne, ni aux Tuileries, ni ailleurs; que je n'ai jamais été ni l'hôte, ni même le convive de l'Empereur.

Voilà, je crois, la double accusation mise à néant. Mais je ne puis être sûr qu'on n'y reviendra pas.

Si donc quelques hommes de plume
Y font encore allusion,
Je leur enverrai ce volume:
Ce sera leur punition.

GUSTAVE NADAUD.

Terminons l'historique de cet incident, — qui a causé tant de chagrin à ce loyal et honnête homme qu'était Nadaud, — en disant que ce n'est pas chez la princesse Mathilde à l'invitation de laquelle le chansonnier devait répondre, mais bien à la princesse Clotilde Bonaparte.

§

Gustave Nadaud ne goûtait guère la poésie de la jeune école et les éditions que je faisais des poètes modernes

l'avaient incité à me dédicacer mon exemplaire personnel d'un de ses livres, ainsi:

Quand vous éditez les œuvres
Des poètes décadents,
Vous avalez des couleuvres
Et vous vous mettez dedans.
Cher Stock, tenez-vous en garde
Contre tous ces ahuris,
Comptez sur la vieille garde
Bien plus que sur les conscrits.

GUSTAVE NADAUD.

§

La santé du chansonnier fut altérée à plusieurs reprises à la fin de sa vie. Mais la première atteinte sérieuse et assez grave fut produite par le tremblement de terre de Nice du 23 février 1887. Le séisme l'avait frappé terriblement; la commotion morale et l'épouvante l'ont hanté étrangement. Il est revenu de là-bas très vieilli, et très ébranlé; il fut de longs mois à se remettre de cette énorme secousse.

§

En 1880, Francis Magnard, le remarquable directeur du *Figaro*, dans son bureau, félicitait Nadaud de pouvoir, grâce à sa fortune et à son indépendance, habiter Nice chaque hiver, puis, de là, passer en Bourgogne, venir à Paris, s'en aller en Dordogne, dans le Nord, en Touraine, etc. Or, le bon Nadaud de lui révéler qu'il n'a pas de fortune et que, s'il va ainsi d'une province à l'autre, c'est que, dans chacune, il y a de fidèles et sincères amis qui l'hébergent.

En effet, G. Nadaud a vécu comme un véritable trouvère, allant de-ci, de-là, payant son écot par sa bonne humeur, ses anecdotes, sa gaîté, ses chansons. Partout il était désiré, choyé et très aimé. Parfait convive, très galant homme, il a pu conserver des amitiés précieuses et certaines sa vie durant; sa disparition a causé un vide énorme dans ces foyers amis et il est un des rares hommes qui aient été regrettés très sincèrement par ses hôtes.

Le courtois et doux Nadaud, qui ne comptait que des amis sincères, se brouilla cependant avec l'un d'eux, Coquelin cadet, et non sans raison. Il avait donné au comédien, à sa demande, un monologue en prose, l'*Insecte anonyme*. L'interprète, en le disant, ne rencontrant pas le succès qu'il avait escompté, estima que le sujet avait été mal traité par son auteur et il en donna le thème à Paul Bilhaud, qui le lui refit en vers, et l'*Insecte anonyme* devint *Le Hanneton*, un des monologues qui eurent le plus de vogue il y a quarante ou quarante-cinq ans.

G. Nadaud n'admit pas le procédé et il cessa toutes relations avec l'artiste.

§

Le chansonnier n'avait, en réalité, que des ressources très modestes, dont les principales provenaient de ses droits d'auteur. Or, comme il était son principal interprète et qu'il ne se produisait — gratuitement — que dans les salons, ces droits étaient minces.

Il possédait, il est vrai, une vigne en Bourgogne et une petite ferme en Dordogne, mais cela lui coûtait plus que cela ne lui rapportait, d'autant plus qu'il était fort généreux de leurs produits... lorsqu'il y en avait.

Francis Magnard, un peu éberlué par la révélation que lui faisait Nadaud, lui dit alors:

« Cette position précaire pour un homme de votre talent et qui a tant produit n'est pas admissible; il faut y remédier. Je vais chercher le moyen d'y arriver. Faites-moi le plaisir de revenir me voir dans quelques jours. D'ici là, j'aurai trouvé une combinaison pour arriver à nos fins. »

Francis Magnard eut alors un très beau geste, duquel il est résulté l'édition de luxe en deux volumes des *Chansons choisies* de Gustave Nadaud, illustrées par ses amis; puis, ultérieurement, une édition semblable en un volume des *Chansons légères*. Les illustrateurs (56 pour le premier ouvrage, 29 pour le second) furent nombreux et parmi eux il en est de célèbres: Aublet, Barrias, Rosa Bonheur, Bonnat, Boulanger, Cham, Chaplin, Gustave

Doré, Paul Dubois, Dupray, F. Fau, Gérome, Harpignies, Henner, J.-P. Laurens, Jules Lefebvre, Madeleine Lemaire, Lobrichon, Henri Pille, Regamey, Weerts, Yon, etc., etc... Imprimée par les soins du *Figaro*, patronnée par le puissant journal, cette édition spéciale fut un succès, si bien qu'un jour Francis Magnard en remit le produit au chansonnier: une centaine de mille francs. Le bon Nadaud ne croyait pas à cette réalité, et le voici d'accourir chez moi en me montrant sa liasse de billets en me répétant comme un enfant:

— Mon cher Stock, je suis riche! Je suis riche, regardez!

Sa joie, si naïve qu'elle ait été, était agréable à voir, tellement elle était sincère.

Dès lors, Nadaud, sans rien changer à sa manière de vivre, aida non seulement ses amis, — j'ai été un de ses obligés, — mais même des inconnus, et ces inconnus étaient des chansonniers ou des poètes. Car il était bon, véritablement bon, et cela timidement, sans ostentation. Quand il s'agissait d'une aide uniquement charitable — un don — où il aurait eu quelque gêne à l'accomplir directement, il avait recours alors à son bras droit, son ami le chansonnier Ernest Chebroux; lui, restait dans l'ombre, son nom n'étant pas prononcé. C'était la charité discrète, anonyme, ne cherchant ni publicité, ni reconnaissance.

C'est ainsi qu'il a été amené à aider matériellement Eugène Pottier et à faire éditer à ses frais son premier volume de chansons: *Quel est le fou?*

Ce titre singulier a été trouvé par Léon Cladel, paraît-il. S'il convient à la chanson qui le porte et qui ouvre le volume et dont chacun des six couplets se termine par le même vers:

Le monde ou moi, quel est le fou?

ce titre n'est pas très engageant sur la couverture d'un volume de vers, déjà difficile à vendre par lui-même.

Nadaud, dans la préface placée en tête du volume précité, raconte comment le talent d'Eugène Pottier lui a été révélé. Ce fut au cours d'un dîner de chansonniers,

en 1848, dîner auquel prenaient part, entre autres, Dupont, Mathieu, Nadaud et un inconnu: Pottier, qui avait enthousiasmé les trois poètes par ses chansons et, aussi, par sa maîtrise à les interpréter. Ce fut un succès sans lendemain et Pottier resta ignoré; ce n'est que tout à fait par hasard que G. Nadaud l'a retrouvé trente-six ans après ce dîner de 1848.

Dans un concours de chansons, Pottier, qui y avait pris part, obtint le premier prix, et G. Nadaud, surpris par le nom, s'inquiéta de l'homme. Il trouva Pottier fort misérable et très désireux de voir publier son œuvre. Et le chansonnier orléaniste, n'envisageant que le talent de son malheureux confrère, assuma les frais de l'édition de *Quel est le fou?* tout en aidant matériellement à vivre le pauvre Pottier, le communard. A titre bibliographique disons que ce volume, *Quel est le fou?*, qu'on doit trouver très difficilement aujourd'hui, a été édité par Henry Oriol, gendre et successeur du libraire Lachâtre. Ajoutons qu'il a été imprimé par Narcisse Blanpain, l'imprimeur de la seconde édition (celle de Soirat) du *Désespéré*, de Léon Bloy.

Dans sa consciencieuse biographie de Nadaud, A. Varloy (un pseudonyme d'après le préfacier Jules Claretie) nous dit que, sur l'indication de Pottier, Nadaud s'adressa d'abord à un des camarades politiques du chansonnier révolutionnaire, qui refusa le travail en traitant Nadaud *d'exploiteur!*

Ce bon Nadaud *exploitant* quelqu'un!!! Lui que je voyais si heureux, lorsque je lui remettais l'argent de quelques exemplaires vendus du gros dépôt que j'avais, argent qu'il s'empressait d'aller porter à Pottier! On l'aurait bien étonné, cet *exploiteur*, en lui prédisant qu'une des chansons de son protégé (elle n'est pas dans le volume *Quel est le fou?*), l'*Internationale*, deviendrait non seulement la chanson attitrée des grévistes et des révolutionnaires, mais aussi qu'elle serait adoptée comme hymne national par un énorme pays, la Russie!

Eugène Pottier a laissé un second volume: *Chants révolutionnaires*. Il est plus important que le premier et plus

politique surtout; il a paru quelques mois avant sa mort qui, elle, est du 6 novembre 1887; il avait 71 ans.

Ce livre est précédé de la note suivante:

Ces poésies, du citoyen Eugène Pottier, ont été publiées sous la direction de ses anciens collègues de la Commune de Paris.

C'est Dentu qui en a été l'éditeur.

Puis vient une courte préface très enthousiaste d'Henri Rochefort, qui reconnaît qu'il ignorait totalement Eugène Pottier et son œuvre, œuvre qu'il n'a connue qu'en lisant le volume pour lequel on lui demandait une préface.

A cette préface succèdent les appréciations de Gustave Nadaud et de Jules Vallès sur Pottier et ses chansons.

Celles de Nadaud ne sont autres que la préface écrite par lui pour *Quel est le fou?*

Celles de Jules Vallès, très différentes, sont la reproduction de son article du *Cri du Peuple* du 29 novembre 1883.

Vallès ne voit pas Pottier sous le même angle que Nadaud; chez Vallès, c'est le partisan qui parle, alors que chez Nadaud, c'est l'artiste qui admire et l'homme bon qui agit. Sans conteste, le beau geste, il me semble, appartient au poète et non au politicien; le mérite de Nadaud est d'autant plus grand que ses opinions politiques et sociales étaient à l'antipode de celles de Pottier.

Le biographe du chansonnier, M. Varloy, nous apprend encore que Nadaud demanda, en 1883, à Jules Vallès, de publier les chansons de Pottier dans son journal (*Le Cri du Peuple*). Vallès paya 20 francs la première chanson, 10 francs la seconde et il refusa la troisième!

§

Les pièces des *Chants révolutionnaires* sont presque toutes datées; elles vont de 1848 à 1885, mais la majeure partie est postérieure à 1871. Elles sont, en général, dédiées chacune à un membre de la Commune. *L'Internationale,* qui est de juin 1871, est dédiée: « Au citoyen Lefrançais, membre de la Commune. »

P.-V. STOCK.

JENARO, BANDIT D'ARAGON

—

— Tire à dia, demonio!...

Dans les hoquets de la galopade, Panfilo perçut la voix de Jenaro. Il s'assura les pieds dans les étriers, tira sur la rêne gauche de sa jument. Un claquement de langue:

— Cours, jolie blanche!...

L'animal, en trois bonds, rejoignit le cheval sauvage. Un lasso siffla.

— Halte! cria Jenaro.

Panfilo, calmant sa monture, se retourna. Jeté à terre, le cheval sauvage luttait contre le nœud coulant qui lui emprisonnait les pattes. Arc-bouté, l'étalon tomate de Jenaro tenait bon. Le cavalier jeta son sombrero à la manière des enfants qui, sur l'eau, d'une pierre plate, font « papa et maman ».

— A toi, Filo!...

L'homme plia son corps long et souple comme un osier, cueillit la coiffure au vol.

Jenaro sauta à bas de l'étalon tomate, courut au cheval capturé. Le temps d'une seconde, il l'encapuchonna de son foulard, le délivra du lasso. Panfilo, accouru, l'aida à lui passer une longe autour des naseaux. Sans y voir, la bête demeurait immobile.

Jenaro poussa du coude son compagnon. Il eut un rire silencieux. La lune enfonça dans sa bouche un croissant blond. Ses dents apparurent, saines.

Ils étaient dans une « devèse » immense: trois poils d'herbe sur des hectares de terre assoiffée. Au loin, cent chevaux, peut-être, qu'une dizaine de cavaliers maintenait groupés, hennissaient d'inquiétude. Les fouets à longue lanière mitraillaient la nuit. Jenaro revenait. Il

menait par la longe le chef du troupeau. Panfilo suivait. Tous deux étaient à pied. Leurs éperons à molettes énormes cliquetaient en mesure.

A l'approche de ses congénères, la capture frémit. Jenaro s'arrêta, fit un signe à Panfilo. Celui-ci enfonça sous la queue du cheval un piment rouge. Au même instant, Jenaro arracha le capuchon. L'animal fonça droit devant lui.

— A vous, garçons! cria Jenaro.

Il repliait sa langue sur ses incisives et sifflait à plein souffle. Les chevaux, queue horizontale, bondissaient derrière leur guide. Une manœuvre habile des cavaliers dirigeait le troupeau emballé vers l'Est. La terre tremblait comme une fille sous la rossée. On entendait hennir les cavales, japper les fouets, hurler les garçons.

Quand il vit s'éloigner vers la frontière portugaise la trombe en furie, Jenaro remonta son pantalon de cuir et, de son index, explora ses narines.

— Filo, mon sombrero!...

Il prit son compagnon par le bras, l'entraîna vers leurs montures. De ses vastes poches montait un son argentin.

— Ouvre la bouche, « amigo mio ».

Docile, Panfilo obéit. L'instant d'après, il crachait dans son bonnet vert une poignée de pésètes.

Jenaro, les mains au ventre, s'étranglait de rire.

Il siffla l'étalon tomate.

— Viens, Rubio, viens, compagnon de ma vie!...

D'un coup de reins, il enfourcha la bête nerveuse. Panfilo était déjà en selle.

— Regarde-moi, lui criait Jenaro en maîtrisant l'impatience de son coursier, regarde-moi et dis: quel beau « muchacho », El Aragonès!...

Il avait trente ans, à peine des traits chauds, l'œil empli de l'éblouissement andalou, des épaules qui engrossaient la veste en toile bise.

— Tu es beau, dit Panfilo.

— Tais-toi!... En avant!...

Il rendit les rênes. Rubio se détendit. Avec lui, la jument luttait d'ardeur.

Ils chevauchaient botte à botte. La lune traînait dans l'ombre violette son globe argenté. L'air avait une moiteur de tuberculeux. Des arbres se réunissaient, par couples, le long d'un canal d'arrosage.

Ils galopaient sur les coteaux hérissés de noisetiers nains, dans les vallons ventrus d'herbe riche. Parfois, ils s'arrêtaient devant un mas isolé, domaine d'un éleveur lourd de graisse et de douros. Jenaro inscrivait à la craie sur l'épais portail de frêne: « Je passerai »; et il signait, ornant son nom de contours ondulants comme la croupe moelleuse d'une Sévillane: El Aragonès. Pendant ce temps, Panfilo tirait quelques balles dans les volets clos, histoire de se maintenir en forme.

Ils repartaient.

— A cette heure, disait Jenaro, le Portugais doit « lasser » les chevaux. Les garçons ne pourront guère nous rejoindre avant demain... Sûr, le marquis de Cavalda se coupera la moustache!... Il fera pendre ses palefreniers... Et demain les gardes publieront dans la Province: Mille douros à qui apportera la tête de l'Aragonais, voleur de chevaux, bandit!... Je ris, Filo, je ris, Sang de Notre-Seigneur!... Toute une cavalerie, c'est le plus bel exploit de ma vie... Entends-tu le carillon des pésètes?...

Ils traversaient un hameau. Jenaro arrêta sa monture à hauteur d'une masure. D'une ruade, l'étalon tomate éventra la porte.

— Holà, pauvre, ramasse!...

Jenaro jeta dans la gueule noire une poignée d'argent.

— Allez, Rubio!...

— Tu as la bonté de l'Huile Sainte, criait Panfilo.

— Qu'en sais-tu?... Depuis si peu tu es avec moi.

Il y avait un mois qu'il l'avait choisi comme lieutenant. De lui, il ignorait presque tout.

Soudain Rubio s'immobilisa, les jarrets tendus. Il pointait vers l'avant ses oreilles fines et il flairait l'air avec inquiétude.

— Il se passe une chose anormale, dit Jenaro.

— Oui.

La jument blanche tremblait.

Ils poussèrent leurs montures en dehors du chemin, derrière une haie d'aubépine. Là, ils mirent pied à terre. Cachés, aux eussi, la main au pistolet, ils attendirent.

Jenaro, qui avait collé son oreille au sol, se redressa.

— Les voici!

A travers les entrelacs de la haie, ils virent passer, à toute bride, une vingtaine de cavaliers, capes noires, bicornes polis, sabres éclatants. Panfilo et Jenaro se regardèrent. Un même rire les ébranla tout entiers.

Quand il fut calmé:

— L'as-tu vu, Filo, cet homme, ce Moro?... L'as-tu vu courir avec sa bande? Que le diable peigne ses fesses chauves!... Il trouvera la « devèse » vide. Trop tard, petit monsieur Moro, concurrent déloyal, voleur autorisé, l'Aragonais te salue!...

Il enleva d'un geste noble son sombrero.

Panfilo riait à craquer sa culotte.

Ils se remirent en selle.

Les chevaux marchaient, à pas lents. Une ombre de tristesse voila, tout à coup, le beau visage de Jenaro.

— Vois-tu, Filo, l'âge me pèse... Bientôt il me sera besoin d'une « amiga preferida » (1)... Nous nous aimerons sous les toits pourpres d'Aragon...

Panfilo, sans répondre, hochait la tête.

Ribate, le village, dormait quand ils y pénétrèrent. Les sabots de leurs chevaux sonnaient secs sur le pavé de la rue.

— Où me mènes-tu? demanda Jenaro.

— Là...

Devant une façade rose piquetée comme un visage de petite vérole, ils s'arrêtèrent. Au-dessus de la porte, une enseigne torturée portait en lettres foie de bœuf: Posada. Le son acide d'une « gaita » perçait au dehors. Par les fentes des volets clos, une lueur coulait une langue rougeâtre.

Ils mirent pied à terre. D'un coup de botte, Jenaro

(1) Fiancée.

ouvrit la porte. Une merveilleuse odeur d'anisette, d'huile brûlée, d'urine lui aboya aux narines. Panfilo le poussait dans la salle.

Ils étaient dix hommes épais, ou quinze, attablés à boire autour d'un quinquet baveux, vêtus de bleu et de rouge, la tête couronnée d'un béret noir. Jenaro les jaugea d'un coup d'œil: pâtres ou moissonneurs.

— Ave Maria! dit-il.

— Sin peccado concebida...

Ils se serrèrent pour faire place aux étrangers, mais ceux-ci s'assirent dans l'ombre, à une table séparée.

Derrière un comptoir rongé de vers, d'alcools frelatés, suant la boisson comme une peau d'ivrogne, trônait une matrone, les seins en crue, sans cou, le visage sculpté dans du lard rance. Dans la lumière craintive d'une chandelle, une « muchacha », presque une enfant, était accoudée sur le côté du comptoir. Elle était taillée dans une grâce jeune. Elle avait des yeux noirs immenses, une chevelure brune huilée, rehaussée à la tempe par l'éclatement rouge d'un œillet... Ses pieds, qu'elle portait nus, dorés comme des rôties, frémissaient au rythme de la gaita.

Panfilo poussa, du genou, Jenaro.

— Elle... souffla-t-il.

— Tais-toi!

Les coudes sur la table, le menton dans ses paumes, il la contemplait. Elle soutint l'ardeur de son regard avec, au coin des lèvres, un pli moqueur. Du revers de la main, il se débarrassa de son sombrero. Un trouble étrange s'emparait de lui.

— Apporte-nous du vin de Valdepenas, « guapita ».

Elle vint en roucoulant des hanches. Une vie ardente l'habitait. Comme elle déposait sur la table la cruche obèse, il lui saisit la main. Elle ne la retira pas.

— Assieds-toi!

Elle demeura debout, le corps un peu en arrière, les yeux dans les yeux de Jenaro.

— Assieds-toi! répéta-t-il.

De la tête, elle fit non avec brusquerie. Puis:

— Me prends-tu pour une chienne?

— Comment t'appelles-tu?

— Que t'importe?

— Dis-le.

— Maruja.

Il jeta, brutal:

— Non, je ne veux pas!... Je t'appellerai Mariposa, Niña Mariposa!...

Elle rit. Son rire de fille saine coulait limpide de sa gorge.

— Maruja, murmura Panfilo.

— Tais-toi, cria Jenaro, en heurtant la table de son poing puissant. Pas ce nom... Je te le défends!

Elle s'était dégagée et il scrutait ses traits fins.

— Tu es jolie.

— Je le sais.

— Cette vessie à graisse n'est pas ta mère?...

Il pointait le pouce vers la matrone.

— C'est la maîtresse, dit-elle.

— Et pourquoi restes-tu dans cette cave à crapauds? Tu es trop belle pour servir ces gueules.

— Je suis bien ici.

Un temps, puis :

— Moro vient souvent...

Par-dessus la table, il bondit près d'elle. Ses doigts mauvais encerclaient les poignets durs, les meurtrissaient.

La gaita s'était tue. Les buveurs se dressaient, faisaient jouer leurs jointures bourrées de grenaille.

— Que pasa? fit une voix.

Haletant, Jenaro approchait ses lèvres.

— Lâche-moi, clamait Maruja, je te reconnais, bandit, voleur de chevaux... Tu es l'Aragonais!...

Quelqu'un jura.

Panfilo changeait l'amorce de son pistolet et, d'un rond de bras, balayait la table.

Une violence hachée de cris. Un banc projeté. Des dents crachées sur le sol battu. Une fenêtre éventrée...

L'Aragonais serrant les flancs de Rubio, emportait sa proie.

La jument blanche peinait à suivre la course, tout poil au vent, de l'étalon tomate. Jenaro était pâle. Dans ses bras noués, la captive se débattait. La robe glissait de l'épaule, dévoilait un sein d'or d'une fermeté de grenade. Il retira sa main qui bâillonnait Maruja; la paume en était lacérée.

Jenaro arrêta Rubio au centre d'une clairière, en plein cœur de la forêt. L'étalon tomate fumait. La figure de Jenaro ruisselait de sueur et de plaisir.

Il déposa la jeune fille haletante auprès d'une touffe de gentiane. Elle lui encercla le cou de ses bras, le regarda droit aux yeux, avec une force qui le fit trembler. Elle promenait ses doigts sur les traits mâles.

— Tu es fort.

Il l'étreignit à lui couper le souffle.

— Niña Mariposa... Niña Mariposa!...

Il murmurait à son oreille des mots sauvages et magiques. Jamais il n'avait senti, comme maintenant, la puissance du désir. Sa langue se séchait...

Le soleil montait et la chaleur coiffait la terre d'un casque ardent. Les peaux étaient moites. A l'écart dans une bulle d'ombre, les chevaux paissaient. Panfilo s'était allongé sur l'herbe, à l'extrémité de la clairière. La lumière lustrait sa face cuivrée, argentait ses moustaches tumultueuses.

— Compagnon, lui cria Jenaro, apporte ma guitare.

Panfilo siffla la jument, détacha l'instrument de la selle.

— Quel est cet homme? demanda Maruja.

— C'est Filo. Brave et loyal, avare de mots...

— Il est vieux et laid.

Jenaro rit.

— Entends-tu, compagnon?

— J'entends. Toi, tu es beau; la « muchacha » t'aimera...

— Tais-toi, je vais chanter pour la niña.

Il pinça les cordes.

Per tu, tan sol, per tu, xamosa niña...
D'amor arden en meu cor...

T'emportes una fadrina
que es rossa com un fil d'or...

— Cesse ce chant!

Elle lui arracha la guitare.

Jenaro resta interdit.

— Je n'aime pas me souvenir d'Aragon, fit-elle calmée.

— Tu es d'Aragon, niña Mariposa?

Elle haussa les épaules.

— Autrement, me serais-je laissé enlever par l'Aragonais?

Il l'attira contre lui.

— Une vraie fille de là-bas tu es! La dent facile, les nerfs hors de la chair; plus brûlante que notre soleil, plus vive que notre eau, plus amoureuse que notre terre!...

— Comment t'appelles-tu, toi?

— Jenaro.

— Chante encore!

— Il ne te plaît pas!

— C'est la vérité. Raconte l'Aragon alors...

Il s'était assis. Elle bondit sur ses genoux.

— Raconte!... Raconte!... Depuis si longtemps j'ai quitté le pays.

— Pourquoi es-tu partie?

Elle ferma les yeux et elle dit, lourde de mélancolie:

— Le sais-je, moi!... Demain ou après, il me faudra retourner à la posada...

— Non, Niña Mariposa!... Tu n'y retourneras pas!... Nous irons en Aragon.

Elle le pinça au sang.

— Ne dis pas de bêtises, homme!...

— De quel village es-tu?

— Banavelas.

Jenaro eut un éblouissement.

— Peut-être y as-tu encore ta mère?

— Mamita... Je l'appelais mamita... Elle était belle...

D'elle je ne me rappelle rien d'autre... J'avais cinq ans quand un gitano m'a enlevée.

— Ton père?

Elle, farouche:

— Pourquoi me questionnes-tu?... Que t'importe mon père?... Je n'en ai pas!... M'emmèneras-tu à Banavelas, réponds, l'Aragonais?

— Il y a une église en pierre bleue, un « padre » maigre, du vin noir, dit Panfilo.

— Tais-toi, cria Jenaro. Que sais-tu de tout cela? Tu viens de Catalogne.

— Si, parle, exigea Maruja en courant à lui, parle. Rappelle-toi ma mère...

— Niña... Niña..., dit Panfilo, la voix tremblante.

— Filo, appela Jenaro, cours à Galachupe au devant des garçons!...

Il lui jeta une bourse garnie d'or.

— Tu leur diras: « L'Aragonais n'a plus besoin de vous. »

— Non... Non... Ne pars pas, suppliait Maruja... Ah! vieille marmite!...

Il était déjà en selle.

Elle se tourna vers Jenaro:

— Idiot!

Il posa ses mains dures sur les épaules de la jeune fille.

— Ecoute, Maruja!... Demain nous partirons pour Banavelas...

— Que feras-tu de moi, une fille? interrompit-elle. Les alguazils, Moro, seront après toi comme des chiens. Je te gênerai...

— Tu n'es pas une fille, mais un vrai bandit, Maruja!

Une flamme courut dans les yeux de la « muchacha ».

— Pourquoi ne me dis-tu pas: Niña Mariposa? Pourquoi ne plus passer ton bras autour de ma taille? Ton désir est-il mort, l'Aragonais?

Il la serra contre sa poitrine.

— Ne parle pas ainsi! ordonna-t-il.

Sans répondre, elle se dégagea, alla s'asseoir à l'écart.

Il regardait ses formes pleines, mais il ne pouvait pas voir son visage: elle le tenait caché sous son bras. Il tourna la tête; des visions troubles le chaviraient. Soudain elle vint tomber à son côté.

— Ne me chasse pas!... Dis, ne me chasse pas!...

Il avait les coudes aux genoux, le front dans ses paumes. Alors, elle s'agrippa à lui.

— Tu te joues de moi, l'Aragonais?

Il n'entendit pas, l'esprit ailleurs.

Elle se dressa d'un jet, courut à l'étalon tomate, l'enfourcha. Jenaro n'eut pas le temps de maîtriser sa surprise. En vain, il siffla Rubio. Maruja et sa monture se noyaient dans l'ombre des arbres. Las, il s'allongea, décidé à attendre le retour de la fille. Ce ne pouvait être qu'une plaisanterie...

— Attendre!... se dit-il.

Il venait de passer quatre nuits sans repos. Le sommeil, de toute sa masse, commença de peser sur lui...

★

L'aube, le lendemain.

— Hé! l'Aragonais!...

Il jaillit de son sommeil. D'entre les frondaisons, l'œil sombre d'une arme à feu le fixe. Un autre... Puis un autre... Un cercle de carabines l'entoure.

— Hé, l'Aragonais!...

Jenaro reconnaît les hommes de Moro, carrés, rebuts d'abattoir déguisés en policiers.

— Que me voulez-vous?

Il se dresse. A quoi bon demander!... Il sait bien qu'ils ne le tueront pas. L'Aragonais vivant, quelle aubaine!...

Ils tombent sur lui en grêle. Jenaro frappe, griffe, mord. Ils sont trop. Un choc sur le crâne embue son cerveau. Il succombe. Le poids de dix hommes l'écrase. Des cordes brûlent ses poignets et ses chevilles et des doigts osseux lui broient le nez. Soudain éclate le hennissement de l'étalon tomate. Jenaro l'aperçoit aux prises avec un colosse qui tord les naseaux de l'animal pour le maîtriser. L'Aragonais rassemble les miettes de son

souffle. Un sifflement perce l'air, effilé. Rubio, là-bas, arrache d'un coup de dents la joue de son adversaire, s'enfuit.

— Au moins, il est libre, pense Jenaro.

D'une détente subite des jambes, il secoue au loin les hommes crochés à lui. Des jurons tonnent. Un blessé râle, le bas-ventre défoncé.

— Chiens! hurle Jenaro.

Ils reprennent haleine, se ruent sur lui, la navaja brandie.

— Arrière!...

L'ordre les fige. Moro s'avance sur Jenaro: une outre pleine sur pattes de basset; des yeux obscurs, une bouche jaunâtre creusée en fistule. Il se penche sur le prisonnier.

— Est-ce toi, joli cœur?... J'éprouve un grand plaisir à te rencontrer, señor bandit!... Parole, tu voles *mes* chevaux, tu enlèves *ma* « novia » (2)...

— Menteur, je ne suis pas ta « novia »!...

— Marujita mia...

Elle accourt vers Moro, les ongles à l'attaque.

— Mon sang pour toi! déclare l'homme adipeux en tendant ses joues de pâte à fougasse.

Le regard de Jenaro arrête la jeune fille. L'Aragonais, cependant, demeure sans un mot.

Elle devient un peu pâle, s'efforce de sourire, mais ses lèvres tremblent. Elle va parler. Non... Elle s'appuie sur le bras de Moro, en fille amoureuse. Jenaro ferme les yeux; il entend le murmure de Maruja à l'oreille de l'autre:

— Je t'aime...

Elle lui parle encore, si bas qu'il ne peut comprendre. Moro salive de triomphe.

— Hé, voleur de chevaux, ne t'endors pas!... Je te réserve une surprise. Une idée de Marujita... Pour moi, je voulais jeter ta tête dans le jardin du gouverneur. Une plaisanterie... Mais la « muchacha » ne veut pas. Allons, vous autres, déshabillez-le!...

(2) Maîtresse.

Ils s'abattent sur Jenaro, le dépouillent de ses vêtements. Cinquante doigts à lui meurtrir la chair. Collée à Moro, Maruja est secouée de frissons.

Jenaro est pendu par les bras au tronc d'un épinier. Aucun son ne sort de ses lèvres. Il regarde. Le soleil allume sa peau d'or rouge. Maruja contemple l'homme nu; son regard rencontre les yeux de Jenaro et s'y plante, cruel. L'Aragonais sourit pendant que les hommes lui crient des injures: « Porc d'Aragon, fils de mule!... » et des mots ignobles. Ils le lapident; chaque pierre lui burine la chair. Le sang laque la peau de filets brillants.

— Lâches! crie Jenaro à bout.

La bouche tordue, l'arme brandie, ils se ruent sur lui. Maruja bondit, sabre les faces à coups de cravache.

— Place!...

Ils reculent, interdits. Moro rit à gros bouillons.

— Tu es trop bonne...

Il craint que Maruja lui demande de délivrer l'Aragonais.

— A cheval, vous autres!... Le diable fasse crever ce picaro!...

Maruja, taille cambrée, se tourne vers Jenaro pour le défier du regard. Il ne cille pas. Elle a, alors, un rire dur et elle lève sa cravache.

— Frappe! dit un des hommes.

Elle hausse les épaules, imperceptiblement; puis elle laisse retomber son bras.

— Partons.

Moro l'aide à s'asseoir en croupe à la manière andalouse. Il hoquette de plaisir.

— En avant! ordonne Maruja.

L'ombre de la forêt ne tarde pas à engloutir la troupe.

★

Des heures passèrent...

Jenaro, après des efforts vains pour se délivrer, résistait à la douleur horrible qui lui arrachait les épaules. Il y faisait face de toute son énergie; mais le feu qui incendiait sa peau rongeait ses forces. Le soleil mor-

dait sa chair. Par milliers, des lanières ardentes le cinglaient. Jenaro ne pouvait plus transpirer. Sa langue se racornissait et les épines perçaient son dos.

Tout à coup, il entendit, près de lui, l'appel de Rubio. Il ne pouvait arrondir, pour siffler, ses lèvres desséchées et il n'avait plus de salive. Sans espoir, il cria:

— Rubio!... Rubio!...

L'animal reconnaîtrait-il cette voix rauque?... Jenaro grelotta de peur.

— Rubio!

Un froissement de branches. L'étalon tomate était là.

— Viens, Rubio, viens ami!...

L'animal frottait sa tête contre le torse de son maître.

— Doux, Rubio, doux... ici, contre moi!...

A l'ombre de l'étalon, Jenaro reprit courage. Un bien-être coulait en lui, d'une fraîcheur de source. Ses bras s'engourdissaient... Qu'importe!... Il calculait:

— Panfilo sera de retour vers le soir... D'ici là, je tiendrai...

L'après-midi, Rubio, soudain, pointa les oreilles, huma l'air.

— Vierge! Le voici... Cours, ami, cours vers lui...

Déjà la jument bondissait dans la clairière, noyée d'écume et Panfilo sautait à terre.

— Saint de tous les cieux!... Que se passe-t-il?...

Vaincu, Jenaro sombra dans l'inconscience.

L'eau glacée du ruisseau le ranima. Jenaro vit, penché sur lui, le visage ravagé d'anxiété de Panfilo. Il se dressa. Une énergie nouvelle se glissait en lui. Un nouveau bain dans l'eau fraîche acheva d'éteindre l'incendie de sa chair.

— Ta gourde, Filo!

Le vin trapu de Badajoz cascada dans sa gorge.

Maintenant Panfilo souriait.

— Tu es sauvé, l'Aragonais. J'ai posé sur ton front une herbe de gitane qui t'a tiré le feu du sang... J'ai étendu du baume sur tes blessures...

Jenaro mit un genou en terre, ébaucha sur ses lèvres, ses yeux, sa poitrine un signe de croix.

— Je jure que ma vie t'appartient...

Redressé, il fit jouer ses muscles.

— Aide-moi à m'habiller.

Les hommes de Moro avaient abandonné ses vêtements. La navaja était encore accrochée à la ceinture de cuir.

— Que s'est-il passé, Jen? demanda Panfilo.

Il ne répondit pas. Il vérifiait le harnachement de Rubio, murmurait à l'animal:

— Brave ami, es-tu prêt?...

— Où est Maruja? dit Panfilo.

Jenaro vint le prendre aux épaules.

— Elle m'a vendu à Moro, ne l'oublie jamais, jamais... Ils étaient vingt; moi, seul!... Elle, je lui percerai le cœur, parole d'Aragonais... (Panfilo blêmit.)

— Elle... t'a... tra... hi?...

Les dents de Jenaro claquaient de rage.

— Oui... Ah! la... Elle, une fille d'Aragon!...

Il était en selle et contenait Rubio. Ecrasée de fatigue, la jument blanche dormait. Panfilo eut, vers elle, un regard désespéré.

— Je les tuerai tous les deux, lança Jenaro.

Et il rendit les rênes.

— Jen... Jen... arrête! supplia Panfilo.

Déjà la forêt avait avalé le cavalier.

Jenaro fit halte dans la plaine, à un mas isolé. Il demanda du lait et de l'avoine au fermier, un catalan riche d'honneur, qui le connaissait.

L'Aragonais se restaurait à pleine bouche.

— Que ferais-tu de ta sœur si elle te trahissait?

Le fermier crispa sa face ridée de figue sèche. Pas un mot. Son bras se leva, farouche, retomba avec force.

— C'est bien ainsi, dit Jenaro.

Il demanda la meule pour affûter sa navaja. Ensuite il alla dormir dans le « pailler ».

Au crépuscule, le fermier le réveilla.

Jenaro repartit, courbé sur l'encolure de Rubio.

— En avant, ami, en avant!...

L'étalon fonçait droit, à travers les « devèses » crevées de sécheresse.

— Je sais ton repaire, corbeau du démon, clamait Jenaro.

Et il blasphémait dans la solitude.

La nuit andalouse, bleue et or.

Jenaro évite la grande rue de Ribate, tourne par les « huertas » (3) closes de haies d'if.

— Hôô!...

Il saute à terre, enlève sa veste, en entoure les naseaux de Rubio.

— Couche-toi, compagnon de ma vie, et attends-moi!

L'animal obéit.

Jenaro court le long des haies, tend l'oreille. Un chien aboie. Une guitare lacère un flamenco...

Voici la posada. Il la reconnaît, étroite et trapue. Il évite l'ombre blanche d'un mur, — peut-être le prendrait-on pour un gitano voleur de poules, pouah! — et il pénètre dans le « patio » encombré de fumier, de bois, de lapins élastiques. Haute, une clôture en pierre sèche le sépare de la rue. Des voix lui parviennent et l'ébrouement d'un cheval. Des cris aussi, de la salle commune. Il écoute...

Une fenêtre, soudain éclairée, l'attire. Il colle à la vitre un visage fou. Ils sont là, tous deux, dans une pièce écrasée, aux recoins obscurs en dépit de la chandelle. Sur une table grossière est une pesante cruche en pierre. L'homme et la fille sont debout. Leurs ombres peuplent le mur de dessins fantastiques. Moro tient Maruja contre sa poitrine. Nuque renversée, l'œil en feu, une rose entre les dents, elle lui sourit. Le visage du gros homme s'empourpre. Sa main crispe sur la taille de Maruja l'étoffe légère, frémit aux tressaillements de la chair. Il approche ses lèvres. Prompts, les ongles de la jeune fille inscrivent dans la joue de l'homme quatre traînées sanglantes.

Moro chancelle. Elle s'échappe. Un pli méchant affaisse les lèvres de l'homme.

(3) Jardins.

— Demonio!...

Moro s'avance vers elle, qui bondit derrière la table, hérissée.

— Pourceau!... Crois-tu prendre une fille d'Aragon avec ta bouche gluante!...

Il devient tout miel.

— Marujita mia!... Tu es plus belle qu'une madone sévillanne. Pardonne si je t'ai blessée... Viens, parlons gentiment...

Il s'approche.

— Arrière! crie-t-elle.

Décontenancé, il s'arrête, la mâchoire grelottante.

Puis:

— Je t'aurai, fille de Satan!...

Il accourt, les bras tendus, les mains en serres.

La cruche, soudain lancée, lui fauche les tibias. Il miaule de douleur. Maruja, le poing sur la hanche, lance le défi du torero au fauve craintif:

— Viens!... Viens!...

Il bave d'impuissance; la main de Maruja fouille une poche, ramène un sifflet qu'elle porte à ses lèvres.

Un éclair. Moro hurle. Dans son bras, vibre la lame d'une navaja. Jenaro, par la fenêtre éventrée, saute dans la pièce. Sa chemise sans manches, laquée de sang, laisse voir les muscles boulus.

Maruja va à lui, épingle à la chemise la rose pourpre.

— Je t'attendais, dit-elle.

Il l'écarte sans heurt, s'avance jusqu'à Moro. Le gros homme, courbé, lève sur lui un regard perdu; son bras pend, inerte.

— Je vais te tuer, dit Jenaro...

Ses doigts, crochés au cou flasque, se perdent dans la graisse. Moro râle.

— Laisse-le, intervient la jeune fille, c'est une pâte à couque... Il ne vaut pas la mort.

L'Aragonais relâche un peu son étreinte, regarde Maruja. Agrippée à son épaule:

— Laisse-le!...

La flamme de la chandelle allume ses prunelles:

— Tu l'aimes, gronde Jenaro.

Un rire sauvage.

— Moi, aimer ce...

Un sifflement aigre l'interrompt. Moro, dégagé, est à la porte qui s'ouvre. Des brutes, gueules tannées, pattes velues, se pressent sur le seul étroit. Jenaro reconnaît ses bourreaux et il sourit; la présence de Moro décuple ses forces.

— Sus!... Sus!... crie le gros homme.

Ils se ruent, en vague d'assaut. La table, brandie par Jenaro, s'abat, fendant un crâne d'où s'échappe aussitôt un fleuve de sang. L'Aragonais enjambe la fenêtre. Maruja, triomphante, est dans ses bras.

...La lune encornait un nuage rouge.

Ils chevauchaient. Maruja, jetée en travers devant la selle, avait les reins meurtris. Jenaro la soutenait de son bras gauche. Sa main droite tenait les rênes.

La jeune fille avait dit:

— Je savais que tu viendrais...

Il n'avait pas répondu.

Elle regardait maintenant le visage dur de son ravisseur, l'œil vibrant, le front creusé de sillons, les lèvres fermes.

Lui, de la langue, encourageait Rubio. Souvent, il se retournait, interrogeait la nuit éclatante. Rien que l'ombre mafflue des aulnes, le flamboiement terne d'un bouleau.

Près d'une source, il arrêta l'étalon tomate. Minuit était limpide. Jenaro aida Maruja à descendre; la course l'avait moulue. Elle grimaça.

— As-tu mal? dit l'Aragonais.

— Mal?

Superbe, elle se redressait.

L'orgueil flatta le cœur de l'homme.

Tout à coup, Jenaro prit les poignets de Maruja et, face à face:

— Tu m'as trahi!...

Elle soutint son regard.

— Oui.

— Sais-tu comment on punit les traîtres, chez nous, en Aragon?

— Je le sais.

— Alors, prie Dieu, tu vas mourir...

Elle dit doucement:

— Tu ne me tueras pas.

Il lui meurtrit les poignets.

— Si, je te tuerai... Misérable, tu as trahi ton frère!...

Elle devint exsangue et son beau visage se noya dans la clarté lunaire.

— Que... dis-... tu?

— Réunis tes souvenirs. Tu t'appelles Maruja Vernis, du nom de la maman. Nous habitions une chaumière sur le Plà Bertran en haut de Banavelas. C'est le lait de Cabrit qui t'a nourrie... Tu avais quatre ans, tu jouais dans la close à « courser » les lézards gris, ceux que nous appelons « cingantanes », quand un gitano t'a enlevée... Des hommes l'ont vu... Il courait plus vite que la tramontane... Lorsque tu m'as dit: Je suis de Banavelas, tout de suite, le sang m'a crié: « Elle est ta sœur!... »

Maruja se dégagea brusquement:

— Non, je ne suis pas ta sœur!...

Elle avait un tel accent de sincérité qu'il demanda:

— Pourquoi?

Elle lui sauta au cou:

— Parce que je t'aime, Jenaro!... Dès que je t'ai vu, je t'ai aimé. Mais toi, tu me dédaignais... Je me suis vengée !

— Tais-toi, mauvaise, tu m'as trahi, toi ma sœur!...

— Non... Non... Je ne peux pas être ta sœur... Ce serait trop horrible.

Sur la chemise maculée, elle sanglotait éperdue.

— Je me rappelle le seuil bleu de notre maison... La chèvre... La maman avec son fichu noir... Je ne sais rien d'autre... Ecoute, Jenaro, oui je t'ai trahi, mais tu ne me tueras pas.

— Si, c'est mon honneur...

La loi d'Aragon parlait en lui, il ne pouvait pas y faillir.

— Non, dit Maruja.

Avant qu'il ait pu intervenir, elle avait saisi le petit couteau que toute servante d'Andalousie suspend à sa ceinture, et elle s'en portait un coup terrible. Elle s'écroula. Son corsage s'imbibait de sang. Jenaro arracha l'étoffe; ses doigts empourprés découvrirent la blessure, une large entaille sous le sein.

Il souleva la tête de la jeune fille évanouie, baigna les tempes. Il avait des gestes doux qui contrastaient avec la puissance de sa musculature. Revenue à elle:

— Jenaro, je vais mourir...

— Ne parle pas!

Il s'efforçait d'être dur, mais, de tout son être, sourdait la pitié. Il lui tendit la gourde.

— Bois!

Elle était sans force. Il dut l'aider.

— Jenaro, murmura-t-elle, ton honneur est-il satisfait?

— Je sais mon devoir. — Tu ne vas pas mourir, ajouta-t-il. Je te mènerai chez une sorcière qui te guérira.

Elle ferma les yeux.

— Je voudrais revoir Banavelas, notre maison...

Elle balbutia:

— La mamita...

— Plus tard, quand tu seras guérie. La route est longue; repose-toi!

— Non. Je veux partir maintenant... Embrasse-moi!

Il ne bougeait pas, secoué d'un large frisson.

— Jenaro, n'oses-tu pas embrasser ta sœur?...

Il la baisa au front; le contact de cette chair fiévreuse le brûlait.

— Partons! dit Maruja.

Elle se dressa, tendue par l'effort de ses nerfs. Un sourire ténu erra sur sès lèvres.

Jenaro la regardait. De la voir ainsi mater la souffrance, défier la mort l'emplissait de fierté.

— Tu es bien ma sœur, dit-il.

Il la mit en selle et, tenant Rubio par la bride, il s'en alla.

Chemin faisant, il lui racontait en patois d'Aragon:

— J'avais treize ans quand le papa s'est fait mort. Deux ans après je menais de pâtre dans les montagnes à deux jours de Banavelas. Seul avec mes brebis, mes chiens, depuis six mois... Chaque quinzaine, un gamin montait m'apporter le pain noir. Une fois, il me dit: « La nuit passée, il t'a venu une sœur, la Maruja... » J'étais fort déjà; je lui plongeai la tête dans une fourmilière, mais il disait vrai. Alors, parce que j'avais peur de poignarder la mère, je me suis sauvé... Il fait seize ans... Depuis, des hommes de rencontre m'ont dit ta vie, à Banavelas...

Haletante, elle l'écoutait.

— Si j'ai trahi mon frère, je dois mourir...

Il ne répondait pas.

Pour se restaurer, ils entraient dans les mas. La fermière ne manquait pas de dire à Jenaro:

— Tu portes une novia belle comme une fièvre de printemps.

A l'aube, ils atteignirent une cabane isolée dans une forêt. Un triangle de fumée pointait du toit. Jenaro heurta la porte du poing.

— Patos, ouvre, c'est moi, l'Aragonais...

La vieille sorcière les accueillit. Elle examina la blessure.

— Ma jolie, dit-elle à Maruja, tu tiens la chance, la lame a glissé sur une côte. Dans une semaine, tu pourras courir...

Les jours qui suivirent, Jenaro ne put rester à la cabane. Emporté par Rubio, il échappait à l'étreinte de la forêt, fonçait à travers plaines, ivre d'espace. Une insidieuse inquiétude se glissait en lui. Il se prenait à parler haut:

— Tu es un lâche, l'Aragonais!...

Il rentrait à la nuit close, prêt au pire; mais, brisé

de fatigue, il s'affalait sur la couche de paille, s'endormait. Jamais il ne regardait Maruja.

Le matin du septième jour, Jenaro était parti comme de coutume par la forêt. Un orage subit le surprit. L'Aragonais revint à toute bride vers la cabane. Il dirait à Maruja:

— Va-t'en, je ne veux plus te voir, jamais!...

Il était le frère, sans doute, le maître. Elle lui devait obéissance.

— Va-t'en!... Que la Vierge Noire te prenne sous sa garde!...

La vieille accourut au devant de lui.

— Elle est partie!...

Un instant, il demeura, le souffle court.

— Elle est partie! reprit la sorcière.

Il la saisit à la gorge, la secoua avec violence.

Elle claquait comme un sac de noix.

— Tu l'as aidée à fuir... Réponds, sorcière du démon...

— Lâche-moi, bégaya-t-elle... Un homme est venu...

Il l'abandonna.

— Qui?... Un homme?...

— *Si.* Il avait la face couverte d'un mouchoir... J'ai crié.

— Tu mens, serpent jaune!...

— Je dis la vérité. La Maruja était là, assise sur ce banc. Il est entré, m'a étendue d'un coup de poing...

Une lourde lassitude écrasait Jenaro.

— Petit et gros, cet homme?

— Long et mince.

Long et mince... Ce n'était pas Moro. Long et mince... Ces mots ballaient dans sa tête... Il grelottait d'espoir. L'image de son compagnon se dressa, se dessina. Mais pourquoi Panfilo avait-il enlevé Maruja?...

Il fit le tour de la cabane, se courba, examina la terre. Des empreintes de semelles cloutées creusaient le sol humide, très larges, bien nettes.

— Il l'aura portée dans ses bras, se dit Jenaro.

Il siffla Rubio, puis il suivit la trace. Elle le conduisit dans la forêt. Là, elle se perdait dans l'épaisseur des

feuilles mortes. Jenaro remarqua un frêne, à l'écorce rongée récemment.

— C'est bien sa jument... Mais pourquoi a-t-il enlevé Maruja?...

Rubio trottait; Jenaro le laissait aller à sa guise. Trop de pensées l'assaillaient. Il était bâti pour l'action; pour le rêve, non.

Il se disait encore:

— Elle est partie, tout est bien... Retourne à tes exploits, l'Aragonais!...

Il ferma les yeux pour évoquer les pays parcourus. Les secanos défilaient, nus, grimaçants de sécheresse. Jenaro se rappelait leur odeur spéciale, — une odeur de poil roussi. Là, au moins, il pouvait aspirer à toute poitrine le souffle de l'immensité. Il pouvait galoper sans but, s'enivrer de lumière... Et c'étaient les chevaux volés, les mas pillés, les femmes d'une heure, les rixes... C'était l'Aragonais.

Mais une autre vision l'obsédait, et une voix lui murmurait:

— Niña Mariposa...

— Tais-toi! grondait Jenaro, tiré brutalement de son rêve.

A la lisière de la forêt, l'étalon tomate s'arrêta. L'Aragonais se frotta les yeux, ébloui. Un paysage inconnu se déployait devant lui. Une touffe d'alpista permit à l'homme de s'orienter. Il regardait l'Est.

— Rubio aura suivi le passage de la jument blanche...

A perte de vue, une plaine s'étendait. Très loin, bien au delà de l'horizon, commençait la terre d'Aragon, la terre qui fait les hommes d'honneur.

Pour courir droit à l'est, Jenaro trouva une excuse:

— J'embrasserai la maman...

Après, il reprendrait sa vie de bandit.

Rubio galopait. A sa sœur, Jenaro s'acharnait à ne plus penser, mais son esprit en était plein. La maudite!... Il aurait dû la tuer. Il s'en rendait compte maintenant: elle s'était jouée de lui pour fuir avec Panfilo. L'autre l'avait portée dans ses bras!...

— Caramba!...

Un traître, son compagnon?... Il ne voulait pas y croire. Et pourtant... Mais il était sûr de les retrouver. Qui pouvait se vanter d'échapper à l'Aragonais?...

Parfois, d'une brusque traction sur les rênes, Jenaro calmait sa monture.

— Il l'aime... Avec lui, elle sera heureuse. Il est bon, loyal. Notre-Seigneur fera que je ne les rencontre plus...

Certes, il ne faillirait pas à la loi d'Aragon; mais il en était épouvanté...

Des pâtres partagèrent avec lui le fromage et le pain. Ils avaient bien vu passer un cavalier qui portait, en croupe, une donzelle. Une monture ardente et blanche...

Jenaro serra les poings, en proie à une jalousie féroce.

— C'est lui! Je le tuerai.

Il courut plonger sa tête en feu dans un tas d'herbe fraîche.

Deux jours il chevaucha, certain de la résistance de Rubio. A chaque arrêt bref, il interrogeait les paysans. Aucun d'eux n'avait vu Panfilo.

Enfin les premiers champs d'Aragon se hâtèrent vers lui. Des hommes rudes s'y courbaient en virgules claires. Le soleil avait la douceur des olives mûres. Jenaro, rompu, s'allongea dans l'ombre d'une meule de seigle. Il regardait vibrer le ciel. En lui, il n'y avait plus de haine. Ses forces se dissolvaient, même. D'avoir retrouvé l'Aragon, les plaines dodues, les rivières paisibles, l'enchantait. Tant de voix amies l'appelaient! Son cœur débordait de tendresse. Comme il eût aimé!

Il reprit le chemin, pas à pas. Midi se dressait dans un éclatement bleu. Jenaro arrêta Rubio au sommet d'une colline et, la main en visière, il regarda, au bas de la pente, un village serti dans un bloc de verdure.

— Banavelas!

Chaque détail s'imposait à nouveau, brusquement familier; les toits pourpres, les peupliers étêtés, les closes fécondes. Sur une éminence, le Plà Bertran. Sa maison, il la distinguait, mal enfoncée qu'elle était dans le cœur d'un bosquet. A mi-chemin du village, face au midi, sui-

vant une antique coutume aragonaise, un bois d'aulnes d'où émergeait une croix: le cimetière.

— J'irai prier sur la tombe du pauvre papa, se dit Jenaro.

Il poussa Rubio entre deux champs. Le respect des récoltes lui revenait. Il ne quittait pas des yeux le village. C'était l'heure de la sieste; les paysans dormaient dans les « paillers ». Seules, quelques vaches paissaient à l'ombre d'une haie de close. La maman devait sommeiller au coin de l'âtre. Maruja...

— Non, plus elle! éclata Jenaro.

Maruja! Il pensait, avec amour: Niña Mariposa.

Enervé, il martela du talon les flancs de Rubio. L'animal bondit en avant. Courbé sur l'encolure, Jenaro vivait la course.

A l'orée du bois d'aulnes, Rubio se bloqua net. L'Aragonais évita à peine la chute.

— Qu'y a-t-il, ami?

L'étalon tomate humait l'air. Jenaro écouta. Rien...

— Quelque renard, sans doute.

Puis à Rubio:

— Reste ici.

Il s'avança parmi les aulnes. Les branches, très basses, fouettaient sa face. Il dut la préserver de son bras replié. Enfin il joignit l'étroit chemin qui menait au cimetière.

Il poussa la grille, entra. Un vrai cimetière d'Aragon avec ses tombes régulières alignées sur une seule rangée, ses herbes folles, ses croix toutes semblables et minuscules, taillées dans le granit par une main malhabile.

Jenaro reconnut, près de la grille, la tombe de son père. Il alla s'y recueillir. Pauvre papa! Redressant la tête, il remarqua, au bout de la rangée, un tertre frais, encore vierge d'herbe. Un étrange pressentiment le poussa à s'avancer et un espoir insensé lui tenailla le cœur. Il lut, gravée en creux dans le granit, l'inscription:

CONSOLACION VERNIS

Il eut un cri:

— Maman!...

Dans sa tête cabotait une volée de cloches. Les vagues prières qui lui revinrent, il s'agenouilla pour les dire.

Redressé, il regarda la face plate du cimetière. Qu'avait-il pu espérer? *Elle* n'était pas là.

A pas très lents, il regagna la grille. Sur le seuil, il se retourna, fixa encore la tombe. Il était las, incroyablement.

D'un seul bond, le vent marin, qu'à Valence on appelle Carcanet, se leva, courut d'un horizon à l'autre, aboyant comme un chien fou. Jenaro le suivait en pensée, piquant vers l'Andalousie.

Il allait retourner là-bas, reprendre l'aventure, oublier. Pour mieux écouter l'invitation du vent, il ferma les paupières.

Une main pesant sur son épaule le fit se retourner d'un bloc.

— Toi!

— Je t'ai cherché partout, dit Panfilo.

Il avait la face poisseuse de sueur, les vêtements incrustés de poussière. Jenaro l'agrippa au revers de sa veste:

— Qu'as-tu fait de Maruja?

L'autre, sans répondre, baissa la tête. Jenaro sentit le sang refluer vers son cœur. Une terreur affreuse le ravagea.

— Qu'as-tu fait de Maruja? Réponds!...

Panfilo se taisait.

— Parleras-tu!... Demonio, je vais te tirer les mots!...

Les yeux hagards, il brandit sa navaja.

— Je t'ai sauvé la vie, dit doucement Panfilo.

Saisi, l'Aragonais laissa tomber son arme. Un frémissement de honte le parcourut. Parjure, lui? Devenait-il la proie de ses nerfs?

Il offrit sa main large ouverte à son compagnon.

— Pardonne-moi!... Mais qu'as-tu fait de Maruja?

Panfilo tordait son bonnet vert.

— Parle! dit Jenaro, la voix incolore.

Il devinait quelque chose d'atroce.

Panfilo leva sur lui ses yeux qu'une randonnée ardente avait enfiévrés.

— Ecoute, Jen, je suis un gitano, un vrai « calé »... Une fois, il y a seize ans de cela, une fille m'est venue d'une femme qui n'était pas des nôtres, une « gacha ». Tu sais les lois des gitanos. J'ai dû fuir avec l'enfant. La tribu me pistait. Une nuit, à bout, j'ai cherché refuge à Banavelas, chez une pauvrette, la Consolacion...

— Ma mère! balbutia Jenaro.

— Ta mère!... Vierge des Hommes errants!... Le savais-je, moi!...

— Après?

— Le lendemain, à l'aube, je suis parti. Les autres avaient perdu ma trace. Quatre ans après, je suis revenu. Un réal ne me restait pas pour donner à ta mère... J'ai enlevé Maruja... Je l'ai menée à Ribate.

Jenaro écoutait. Elle n'était pas sa sœur!... Elle n'était pas sa sœur! Cette pensée explosait en lui. Elle n'était pas sa sœur. Alors, il pouvait l'aimer?

Panfilo reprit:

— Tu m'avais dit: « Bientôt il me fera besoin d'une « amiga preferida »... Tu es beau, fort. Tu es l'Aragonais. Mais elle t'a trahi et c'était ma fille!...

Jenaro ouvrit des yeux immenses. Il chancela. Dans le brouillard qui voilait son entendement lui parvenait, sourde, la voix de son compagnon:

— Comment punit-on les traîtres, l'Aragonais?

Sain, il se remit vite. Panfilo fichait dans ses prunelles un regard dur. Un long moment, ils restèrent face à face. Jenaro, de ses ongles, se meurtrissait les paumes. Enfin il tendit encore la main au gitano.

— C'est juste, dit-il.

Le Carcanet, rageur, continuait d'écheveler les aulnes.

Sans un mot, l'Aragonais s'éloigna. Des mots se heurtaient dans sa tête avec des éclats de bronze.

— Niña Mariposa!... Niña Mariposa!...

Et soudain une vision d'horreur tomba devant lui, brutale comme la foudre: la navaja s'abattait. Le père avait tué la fille. Justice... Une envie puissante le pous-

sait à courir sur Panfilo, à l'étendre d'un coup. Mais tout l'Aragon, en son être, se soulevait.

— Mort aux traîtres!...

Sans se retourner, il continua son chemin.

Il parvint à la lisière du bois d'aulnes. Rubio paissait dans un champ de luzerne proche. Jenaro, empli d'une détresse insupportable, alla lui prendre la tête entre ses bras. Il appuyait son front incendié contre les naseaux humides.

— Rubio, murmurait-il, « amigo mio », nous allons partir... partir...

Il vivait dans l'ombre rousse de l'Andalousie, dans les « secanos » pelés. Courage, Jenaro!

— Hé, l'Aragonais!...

Il crut que son cœur se bloquait. Il la voyait, près de lui, debout devant une touffe de rhododendrons. Elle riait, provocante, plus radieuse que la lumière.

Il haleta:

— Niña Mariposa...

Un instant très court, il crut à une hallucination. Mais elle lui lança une fleur et les souples pétales roses l'atteignirent au visage.

— Niña Mariposa, est-ce toi?...

Elle sourit et la pureté de ses traits s'accentua encore.

— C'est bien moi, l'Aragonais.

Il s'élança vers elle qui s'échappait, l'eut vite rejointe, soulevée dans ses bras.

Panfilo sortit du bois.

— Bandit!... L'amour est-il plus fort que l'honneur?...

Ils ne l'entendirent pas. Rubio, à tout galop, les emportait dans le vent.

ANDRÉ LEGRU.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Henry Dérieux: *La Poésie française contemporaine*, 1885-1935, Mercure de France. — Jan-Topass: *La Pensée en Révolte, Essai sur le surréalisme*, René Henriquez, Bruxelles. — Julien Teppe: *Apologie pour l'anormal ou Manifeste du Dolorisme*, préface du Dr Charles Fiessinger, Editions de la Caravelle.

Pourquoi le nier? Elle existe bel et bien, la crise de la poésie. A quoi bon tricher avec cette réalité? Cette crise, la voici: En ces temps difficiles, notre pays possède encore, ô miracle, une foule de poètes et même de bons poètes, mais notre pays s'en désintéresse gentiment. Je sais quels soucis pressants apporte le jour qui passe aux Français d'aujourd'hui, — mais je sais bien aussi qu'à se détourner résolument et de la pensée et de la poésie, un pays court de grands risques. Nous vivons sur un vieux prestige de supériorité intellectuelle et artistique! Nous croyons occuper dans le monde une situation privilégiée et qui se maintiendra d'elle-même. Je ne veux pas jouer au prophète, mais je crains pour nous des réveils amers! L'œuvre de pensée et de poésie authentiques réclame dans un pays l'attention d'un public choisi, vigilant et fidèle. Cette invisible collaboration me semble chez nous de plus en plus menacée. Je souhaite me tromper. Pour l'instant, nous avons encore, pensée réconfortante parmi tant d'autres qui le sont fort peu, des poètes qui chantent vaillamment dans le désert. Si je voulais m'appliquer à être optimiste, je dirais d'une manière un peu paradoxale: Le temps est passé où les livres les plus vides et les plus ahurissants s'enlevaient par milliers, les industriels de la littérature vont déserter cette forme ingrate de labeur, les recueils de poèmes à tirage modéré ne seront plus éclipsés avec insolence par une pacotille ébouriffante, on va peut-être

à nouveau prêter l'oreille aux beaux rythmes et aux purs enchantements. Pourquoi ne pas espérer encore et toujours puisque les poètes eux-mêmes ne désespèrent pas?

On a fêté le cinquantenaire de Victor Hugo tout récemment. J'ai lu l'intéressant *Hommage à Victor Hugo* (Editions de la Caravelle) qu'à cette occasion M. Gaston Picard vient de consacrer à l'ancêtre. J'ai apprécié la manière dont il s'efforce de l'unir fraternellement à Baudelaire, à Verlaine, à Mallarmé qui sont les pères de notre poésie moderne. Je songeais en lisant cette plaquette que les fêtes de ce cinquantenaire auraient eu une raison d'être si elles avaient eu pour but secret d'amener l'attention sur les poètes d'aujourd'hui qui, dans un moment ingrat, croient encore aux Muses et ne veulent pas que nous perdions tout à fait « le chemin de Paros ». Avouons simplement que la poésie d'aujourd'hui qui lutte et souffre dans l'indifférence générale n'a rien gagné au bruit qu'a suscité une fois de plus le grand nom de Victor Hugo. Reverrons-nous jamais un poète qui, à l'occasion de ses obsèques, mettra en émoi l'*Union syndicale des Placeurs de France*, le *Cercle des Comptables*, les *ouvriers de la Peau*, les *Batteurs d'Or*, le *Pensionnat anti-clérical des jeunes filles de Montreuil-sous-Bois* et la *Société des Béni-Bouffe-toujours*? Car M. Gaston Picard nous apprend que ces sociétés, qui ont l'air de jaillir de quelque page de *la Légende des Siècles* née du plus truculent délire verbal, figuraient dans le cortège funèbre de Victor Hugo!

Je ne laisse jamais sans l'ouvrir la plus humble plaquette d'un jeune poète. Et je dois dire qu'il est bien rare qu'aucune me laisse tout à fait indifférent. Je viens de passer une soirée en compagnie de quelques jeunes poètes dont les recueils me sont arrivés récemment. Et comme je n'ai pas la charge d'une chronique de la poésie, je n'ai voulu voir que ce qui me flattait l'imagination.

Je n'ai jamais entendu parler de M. Melot du Dy. Il s'adresse *A l'Amie Dormante*. Sa voix a besoin encore de s'assurer, mais quel beau dessein celui qui lui fait dire à sa Muse: « Prête un nouveau sourire à la Mélancolie ». Je sais gré à M. Jean Pommarès (*Les Enchantements*) de chanter son adolescence sans se soucier le moins du monde de la crise économique.

« Je suis libre et doré comme un fruit jusqu'aux moëlles. » A la bonne heure! « Salut à l'éclat dur et tranquille du sable! » s'écrie-t-il! De fait, c'est une bien belle chose que le sable au soleil! M. Fernand Lot (*Instants d'affluence*) qui écrivit un petit livre si riche et si pénétrant sur Alfred Jarry, s'efforce à mêler l'ardeur et la fantaisie dans l'extrême concision. On le sent déjà maître d'une technique nerveuse, resserrée et vibrante. Il y a plus qu'un hasard heureux dans des vers comme celui-ci: « Aux artères du vent court le sang bleu du ciel. » Je sens chez ce jeune poète et la sensation toute vive et déjà une belle maîtrise technique. De M. Noël de la Houssaye qui s'est affirmé valeureusement, je viens de lire *Eloges des statues*. Un artiste hautain qui rencontre parfois et avec bonheur la dure vibration malherbienne. Et du mouvement à la fois ardent et bridé. Et des profondeurs amères sous des crépitements de flamme. J'ai entr'ouvert devant vous les derniers recueils de jeunes poètes qui me sont parvenus et je n'ai pas eu l'impression de temps perdu. Je rêverais dans toutes les villes un cabinet de lectures où il n'y aurait que des œuvres poétiques et qui serait fréquenté par un public restreint et fidèle.

Et puis il y a les petites revues. Je les accueille comme des friandises. Depuis longtemps, je leur apporte une sympathie passionnée et j'en ai une belle collection. Je verrais avec le plus vif plaisir un renouveau des petites revues, et bien animées de juvénile irrespect. Utopie? Mais non. Tout deviendra possible dès qu'on découvrira à nouveau que le désintéressement parfait est une chose qui paye, puisque lui seul peut apporter les suprêmes voluptés que donne la sensation d'indépendance. Encore une évidence à découvrir à nouveau! Aussi bien, ce sont les évidences premières qui risquent d'être les grandes découvertes à venir. Je viens de parcourir deux numéros d'une petite revue qui porte un joli nom puisqu'elle se nomme *Eurydice;* elle mérite un encouragement tout particulier puisqu'elle donne la place capitale aux poètes. J'y ai trouvé un *Lied* émouvant de M. Yves-Gérard Le Dantec, où il y a l'ardeur secrète et voilée et une diction pure et aisée; un *Paris d'automne* de M. Henri-Philippe Livet, qui offre une belle densité de sensations capiteuses et meurtries,

et autour d'impressions saisies à vif, je ne sais quel halo vague du rêve symboliste que hanta la saison déclinante. Et comment ne pas frémir au *Face à Face* de M. Henry Dérieux, où la chair déchirée palpite à travers l'allègre élan de l'âme! Et voici une *Ode* de M. Nicolas Beauduin qui, après force recherches dont certaines furent quasi hermétiques et d'autres abruptement audacieuses, m'a l'air d'avoir trouvé une forme pleine et palpitante de maturité où les riches et savantes musiques triomphent dans l'éclat et l'équilibre. J'ai étalé devant vous le butin que vient de m'apporter la plus récente nouveauté! Pourquoi? Simplement pour vous montrer qu'aujourd'hui même, en dépit de précises et concrètes inquiétudes, la voix des poètes ne s'est pas tue et mérite l'attention. Je loue donc M. Henry Dérieux d'avoir songé à consacrer un livre empli d'une large sympathie aux efforts de la poésie d'aujourd'hui. **(La poésie française contemporaine, 1885-1935)**. Le livre est complété par une bibliographie dont on ne peut qu'approuver la présence. M. Dérieux, pour écrire son livre, a refusé d'être l'homme « d'une charte poétique » choisie entre les autres. Il a donc offert son accueil à des formes d'art très différentes, et j'ai pris plaisir à constater que cet admirateur passionné de Claudel n'en admet pas moins que M. Charles Maurras est lui aussi un authentique et grand poète. Dans l'ordre poétique comme dans l'ordre philosophique, la Nature crée de toute éternité quelques grandes formes de tempérament qui postuleront à jamais des conceptions antagonistes. Il y a là un fait expérimental qui passe nos préférences. Ronsard et Malherbe sont tous deux à l'intérieur du mouvement classique, mais ils y sont avec des tempéraments inconciliables. Rimbaud peut naître de Baudelaire, mais à l'intérieur du mouvement moderne de poésie, les *Illuminations* qui n'auraient pas existé sans Baudelaire sont pourtant la vivante contradiction de la forme d'art qui triomphe dans les *Fleurs du Mal.*

La volonté de considérer avec une large bienveillance les rehcerches les plus diverses n'empêche pas M. Dérieux de savoir à l'occasion réagir vivement contre ce qui, au moment présent, lui apparaît comme une pente dangereuse de la poésie. Il s'élève contre « le Valérysme », c'est-à-dire contre

le poncif qu'a créé l'imitation de M. Paul Valéry, poète très dangereux à imiter puisque lui-même a déjà réussi le tour de force de conquérir une originalité à la suite de Mallarmé.

Il s'agit, dit M. Dérieux, de cette façon d'écrire, issue principalement de *Narcisse* et de *la Jeune Parque*, dont les formules déformées, étirées, et pour tout dire réduites à une sorte de mécanique destinée à malaxer le langage poétique, sont en voie de constituer un poncif et des plus périlleux.

On conviendra que M. Dérieux, lorsqu'il rencontre un poète qu'il a bien pratiqué et qu'il aime, sait nous le présenter avec charme et faire vivre sa physionomie créatrice avec intensité. Il faudrait être dégoûté pour ne pas savourer tel passage sur la poésie de M. Henri de Régnier où M. Dérieux, non seulement définit une forme poétique, mais en fait respirer l'intime parfum:

Cette poésie savante n'était pas figée. Au contraire. Elle avait le frisson, la mobilité des éléments. Elle fleurait l'eau, la terre, l'écorce, les fleurs et les fruits. Elle avait le mouvement du flot et son perpétuel balancement. Et l'auditeur charmé s'abandonnait à sa musique comme la sirène d'une de ses légendes au rythme de la vague.

De Francis Jammes parmi les aînés et de M. Guy Lavaud parmi les jeunes, M. Dérieux parle également avec grâce. Les pages qui évoquent la poésie de M. Claudel vous prennent par leur ardeur, mais peut-on ne pas voir que ce grand lyrique d'une certaine manière ramène l'éloquence dans la poésie?

Il me faut dire cependant que ce livre, qui mérite à plusieurs points de vue une vive estime, apparaît comme inégal et, sous certains aspects, pas tout à fait suffisant ni tout à fait mûri. Des omissions, je ne parle pas trop, mais je ne voudrais pas voir ignorer *Le Vent de Guerre* de M. Paul Jamati qui, des poèmes consacrés à la guerre, est l'un des plus saisissants, un de ceux qui peuvent prétendre à ne pas être oubliés. A l'occasion, je demanderais aussi pour tel ou tel poète un peu plus que son nom cité au bas d'une page. C'est le cas, par exemple, pour M. Fernand Dauphin, qui possède une sensibilité bien délicate et de bien pures musiques. Je ne crois pas non plus qu'on puisse expédier un poète comme

René Ghil aussi lestement que le fait M. Dérieux. Qu'il commence par examiner son *Pantoun des Pantoun* et un morceau lyrique comme *Le Chant dans l'Espace* et il modifiera peut-être son jugement. Dois-je dire que, pour certains poètes, des aînés et des jeunes qui ont leur note personnelle, on n'a pas suffisamment la sensation de contact intime avec leur œuvre. Ce sont alors de trop molles considérations et, chose capitale, l'accent original qui n'est fixé d'aucune façon. Il en va ainsi pour des poètes comme André Fontainas, André Salmon, Jean Royère, Louis Mandin, Henry Charpentier et Raymond Schwab. Les pages sur Verhaeren et sur... Péguy, si prôné pourtant, ne sont qu'honnêtes, sans plus. Et de même pour Leconte de Lisle. Ce que je m'explique plus mal, c'est la toute particulière insatisfaction que m'ont laissée les considérations sur Baudelaire et sur Rimbaud. On ne voit pas de quelle manière l'apparition de la poésie baudelairienne a été une révolution.

Sur la question du style, M. Dérieux s'élève d'une part contre certains raffinements précieux, contre certaines recherches artificielles et certains contournements; mais il affirme d'autre part: « Nous ne sommes pas loin de penser cependant que les ouvrages appelés à exercer l'influence la plus forte et la plus prolongée ne se présentent le plus souvent que sous une forme rebelle et hérissée... »... La vérité, c'est qu'il faut peut-être poser, d'une nouvelle manière, en vers comme en prose, la question du style. Il n'existe pas un bon style en soi. Le style n'existe que comme moyen par rapport à une fin. Il ne peut se juger que par rapport à cette fin. Si par hasard, la chose à exprimer ne peut se fixer que fort imparfaitement au moyen de ce qu'on nomme le bon style, c'est « le bon style » qui a tort. Il n'est qu'à prendre les œuvres des grands classiques pour voir combien fréquemment leur style échappe à ce que nous nommons le style classique.

Je le répète, le livre de M. Dérieux présente quelques inégalités, — mais rien n'est aussi difficile que d'écrire un livre sur la poésie moderne. Tel qu'il est, ce livre doit prendre place dans la bibliothèque de tous ceux que ne laisse pas indifférents notre poésie d'aujourd'hui.

La Pensée en révolte. Tel est le titre choisi par M. Jan-Topass pour son *Essai sur le surréalisme*. Il y a révolte et révolte. Et la nature et la qualité de cette attitude peuvent être choses très variables. Rien ne serait d'une vue plus bornée que de jeter sur l'attitude de révolte une condamnation brutale et sans nuances. On peut se demander si le triomphe des philosophies qui dressaient l'homme à accepter résolument et sereinement le monde, n'a pas contribué à faire perdre au monde antique son ressort et son élan de vie. La vigueur humaine a peut-être besoin, pour se maintenir, que persiste à jamais dans l'homme une part de révolte frémissante contre le monde, même si cette révolte représente quelque déraison! Il faut à l'homme pour rester viril une part d'éternelle insatisfaction. Il lui faut rester à jamais fils de ce Prométhée qui défiait le maître des dieux! Il faut même convenir que pour beaucoup d'âmes, c'est dans le frémissement de révolte que la puissance créatrice prend sa source. Aussi longtemps que la vie sera la vie, il faudra placer parmi les plus hautes et les plus fécondes formes de vie certains équilibres périlleux, instables et tendus entre l'acceptation du monde et l'ardeur de révolte. Toute la vie d'un Gœthe a été commandée en secret par la poursuite de ces précieux équilibres qu'une âme ne conquiert et maintient que par une suite de miracles. J'ajoute que je n'attache aucun intérêt à la révolte qu'apaise immédiatement la conquête d'une situation qui apporte profit et considération. Et la révolte strictement politique, j'entends par là celle qui condamne la révolte dès que le système politique parfait a triomphé, — me paraît dénuée d'intérêt. La révolte ne vaut que par ses racines lyriques et métaphysiques. Si elle n'est que de l'ordre alimentaire, elle n'implique aucune signification. Il y a donc révolte et révolte et ce domaine est entre tous riche en pacotille provocante et médiocre. S'il existe une médiocrité des âmes soumises, il existe tout aussi bien une médiocrité dans la révolte! M. Topass a l'air d'avoir étudié avec conviction les mouvements d'avant-garde. Il s'efforce avec beaucoup de conscience de définir et de distinguer, dans l'ordre pictural et poétique, cubisme et futurisme. Mais comme on lui voudrait un grain d'ironie quand il parle d'un homme

comme M. Marinetti! M. Topass manque à l'occasion de légèreté de ton.

Le dadaïsme, s'écrie-t-il, est-ce une Ecole d'art et de littérature? Que non! C'est bien plus grave. Le dadaïsme, c'est un *état d'esprit*. Les formules dadaïstes littéraires ne diffèrent pas de beaucoup de formules analogues cubistes. Elles m'apparaissent seulement diésées...

Allons-y pour les formules diésées!... Je veux bien que le dadaïsme soit chose grave, mais une de ces choses graves dont il faut savoir ne pas parler trop gravement! Approuvons, d'ailleurs, M. Topass lorsqu'il dit à propos du surréalisme: « Ce phénomène, assurément de première importance — que personne ne s'y trompe — cadre avec ce qu'on relève d'orageux, d'obscur et de fatal dans le monde d'aujourd'hui. » Reconnaissons qu'en gros son analyse de l'Univers surréaliste où se combinent un pessimisme condensé, une sorte de narcissisme et une attitude humoristique, frappe par son exactitude. Il n'a pas tort d'y joindre l'Ennui, « ce monstre délicat ». M. Topass nous rappelle que Jacques Vaché soupirait: « Je suis très fatigué du médiocre » et que l'humour tout particulier qu'il rêvait, il voulait l'écrire « Umour » comme on écrit « Amour ». Relevons encore cette définition: « Le surréalisme est un trouble mélange de pathétique démesuré et d'outré burlesque, de mystique et de cynique railleur. » Et apprécions également la phrase qui constate chez les surréalistes « une très riche imagerie, moirée et vibrante ». L'ouvrage de M. Jan-Topass, très consciencieusement informé, constitue un bon document sur notre époque.

J'ai lu avec curiosité un petit livre bien intéressant, d'un très jeune écrivain, M. Julien Teppe: **Apologie pour l'anormal ou Manifeste du Dolorisme.** A l'entrée, on rencontre cette dédicace qui n'est pas déplaisante: « A tous les moins de vingt-cinq ans, mes frères d'âge, mais spécialement à ceux qui se destinent aux Lettres, en dégoût de l'enthousiasme et en méfiance du sentiment, ce petit essai pessimiste... » Ce mince livre est un effort pour montrer ce que l'humanité doit d'approfondissement et de trésors spirituels à la Maladie. L'état de maladie prolongé n'arrive-t-il pas, dans certains cas, à faire entrer l'homme dans une vie supérieure, ne

lui apporte-t-il pas des révélations insoupçonnées et ne lui donne-t-il pas un regard infiniment plus aiguisé et qui va jusqu'aux plus secrètes profondeurs de l'humain? Je suis un peu gêné pour apprécier ce livre: je me sens trop juge et partie. La nature m'avait doté d'un corps presque rebelle aux maladies, mais des accidents qui comptent (les blessures de guerre entre autres) m'ont fait explorer l'Enfer le plus aigu de la douleur physique. J'ai fait, dans sa terrible plénitude, ce pèlerinage dont l'horreur ne pourrait s'exprimer par aucun mot, et cela durant des mois et des mois. Je sais par directe expérience tout ce qu'on découvre dans cette exploration du pays de Torture et je suis intimement persuadé qu'on en revient muni de connaissances sur l'homme tout autres que celles de l'observateur le plus sympathique et le plus vigilant qui regarde de l'extérieur. Il n'y a pas de commune mesure entre ces deux ordres de connaissance, leur langue n'est pas la même. A ce curieux petit livre, le docteur Fiessinger a donné une bien intéressante et bien pénétrante préface.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Rudyard Kipling: *Poèmes*, texte en vers français d'Antoinette Soulas, Denoël et Steele. — Aldo Capasso: *A la nuit et autres Poèmes*, traduction d'Armand Guibert, « Editions de Mirages », Tunis. — Jean-Joseph Rabearivelo: *Traduit de la Nuit*, poèmes traduits du hova par l'auteur, « Editions de Mirages », Tunis. — Ariel: *Chant funèbre sur la mort de Bion (attribué à Moschos)*, nouvellement traduit en vers, « Editions du Trident ».

Je l'avouerai sans détours. J'ai lu les vers français que Mme Antoinette Soulas donne pour le texte de **Poèmes** de Rudyard Kipling avec un grand plaisir d'admiration. Ces vers sont pleinement construits, rythmés avec une rigueur savante, s'assouplissent à des nuances appréciables, ne « chevillent » jamais et, pour autant qu'on se les rappelle sans comparer, évoquent suffisamment le souvenir des poèmes dans le texte anglais original. Je ne parlerai pas de tour de force. Cela n'existe pas, et une réussite de virtuose favorisé par la chance ne se maintient pas durant tout un volume d'une centaine de pages, dans la transposition de vingt poèmes soutenus et puissants. Si Mme Soulas s'est proposé de suggé-

rer au lecteur français l'atmosphère, le sens général et le ton, le mouvement, la sécheresse d'expression parfois, avec l'ardente émotion de la poésie de Kipling, sa science, sa patience, sa volonté intelligente et laborieuse ont abouti, je crois, au delà de ses espérances. Son livre se lit, d'un bout à l'autre, comme un ouvrage original; il ne rebute par aucune maladresse, aucune insuffisance, et la musique même des vers entraîne et retient l'imagination, si elle n'est pas tout de suite séduite. Combien de poètes, que n'entrave en rien le souci de rendre avec le plus d'exactitude possible la pensée et les tours de langage d'autrui, n'atteignent pas à un résultat équivalent!

Je ne voudrais pas que Mme Soulas se méprît si elle veut bien lire les observations qui suivent. Il est entendu que je fais plus qu'estimer sa traduction, je l'admire, et sincèrement, et sans arrière-pensée, tant en considérant en elle le poète, appliqué, consciencieux et sûr, que le traducteur attentif et scrupuleux. Mais la très intéressante introduction sur laquelle s'ouvre le livre et qui constitue un « essai sur la traduction poétique » m'a induit à me demander si le prix qu'elle attache au système par elle suivi et préconisé est vraiment le meilleur, le plus recommandable. Je n'ai chez moi qu'un texte poétique de Kipling, *France,* c'est donc à celui-là que je m'en tiendrai pour la comparaison indispensable et pour m'amener à des conclusions personnelles. Au reste, je ne puis multiplier les exemples, il y faudrait un volume; la question, il est vrai, mériterait qu'on la traitât à fond. Ce n'est pas, comme l'on pourrait dire en latin, ici le lieu. Passons.

Je prends le texte anglais: soixante et un vers. Le texte de Mme Antoinette Soulas en comporte, si j'ai bien compté, quatre-vingt-neuf. Les sept vers du début qui se répètent à la fin du poème, donnent dans la traduction treize vers. Les deux premiers vers anglais sont:

> Broke to every known mischance, lifted over all
> By the light sane joy of life, the buckler of the Gaul...

La transcription mot à mot donnerait: « Rompu à toute malechance connue, élevé au-dessus de tout — Par la claire

saine joie de la vie, le bouclier du Gaulois... » Nous sommes, Mme Soulas et moi, d'accord, je suppose. Sa version cependant est en quatre vers:

> Rompu à l'infini des misères humaines
> Mais au-dessus de tout, levé
> Par une joie de vivre irradiante et saine
> Le Gaulois tient son bouclier...

Je vois mal ce que gagne le traducteur à introduire ces mots: « à l'infini », et « humaines », qui ne traduisent pas, expliquent à peine, l'épithète omise « known », à la fois plus simple et infiniment plus expressive. « Irradiante » force le sens de « light » et il n'est nullement dit en anglais que le Gaulois *tienne* ou *ne tienne pas* son bouclier. Reportons-nous à l'essai sur la traduction poétique. « La première charge du traducteur », affirme avec raison, à mon avis, Mme Soulas, « sera de respecter cet ordre » — l'ordre de ce qu'elle appelle les *illuminations fulgurantes* auxquelles le poète digne de ce nom fait prendre place dans un plan élaboré. Elle conçoit un poème où, comme elle dit, à le lire on éprouve une sensation d'aise parce que « chaque chose est à sa place ». Je n'entre pas dans le détail, pour faire bref, mais j'admets toutes les exigences que Mme Soulas impose au traducteur. Je crains néanmoins qu'elle soit amenée, par son système, à compromettre l'architecture avec ses plans successifs. Les treize vers du préambule, répétés à la fin, ne sont pas à l'ensemble dans la même proportion que les sept vers du texte anglais: 13 n'est pas à 89, comme 7 est à 61. La substance de chaque vers est moins riche également. Il faut un alexandrin et un octosyllabe pour dire en français ce que l'anglais dit en une fois, et cet alexandrin secondé par l'octosyllabe dit à la fois plus (à l'infini..., humaines...) en amollissant la vigueur plus concentrée dans l'original, — et moins, puisqu'il y a un mot non rendu, *known*, — et surtout, surtout il y a ce remplissage, un *mais* qui oppose l'un à l'autre deux ordres d'idées qui, en anglais, s'appuient l'une sur l'autre, tout naturellement, sans le concours d'aucune particule copulative non plus que disjonctive. Pourtant, m'objectera Mme Soulas, il faut que je fasse mon vers, mes deux vers; et comment les ferai-je, avec des mots en lon-

gueur, en nombre de syllabes, et de syllabes accentuées, aussi différents que les anglais et les français, si vous me contestez le droit d'affaiblir légèrement de-ci, et de renforcer un peu de-là? C'est un équilibre à découvrir, à établir, une méthode de compensation.

Toute traduction recourt forcément à une méthode de compensation. Quelque chose se perd toujours, principalement dans la traduction poétique. Il faut s'arranger pour que ce soit le moins possible. Mme Soulas écrit, parlant de la traduction du *Corbeau* d'Edgar Poe par Stéphane Mallarmé: « Par la répétition du même mot (procédé souvent employé dans la langue poétique anglaise); par la recherche des allitérations, l'accumulation des consonnes, des mots brefs, la vigueur des adjectifs et des verbes, le texte français prenait une valeur *spécifique, une valeur de texte anglais.* » Elle omet de remarquer qu'il n'est pas, dans le texte français, un mot du texte anglais qui soit omis, qui ne se retrouve à la place correspondante, et que chaque vers, considéré comme une unité indissoluble, est traduit en une fois, sans se disloquer, sans division. Elle estime le tour accompli par le constructeur et poète que se révèle à la fois Mallarmé difficile — et ce n'est pas moi, qui ai tenté de réussir le même tour, avec un succès certes de beaucoup inférieur — qui le contesterai. « *Le traducteur d'un poète doit être avant tout un poète* », ah, certes! et « avec des points de correspondance profonds, un terrain de vision commune! »

L'erreur, je crois, est de s'imaginer qu'un rythme défini en anglais puisse trouver un équivalent dans un rythme défini en français. Le vers apparemment correspondant par le nombre d'accents et le mouvement absorbe dans une langue peut-être huit à dix ou douze mots même, quand, dans la nôtre, six à dix mots tout au plus y suffisent. Il ne peut y avoir commune mesure. Dès lors, le parti à choisir est de se créer un rythme plus flexible, proche par ses inflexions du rythme anglais, plus développé et pour le moins aussi substantiel, et dont le mouvement, la charge de mots pleine et harmonieuse, se rapprochera de l'impression produite par le vers original. C'est là que Mallarmé a excellé et c'est à son exemple qu'il faut, à moins de s'en tenir à un pâle décal-

que en prose, demander l'approximation la plus voisine, la plus serrée de la traduction de l'original.

Je ne sais si d'autres que Mallarmé y sont parvenus. Je songe aux admirables versions, par Francis Vielé-Griffin, de *Laus Veneris* (Swinburne) et de *The Blessed Damozel* (Rossetti). A part *le Typhon*, œuvre de prose tout à fait réussie par André Gide, je ne connais la traduction que du premier acte d'*Antony and Cleopatra*, où, en dépit d'efforts sincères et remarquables, j'estime que sa tentative a totalement échoué.

J'en reviens, maintenant, à ce qui est, non à ce qu'on pourrait souhaiter; il existe de poètes anglais peu de traductions à comparer avec celle de Kipling par Mme Soulas. On ressent le ton de ces poèmes, on est dûment emporté à leur mouvement qui, au reste, par la véhémence et la modernité de certains vocables techniques qu'ils admettent et recherchent même, curieusement se rapprochent, sans y songer, et simplement parce qu'ils se développent dans une atmosphère analogue, de certains poèmes parmi les plus forts et les plus grands d'Emile Verhaeren.

Peut-être — mais il se peut que je me trompe, je m'en rapporte cependant à l'opinion du préfacier érudit et expert, Valery Larbaud, — peut-être la traduction du jeune poète ligurien Aldo Capasso par le poète Armand Guibert, le grand animateur et représentant de la meilleure poésie française à Tunis, peut-être la traduction de **A la Nuit et autres Poèmes**, plus modestement présentée, est-elle plus près d'être irréprochable. Le texte original me fait défaut. L'apparence d'exactitude et de fidélité tient moins à la conformité extérieure d'un rythme précis, traditionnel, admis, qu'à l'essentielle, musicale infiniment et moelleusement, comme il convient à un disciple du grand Leopardi, et qui pénètre au tréfonds de l'âme. Assez de liberté pour ne rien omettre, assez de conscience et de savoir pour ne rien trahir, pour ne rien esquiver ou arranger au gré des habitudes françaises. Je m'en remets à M. Valery Larbaud; il dit la fidélité au texte italien scrupuleuse, et ne regrette la perte que d'un élément de cette poésie très personnelle, très jeune: « Je veux parler des sources littéraires volontairement choisies, suggérées par le poète: sa dette publiquement reconnue envers, et ses allu-

sions à: Dante (celui surtout de *la Vita Nuova* et les lyriques contemporains), Pétrarque, Ugo Foscolo, Leopardi, dont les mouvements et les mots se retrouvent dans la trame verbale et syntaxique de ces poèmes »... non point, détermine-t-il, par imitation, mais par *alliage*. C'est donc la qualité de la langue italienne employée qui ne se révèle pas au lecteur français, mais par quel artifice la lui donner à apprécier? Telle qu'elle est, pour les lecteurs les plus défiants, mais peut-être insuffisamment avertis, cette traduction est excellente, et les poèmes fort beaux.

Jean-Joseph Rabearivelo qui, à plusieurs reprises, a donné des preuves sensibles de son fin talent de poète français, s'est replongé depuis quelque temps dans l'étude littéraire de sa langue natale. Il a écrit force poèmes en langue hova qui, paraît-il, car je ne suis pas à même de les apprécier, sont excellents. Il nous en offre, **Traduit de la Nuit**, le témoignage en transcrivant dans notre langue certains d'entre eux. Il y a là une singulière, charmante adaptation de formes populaires et d'images exotiques à des ressouvenances d'idées classiques et de civilisation occidentale. Ces poèmes, d'une originalité ainsi composite, sont souvent saisissants et soulignent, cette fois encore, la personnalité certaine de l'auteur et traducteur.

Un lettré, un humaniste sensible et adroit signe: Ariel la traduction en vers du célèbre **Chant Funèbre sur la Mort de Bion (attribué à Moschos).**

Prenez, prenez le deuil, Muses Siciliennes.

Sans doute, sans doute; et je ne méconnais pas que la traduction exacte soit élégante et bien rythmée. Elle y réussit aussi bien que la traduction de Virgile par Xavier de Magallon, avec le même genre d'atténuations inévitables, d'approximations imposées par la mesure du vers français et par la rime. A quoi bon ces tours de force, si adroits soient-ils! Ils faussent l'idée qu'on doit avoir du poète grec ou du latin, quand même ils ne forcent pas à le trahir. La présente traduction par Ariel ne trahit le texte que le moins possible, et la lecture en est agréable.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Léon Daudet: *Médée*, Flammarion. — Marcel Arland; *La Vigie*, Gallimard. — Robert Randau: *Des blancs dans la cité des noirs*, Albin Michel. — Joseph Jolinon: *Le bât d'argent*, Rieder. — Antoine Redier: *L'angoisse des filles*, Plon. — Léo Ferrero: *Espoirs*, Rieder. — Paul Haurigot: *D'amour et d'eau claire*, Emile-Paul.

Une chose, surtout, m'a frappé dans le nouveau roman de M. Léon Daudet, **Médée**, c'est le mélange harmonieux qu'il présente de spirituel et de matériel. On entend débattre les plus hautes questions de psychologie et d'art, dans ce livre, et l'on y trempe, en même temps, dans une chaude atmosphère de sensualité... Lisez, par comparaison, l'un ou l'autre des subtils récits de M. Edmond Jaloux, vous serez frappé comme l'esthète y débarrasse sa pensée de toute matière impure, et comme les passions même qu'il peint prennent un air — je ne dirai pas abstrait — mais intellectualiste. Parler d'homme de la Renaissance, à propos de M. Léon Daudet, cela est devenu un lieu commun. Rarement, cependant, l'auteur du *Voyage de Shakespeare* a prouvé, comme dans *Médée*, son amour débordant de la vie et sa curiosité des problèmes, aussi bien physiques que moraux, où l'homme se trouve engagé. Son humanisme s'enveloppe, il est vrai, de naturalisme, c'est-à-dire qu'il prend, dans l'expression, quelque chose de romantique. Chez M. Léon Daudet qui a dit pis que pendre de l'*esprit* du « stupide XIX^e^ siècle », l'écrivain a retenu les leçons — ou s'est inspiré de l'exemple — de Michelet et d'Hugo. Il aime l'éclat, l'effet, la charge même, et cela me semble encore dans la tradition de la Renaissance. On ne laisse pas de s'en aviser quand on prend soin de remarquer qu'en même temps que le classicisme, le premier romantisme, celui des grotesques, est sorti du XVI^e^ siècle... L'originalité de *Médée*, où l'on voit, à côté de personnages fictifs, des figures qui appartiennent à l'histoire d'hier, c'est précisément le sentiment tragique du destin, le sens du symbolisme antique qui animent ce tableau des mœurs contemporaines. Ils confèrent un caractère d'éternité à cette évocation d'un moment de notre vie sociale. Qui est Médée? Une femme fatale, comme il en exista de tout temps; mais de l'espèce que seule notre temps pouvait engendrer. Ses goûts (c'est une admirable musicienne), ses fréquentations mondaines font d'elle le type

même de l'aventurière d'aujourd'hui. Une telle fleur empoisonnée, mais enveloppée de tout le raffinement, de tout le luxe d'une grande civilisation, ne pouvait éclore que sur le fumier de nos pourritures politiques, judiciaires et financières. Aussi M. Léon Daudet s'est-il appliqué à souligner celles-ci qui expliquent celle-là; et il y a, notamment, dans son récit (p. 127 et suivantes), une conversation entre magistrats qui n'est pas sans analogie avec la célèbre scène du troisième acte de *Ruy Blas*. Malheureusement, personne n'interrompt, à point nommé, l'ignoble débat de ces canailles par quelque chose de pareil au « Bon appétit, messieurs! » du valet-ministre. M. Léon Daudet serait enclin à l'indulgence envers son héroïne, à cause de la corruption même qu'elle incarne, irresponsablement. Il ne laisse pas de croire, catholique comme nous savons qu'il est, que la malheureuse n'est qu'un jouet dans les mains du diable... Impuissante à affoler l'homme, un auteur dramatique plein de talent et de ressort moral, dont elle s'est toquée, Médée se venge sur son beau-fils qu'elle pousse au suicide. Mais son mauvais coup restera socialement impuni. Ce n'est pas parmi les hommes que Médée paiera ses crimes. M. Léon Daudet conte avec brio et bonhomie cette pathétique histoire. Il a caressé la figure de la Paloma (Médée) avec l'amour dont on ne sait quel imagier de génie sculpta la Luxure au porche méridional de la divine cathédrale de Chartres.

Dans son nouveau roman **La vigie**, M. Marcel Arland nous montre un jeune couple qui s'isole du monde, et sacrifie tout à un désir très altier, mais peut-être égoïstement absurde, de perfection absolue. Il échoue — il me semble — mais ne se résigne pas à son échec, et poursuit désespérément son effort exceptionnel. Cela fait songer à *La porte étroite*, et nous rappelle que M. Marcel Arland a subi, à ses débuts, l'ascendant de M. André Gide. *Antarès* et *Les vivants* m'avaient fait croire qu'il s'était libéré de l'influence de ce maître incontestable. Il n'en est rien. Loin de s'être dégagé du sortilège de sa pensée, il le subit plus fortement que jamais; et je suis bien forcé de dire que c'est dommage. Il y a quelque chose qui me choque, ou m'irrite, parce qu'il me paraît artificiel, dans ce récit à la première personne, où l'on a l'impression que

l'auteur a pris plaisir à dépouiller ses personnages de toute consistance. En les intellectualisant, en les spiritualisant à outrance, dans une atmosphère de cloche pneumatique, il a fait d'eux des espèces d'entités. *La Vigie* (« La Vigie » est le nom du refuge où Manuel et sa femme abritent leur amour) c'est une manière d'*Adolphe* sans la cruelle réalité sentimentale et *sociale* qui fait le pathétique de ce livre cruel et d'une rigidité toute protestante. L'art allusif de M. Arland m'enchantait quand il prêtait de la transparence et comme une fluidité rêveuse à ses évocations puériles. Mais cet art tout classique, et, pour préciser, d'une musicalité racinienne, tend, ici, par l'extrême dépouillement, à la sécheresse. La matière manque dans *La Vigie* qui donnait tout son charme à la discrétion de M. Arland, dans *Antarès*, par exemple. Non la matière morale, bien entendu, mais je n'arrive pas, encore un coup, à me représenter ni physiquement, ni sentimentalement, les protagonistes de ce récit. Il prend, en passant par son narrateur distingué (ah! que M. Arland écrit bien! qu'il prend de plaisir à bien écrire!) un certain air de débat subtil de cour d'amour ou de chambre bleue. C'est de la casuistique galante, d'une qualité rare, sans doute; mais ce n'est point de la vie. « L'amour peut-il se suffire à lui-même? » A cette question, les individus qui répondent « oui », dans le récit de M. Arland auraient tout aussi bien pu répondre « non » sans que la « crédibilité » de ce récit fût détruite. C'est que rien d'eux, de leur humanité propre, ne détermine une telle réponse, ni ne les justifie de la formuler.

Voici, à coup sûr, avec **Des blancs dans la cité des noirs**, un des livres les plus curieux, les plus caractéristiques, aussi, de son art verveux et intense, que M. Robert Randau ait écrits. Je ne crois pas empiéter sur le domaine de mon excellent confrère de la rubrique coloniale, en signalant — d'un point de vue tout littéraire — les mérites de ce livre. L'action s'en passe en Afrique, il est vrai, en pleine brousse soudanaise, pour la situer exactement. Ce que je retiens de ce récit dramatique, c'est la singularité du cas qu'il propose à notre étonnement. En effet, si les auteurs de romans exotiques ou coloniaux ont souvent étudié la persistance des caractères ethniques chez les races de couleur, ils ne nous ont guère

montré l'imprégnation subie à leur contact par « l'homme blanc ». (Tels Stevenson, Gauguin, Lafcadio Hearn...) L'histoire de la femme arabe, par exemple, ayant épousé par amour un Français, mais bientôt tourmentée, en Europe, par la nostalgie de son pays, nous a été maintes fois contée... Ici, le vieux Dorit, inspecteur de la Sécurité, à la colonie africaine des Grandes Savanes, a si bien sympathisé avec l'âme des nègres au milieu desquels il a vécu, qu'il s'est assimilé jusqu'à leurs superstitions. On ne saurait dire que ce protestant rigide se soit transformé à leur contact. Mais, sur la moralité chrétienne, qui lui sert d'assise, il a laissé le naturisme du monde africain déposer ses alluvions. Il est resté lui, mais il est devenu autre, en s'enrichissant d'étranges intuitions et de connaissances magiques... Une conscience collective s'est ajoutée à sa conscience individuelle qui le fera se tuer pour expier un crime commis par les indigènes dont il se veut solidaire. Singulier sens de l'honneur! Plus singulier goût du sacrifice! Je n'ai point parlé, à dessein, pour ne pas — encore un coup — me substituer à M. Chauvelot, des personnages, d'une si expressive vérité, qui s'agitent autour de Dorit. Mais je tiens à signaler comme la langue de M. Randau, que l'on pouvait, naguère, trouver trop surchargée, s'est épurée dans son dernier roman, sans rien perdre de sa densité ni de son pittoresque. *Des blancs dans la cité des noirs* est un beau livre.

Avec **Le bât d'argent**, M. Joseph Jolinon continue à prospecter la faune lyonnaise, sans s'astreindre à un plan rigoureux, un peu comme Fabre classait les insectes, au gré de ses promenades, par les chemins creux autour de Carpentras. Le Bât d'argent, ce pourrait être une des rues profondes de là-bas, grouillant de cloportes humains, et je crois même qu'elle existe dans les parages du lycée Ampère; mais c'est moins pittoresquement, plus symboliquement, le raide harnais où les nécessités présentes, combinées avec l'horreur bourgeoise de déchoir, encarcanent un homme-né, si épris soit-il, au départ, d'indépendance morale. Ainsi, le fils de l'avoué Debeaudemont, que feu son père laissa sans le sou, malgré (ou à cause de) la plus stricte orthodoxie dans le maniement de ses biens, se voit obligé d'épouser « comme tout le monde », dans son monde, une grosse dot, dont son

non moins orthodoxe beau-père ne le laissera pas disposer... Je songe au grand Lawrence, portant au tréfonds des moelles le *cant* anglais contre lequel il se bat à mort. Le coquebin des bords du Rhône, assez averti pour sentir les vérités inéluctables qui veulent surgir, trop intoxiqué pour ne pas avoir besoin du prestigieux mensonge sur lequel toute sa race a axé ses aises et sa dignité, est aussi tragique dans son ridicule. Lui a goûté de la vie bourgeoise; même qui l'a entrevue à sa portée n'en guérira pas... « *Les* anéantir, disait Lénine, petite affaire; le difficile est de les empêcher de renaître. » Dame! Les côtés nobles et les côtés bas de la civilisation se conjuguent pour en faire l'idéal sur terre, et damner la foule qui stationne, envieuse, à la porte. Cette envie même donne plus de prix au privilège. Aussi ledit coquebin, quand il essaie au début de se libérer en aimant une ouvrière, rêve par-dessus tout de l' « élever », ou de la « relever » — de l'*embourgeoiser*... Ailleurs, ce ne serait qu'ânerie de jeune homme; à Lyon, Mecque des saints privilèges, cela prend ampleur de sacrilège. Il faudra que l'étourdi rentre, en hâte, et repentant, dans le conformisme... et qu'il expie. La manière de M. Jolinon s'apparente au cinéma. Il procède par saccades et détentes, à grands éclairages, et sous-entend les intervalles d'ombre. La continuité, le lecteur la fournit de lui-même sans s'en douter. Qu'on veuille bien se rappeler ce que je disais dernièrement, à propos de M. Georges Simenon. Il semble qu'une littérature soit en train de naître du septième art, sans recherche d'imitation fictive.

Les filles à dots sont coûteuses, et leurs parents des caissiers revêches: beaucoup de nos garçons ont renoncé à ce gibier décevant. Mais les filles cherchent, chercheront toujours des maris, en s'aidant de la dot, si possible, et tous les féminismes, toutes les « situations indépendantes » ne sont que des détours vers ce but foncier, ou de consolation. Dans le roman de M. Antoine Redier, **L'angoisse des filles**, Armelle Daubrais n'y va pas par ces quatre-chemins machiavéliques. Dès la nubilité, rondement, elle se met en quête. Un premier prétendant lui échappe, un de ceux attardés à la grosse dot. Elle se rabat sur celui d'une amie, maladroite

par excès de roublardise. Ce roman est gentil (sans le péjoratif que le terme implique lorsqu'il s'agit de roman pour jeunes filles), spirituel, filé avec brio. Ce n'est pas la faute de l'auteur si ces jeux de société ressemblent aux yeux de celles qui s'y livrent: goulus et clairs, trop clairs, avec peu d'âme au fond.

Dans **Espoirs**, par Léo Ferrero, un jeune homme mène une enquête sur les jeunes gens des deux sexes, ses contemporains. Proust l'a beaucoup influencé; il était, par ailleurs, grandement doué, et il s'était formé à un foyer illustre à qui il eût apporté, sans doute, une nouvelle illustration. Il est mort au moment d'achever son livre; fin romancée et conclusion n'y étaient pas nécessaires, comme par exemple au livre ci-avant. Il suffit (qu'elles aboutissent ou restent en l'air) que vingt intrigues s'emmêlent, dessinent dans leurs lacs la formation des âmes adolescentes, en montrent la sauvagerie peu à peu matée, déviée, bifurquée vers le service social; les illusions tombées comme tombent les ailes aux hyménoptères, après la crise amoureuse. « Tu as eu ton compte d'azur, un poste d'ouvrier t'attend aux étages bas de la termitière. Tu lui es utile et elle t'est indispensable. » Des défauts, naturellement. De beaux défauts. Celui, entre autres, de l'affirmation *ex cathedra*, fréquente chez les pupilles assurés de la supériorité de ceux qui les éduquèrent. Je lis, page 170: « La musique est un art pour chastes. » Le contraire aurait autant de chances d'être vrai. L'âge aurait appris le doute personnel à un esprit encombré de formules extérieures à son expérience. On ne peut que souscrire mélancoliquement au titre: espoirs... fauchés maintenant.

Une réplique du berger d'aujourd'hui aux bergers du pays de Tendre, voilà ce que j'ai trouvé dans **D'amour et d'eau claire**, par M. Paul Haurigot. Il y passe, houlette haute, peu galant ni empressé, regardant bien plus loin vers ce qu'il croit bien plus important: sa vie à faire (positivement, si c'est le petit arriviste courant; moralement, s'il est plus ambitieux). Son eau claire comporte cocktails, chic mondain, roadster, salle de bains. En cet arroi, il n'est que plus sommaire et primitif: à lui de choisir, à elles de s'offrir. Leurs Trianons vaporeux, il n'entend pas y roucouler. L'amour

parfait, a-t-on dit, est science d'oisifs; or, ce dont il aurait le plus honte, c'est d'être oisif. Alors, la belle et riche Ina Guérin, qui voulait mettre fin à ses jours parce qu'elle avait surpris sa mère en pleine transe adultère, sauvée par le jeune Pierre Sinçay, se résigne pour le conquérir à lui jouer des tableaux vivants, devient plaintive pour se faire épouser... Il y a beaucoup de présomption dans ce roman de jeune homme. Quelque inexpérience s'y décèle, en outre, dans certains raccourcis à tonalité philosophique, bouchant des trous qu'il eût fallu remplir avec du concret.

JOHN CHARPENTIER.

THEATRE

Les Concours du Conservatoire. — Les concours du Conservatoire ont entre autres caractères fort curieux celui-ci que l'on ne semble pas s'y soucier de placer les candidats sur le pied d'une parfaite égalité mais au contraire qu'on y laisse s'établir une diversité de conditions qui n'est pas absolument compatible avec une justice rigoureuse. D'abord, chose que je crois unique dans une compétition de cette sorte, on voit les candidats choisir eux-mêmes le morceau dont l'interprétation constituera leur épreuve devant le jury. Sans doute, puisque tous les candidats jouissent de la même faculté, peut-il paraître à première vue que, s'ils ne s'offrent pas à armes égales aux yeux de leurs juges, du moins sont-ils pareillement favorisés lorsqu'ils effectuent leur choix.

Ce serait ne pas tenir compte de tous ces mouvements intimes qui déterminent la préférence des élèves, qui établissent déjà une différenciation entre eux et si j'ose dire un classement préalable. Ils se divisent en effet dès l'abord en deux catégories principales. D'une part les audacieux qui courent à la difficulté, de l'autre les prudents, qui cherchent une assurance dans la bassesse et la médiocrité. On sait en effet que toutes les scènes du répertoire, tant ancien que moderne, n'opposent point la même résistance à l'effort de leur interprète.

Au temps préphonographique, quand la bonne éducation exigeait de quiconque, même du moins doué, une certaine connaissance de la musique, toute personne qui se proposait

de jouer du piano savait que les œuvres des maîtres pouvaient se classer par ordre de difficulté. Il existait, il existe peut-être encore, sept catégories principales: *très facile, facile, moyenne difficulté, assez difficile, difficile, très difficile, grande difficulté.* Qui peut le plus peut le moins, chacun le sait. Entendez Cortot, vous verrez qu'il se manifestera tout entier en exécutant le facile, et même ce qui est en dessous du facile, aussi bien que ce qui dépasse la grande difficulté.

La réciproque n'est pas vraie. Si les œuvres des maîtres du théâtre étaient réparties comme elles devraient l'être, en un certain nombre de classes selon leur difficulté, il ne faudrait pas croire que ceux ou celles qui, dans un concours, ont heureusement interprété du facile sont capables d'aborder la grande difficulté, et il serait d'une équité première de ne décerner des récompenses supérieures qu'à ceux qui se risquent au delà du difficile.

Si l'on jette un coup d'œil sur le programme des concours qui eurent lieu en juillet dernier, on remarquera qu'aucun des élèves qui obtinrent des récompenses n'a abordé des textes de grande difficulté. Je qualifierai volontiers de faciles les deux textes, l'un de Beaumarchais, l'autre de Capus, qui permirent à Mlle Plantade d'obtenir un second prix. Les scènes qui valurent à Mlle Castelli la même récompense me semblent respectivement assez difficile et difficile, et si Molière, qu'avait choisi Mlle Dufranne, fait toujours figure d'auteur difficile, *la Souriante Mme Beudet,* qui constituait son autre épreuve, est au-dessous du très facile. Quand un concurrent fait un choix de cette sorte, il devrait à cause de cela seul ne pouvoir obtenir mieux qu'un premier accessit.

Dans tout le concours de comédie l'on ne vit qu'une seule candidate se présenter dans un morceau de grande difficulté. Mlle Aldona fut cette téméraire, ou plutôt cette vaillante. Elle joua un morceau de l'admirable *Révolte* de Villiers de l'Isle-Adam. Elle ne fut pas récompensée d'une telle magnanimité: elle n'obtint pas pour son effort le moindre prix, pas le moindre petit dernier accessit.

C'est cette mésaventure d'une jeune comédienne très heureusement douée (et qui joint à ses dons non seulement le goût, mais le courage encore et la force d'âme) qui m'inspira

les réflexions que je viens d'énoncer. En effet, le seul fait d'avoir voulu concourir dans une scène d'une pareille qualité aurait dû constituer une assurance de récompense, si le jury avait eu le moindre sentiment des valeurs que j'ai tenté de faire saisir. Ce sentiment lui manque-t-il vraiment? Je me le demande avec inquiétude.

Je ne puis croire que depuis qu'il y a des jurys — et qui jurent — aucun d'eux, aucun des jurés qui les composent n'ait fait cette réflexion de bon sens, et je ne me flatte pas d'être le premier à l'esprit de qui elle se présente. Il n'y aurait d'ailleurs point de vanité à tirer d'une idée si simple. Et peut-être bien, après tout, les membres du jury tiennent compte en eux-mêmes de ces difficultés qui classent les morceaux de concours les uns par rapport aux autres. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'y a point paru. Pas davantage pour les hommes que pour les femmes. Pas davantage pour la tragédie que pour la comédie. Considérez en effet que parmi les apprentis tragédiens, le seul qui recueillit une récompense un peu honorable (un second prix) se présenta dans *les Erinnyes* de Leconte de Lisle. Ce n'est pas un texte qu'il convienne de ranger parmi ceux qui font honneur à qui y porte son choix. Leconte de Lisle, souvent, par ailleurs, si beau, si grand poète, a donné au théâtre des drames d'une grandiloquence fâcheuse qui sont comme des parodies de l'antique, et où les mérites de son style poétique n'apparaissent que bien peu et qu'à de longs intervalles. Ces grandes déclamations s'interprètent aisément. Les effets en sont assurés et visibles, au contraire de ce que l'on rencontre dans la tragédie racinienne, où rien ne semble dépasser, où le fait n'existe qu'en fonction d'une analyse psychologique qu'il s'agit de démêler, ce qui n'est pas toujours bien aisé.

Si donc le candidat qui se montre dans l'Orestès de Leconte de Lisle est récompensé, je n'y ai rien à redire. Les décisions des examinateurs ont leurs motifs: l'ancienneté de l'élève, les mérites qu'il prouva par ailleurs — bref tout ce qui constitue le livret scolaire des potaches, doit peser sur leurs décisions. Mais il semblerait moral qu'une récompense, si modique fût-elle, fût accordée à quelqu'un qui aborde le Narcisse de *Britannicus*, du moment qu'il y démontre certaines qualités.

Les deux élèves qui se présentaient l'un dans Orestès et l'autre dans Narcisse se trouvaient être roumains l'un et l'autre. Ils portaient des noms en *vici*. J'entendis autour de moi quelques railleries sans malveillance à l'égard de ces jeunes étrangers, comme si leur qualité de roumain constituait une singularité, et comme si d'autre part elle les prédisposait à la tragédie. Je sentais sourdre à fleur de conversation les signes d'une sorte de protectionnisme intellectuel.

Je ne pense pas que l'on redoute de voir la scène française envahie par les tragédiens roumains, qui prononcent le français non seulement mieux que les Pitoëff, mais pour la plupart aussi purement que leurs camarades, et qui n'ont pas l'air de comprendre les textes avec moins d'intelligence. Je m'étonne cependant que dans les dispositions d'esprit qui règlent notre politique économique, on ne les ait pas encore contingentés.

J'avoue quant à moi que je ne vois pas de telles dispositions d'un œil favorable. Si l'on me présente un interprète de Racine plein de talent, peu m'importe qu'il soit belge, suisse ou roumain. Et s'il n'y a que les roumains aujourd'hui qui aient la flamme qu'il faut pour servir certaines œuvres, accueillons-les de bonne grâce. Qui dit qu'une certaine division internationale du travail ne serait pas une chose favorable? Le tragédien serait roumain, le chanteur italien, le danseur russe et le jongleur japonais.

Peut-être même cette répartition des tâches suivant les aptitudes de chaque peuple, pourrait-elle s'étendre dans le domaine des choses graves. Telle nation, sinon telle race, approvisionnerait l'univers en diplomates subtils, une autre en chimistes, une troisième en électriciens. Les financiers proviendraient de celle-ci, les chirurgiens de celle-là, et les ingénieurs de cette autre. Cette délicate appréciation des valeurs supposerait une entente entre les peuples qui consentiraient à leur interdépendance, comme lorsqu'ils étaient civilisés. Nous sommes bien loin de là. Chacun veut se suffire à lui-même et se passer des autres. On désigne cela, si je ne me trompe, d'un terme que l'on détourne de son sens: autarchie. Drôle de mot. Idée plus drôle encore, en vertu de laquelle Londres se croit obligé de fabriquer des violettes

de Parme et des pêches de Montreuil. Et le Massachusetts veut produire du vin de Champagne. C'est à dégoûter qui que ce soit d'exceller en quoi que ce soit. Mais ce mal de notre époque n'est pas même un mal nouveau, et l'on a déjà vu des gens venir d'Amiens pour être suisses.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

R. Legendre: *les Céréales;* Collection Armand Colin. — Albert Dalcq: *l'Organisation de l'œuf chez les Chordés;* étude d'Embryologie causale; Collection des Actualités biologiques, Gauthier-Villars.

Dans ma dernière chronique, j'ai parlé des dévastations causées dans la nature par les Insectes. Ceux-ci s'attaquent en particulier aux céréales; mais ils sont aidés dans leur tâche par les Rongeurs et les microorganismes, comme le montre R. Legendre dans un fort intéressant ouvrage de la Collection Armand Colin, **les Céréales.**

Parmi les questions soulevées par l'auteur, deux paraissent l'avoir préoccupé tout particulièrement, et ce sont sans doute celles-là qui lui font dire:

> Ce fut ma joie de ces dernières années de rassembler les données scientifiques récentes qui éclairent d'un jour si nouveau les vieux problèmes de la culture et du ravitaillement.

Il y a d'abord la chimie du grain de blé, qui est étroitement liée à celle de la chimie des sucres; cette question a été entièrement renouvelée dans ces dernières années. Elle cache, sous une apparente simplicité, une extrême complication. On saura gré à M. Legendre de l'avoir exposée aussi clairement que possible.

Il y a d'autre part le côté économique, fort complexe lui aussi. L'auteur montre les données du problème en s'appuyant sur des statistiques de production, et examine enfin les divers moyens de conservation des grains. Là, la contribution personnelle de l'auteur est considérable. Pour ralentir, arrêter, empêcher les altérations des grains par l'humidité, il a trouvé un procédé aussi simple qu'élégant: il fait augmenter le pH, soit, en termes moins savants, il alcalinise l'eau qui mouille le blé. Les gains ainsi réalisés sont souvent fort élevés.

Mais, dira-t-on peut-être, est-il bien utile de chercher à faire

des économies de blé, quand la production en est telle qu'on détruit des stocks pour maintenir les prix, tout comme on rejette dans la mer des paniers de sardines à Concarneau, pays où, dans un laboratoire maritime, M. Legendre a fait la plupart de ses recherches biologiques. Aussi, l'auteur est-il très indigné de ce que la production agricole et industrielle est devenue maintenant en quelque sorte anarchique, qu'elle ne suit ni règles, ni lois. Comment se résigner à la perte des biens une fois qu'ils ont été acquis par la peine des hommes?

§

M. A. Dalcq, auteur de **l'Organisation de l'œuf chez les Chordés,** est l'élève et le successeur à l'Université de Bruxelles de l'éminent embryologiste A. Brachet. Expliquer le développement de l'œuf, cela a été toujours une des ambitions des biologistes; depuis le commencement de ce siècle, de tous côtés, on s'est mis à expérimenter sur les œufs, et une nouvelle science, d'un intérêt passionnant, est née: *l'Embryologie causale.*

Les recherches les plus fécondes ont été inspirées par la Physique et la Chimie. L'Ecole « mécaniciste » joue un grand rôle dans le mouvement biologique contemporain:

Nul ne songerait à nier la valeur de son apport, ni à douter de son avenir: ce n'est qu'en suivant son programme que nous améliorerons nos conceptions sur la structure et le métabolisme du protoplasma en général et de l'œuf en particulier. Mais on peut légitimement se demander s'il est rationnel d'attendre de cette Ecole et des méthodes qu'elle préconise une véritable explication de l'Ontogénèse. A l'heure actuelle, il est indéniable que malgré les tentatives tenaces et convergentes de l'élite des chercheurs, malgré le raffinement et la multiplicité des techniques, le problème de l'organisation supérieure du germe reste entier.

L'auteur se défend cependant d'être vitaliste:

Quand on pousse à fond l'analyse, comme Bertalanffy l'a si bien fait dans un ouvrage récent, le Vitalisme apparaît tout aussi impuissant que le Mécanicisme à étreindre le fait essentiel de la vie. Comme lui, il le réduit par une abstraction volontaire au schéma d'une machine. Mais au lieu d'admettre qu'elle soit le produit des contingences du hasard, il en soumet l'édification et

la direction au principe transcendant d'une entéléchie supra-rationnelle. Or, c'est dans la comparaison avec la machine que réside l'erreur fondamentale des deux doctrines qui, pendant des décades, se sont partagé la faveur des biologistes.

Que la vie se ramène à la Physique et à la Chimie, on s'y résout difficilement, d'autant plus qu'on a en vue la Physique et la Chimie des Traités classiques, conçues d'une façon trop étroite. M. Dalcq paraît avoir plutôt de la sympathie pour un certain néo-mécanicisme.

Pour en revenir à l'œuf, un des faits les plus importants est la propriété de régulation que possèdent à divers degrés les germes des animaux, sujet d'un rapport de M. Dalcq à la dernière réunion plénière de la Société de Biologie (juin 1935). Amputés d'une partie importante de leur substance ou soumis à des interventions qui modifient gravement leur équilibre interne, ces germes donnent néanmoins naissance à un organisme souvent complet et harmonieusement constitué.

La régulation devient un moyen d'analyse de l'organisation de l'œuf. L'activité de l'œuf peut être attribuée à des substances situées dans sa couche enveloppante et capables de déplacements de proche en proche, déplacements qui expliquent la régulation et aussi des faits remarquables d' « induction » d'un territoire de l'œuf sur l'autre.

De tout temps, on a opposé l'*épigénèse* à la *préformation;* pour M. Dalcq, l'importance de l'épigénèse est indéniable, mais il est nécessaire d'admettre un minimum de préformation.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Henri du Passage: *Morale et Capitalisme,* Flammarion. — Claude Bussard: *Notre royaume est de ce monde,* préface Marcel Boll, Editions Liberté. — Henri Hauser: *La paix économique,* Armand Colin. — Mémento.

Question importante, et même dominante, que celle que traite M. Henri du Passage dans son livre **Morale et Capitalisme.**

D'abord, qu'est-ce que c'est que le *capital?* Ouvrons Littré: Portion des produits accumulés destinée à la reproduction. Très bien. Le type du capital c'est, dans le troupeau, le couple reproducteur (cheptel est le même mot que capital); dans

la récolte de blé, le grain des semailles; dans l'industrie, la partie du produit mise de côté pour acheter de nouvelles matières premières, renouveler l'outillage, etc. De ceci il résulte que le capital est indispensable à toute exploitation, et qu'il faut l'insondable stupidité des marxistes pour parler de la suppression du capital. Il est aussi nécessaire au travail que le poumon ou l'estomac est nécessaire à notre organisme.

Le sens du mot glisse pour *capitaliste*. C'est, dit encore Littré, celui qui possède un capital et qui vit de son revenu. Ici capital ne signifie plus étalon ou semaille mais prêt à intérêt, maison à loyer, titre de valeur. Et alors l'anathème du marxiste n'est pas aussi stupide, car le travailleur a quelque raison d'envier l'oisif; mais il n'est pas beaucoup plus intelligent, puisque le but de tout travailleur est de travailler assez pour se reposer, au moins sur ses vieux jours. Le capitaliste, loin d'être l'ennemi, devrait être l'idéal, et la solution du *Problème de la misère*, comme disait Novicow, devrait consister à augmenter et si possible universaliser le nombre des capitalistes.

Et *capitalisme*, c'est encore autre chose. Le mot manque dans Littré, mais on peut le définir: un régime économique fondé sur l'augmentation des capitaux et des capitalistes à la fois. Seulement cette définition n'aurait pas l'agrément des marxistes qui préféreraient : un régime consistant dans l'exploitation des travailleurs par les oisifs. Mais la définition est tendancieuse pour ne pas dire pis. Celui qui prête à intérêt et reçoit, au bout d'un an, son 5 pour 100 n'est pas un exploiteur, il touche la rémunération du service rendu. De même celui qui tire de son usine un profit supérieur à la somme des matières premières, des salaires et des frais d'outillage ou d'administration: cet excédent est la contrepartie du risque couru et du mérite d'invention ou de direction manifesté.

Ce qui fausse ici les perspectives et les jugements, ce sont les proportions. Qu'un isolé avance 100 et reçoive 105, insignifiance. Mais ceci multiplié par des millions, l'aspect change. Un peu comme ces madrépores invisibles qui, dans les eaux polynésiennes, finissent par faire des îlots énormes. Aussi les conditions. Le capitalisme agricole ne va pas très

loin, et le capitalisme industriel, tout en allant beaucoup plus loin, ne dépasse pas les bornes, on comprend qu'un inventeur génial, ou seulement un directeur d'usine très habile devienne milliardaire. Mais le capitalisme financier, lui, renverse toutes les barrières, et parfois provoque toutes les colères. Ces groupes de financiers cosmopolites qu'on imagine échafaudant de subtiles, obscures et fatales combinaisons dans leurs cabinets de travail, asseyant sur tous les producteurs, agricoles comme industriels, une domination irrésistible, sont vraiment autre chose que des capitalistes au sens ordinaire du mot. Ajoutez à ceci que les puissances des rois de l'acier ou du pétrole ne sont pas éternelles, une invention nouvelle peut les détruire, une simple manœuvre les compromettre, et ces royautés, au surplus, ne sont pas héréditaires; le fils d'un Carnegie ou d'un Rockfeller pourra n'être qu'un simple particulier cossu, tandis qu'une puissance bancaire est en théorie sans limite et sans fin; née de la simple spéculation quelquefois frauduleuse, elle peut se perpétuer indéfiniment par des combinaisons à coup sûr, lesquelles sont presque toujours frauduleuses.

Au régime du capitalisme moderne, les moralistes font un autre reproche, celui de s'abstraire de toute préoccupation idéale ou humanitaire et de ne voir que l'argent, le profit, le lucre. M. Henri du Passage, qui fait suivre son nom des deux lettre s. j. (société de Jésus; quand donc les francs-maçons seront-ils aussi loyaux que les Pères jésuites?) insiste surtout sur ce grief, et il a tort peut-être en tant qu'économiste, l'économie politique, science particulière, n'a pas à sortir de son domaine propre, mais il a raison en tant que sociologue, car la sociologie, synthèse, englobe toutes les sciences sociales y compris l'économie politique et financière; et ici, on ne peut qu'approuver la civilisation chrétienne d'avoir maintenu l'importance dominante des facteurs moraux, et même la sous-civilisation catholique, comparée à la sous-civilisation protestante, d'avoir posé quelques directives contre l'excès du capitalisme et particulièrement du capitalisme financier.

Justement je vois un livre de Claude Bussard, **Notre royaume est de ce monde**, qui illustre assez bien ce point

de vue protestant, en s'éloignant d'ailleurs carrément de l'Evangile, lequel donne le mot d'ordre contraire, et ce livre est curieux par l'étroitesse d'esprit qui le caractérise et lui fait donner pour nouveau et définitif mot d'ordre la simple formule *Væ Ecclesiæ!* « La puissance occulte qui fausse toute pensée saine et qui au total empoisonne le monde depuis 2.000 ans, c'est l'Eglise catholique romaine. » En vérité, quand on aime les protestants, et quand on a trouvé sur sa route tant de protestants admirables de largeur et de sincérité d'esprit, on est stupéfait et navré de trouver des spécimens aussi caractérisés de fanatisme huguenot! Mais je reviens à ma question générale.

Laissons de côté le procès de la cupidité. Il est certain que notre civilisation moderne se matérialise et se désidéalise de plus en plus; l'état dans lequel s'est effondrée la pauvre Russie montre le degré de misère morale et aussi physique dans lequel nous pouvons tous tomber si nous suivons les directives, soit du matérialisme marxiste, soit même du ploutocratisme américain (et c'est là un curieux rapprochement que Keyserling, qui assimile si volontiers les Soviets et les Etats-Unis, ne semble pas avoir vu). Le cœur de la civilisation humaine, c'est toujours l'Europe occidentale: Iles britanniques, Scandinavie, Gaules et Italie, avec deux bastions bien effrités, l'Espagne, qui manque, à tout instant, de tomber dans la barbarie marxiste, et l'Allemagne, qui s'écarte de la civilisation chrétienne, mais en essayant de fonder une civilisation odinique qui pourra peut-être montrer de la grandeur et de la puissance. Mais pour nous, Italo-Anglo-Français, qui restons fidèles à l'helléno-christianisme, grande et définitive synthèse, nous avons à sauver la vraie civilisation en moralisant, purifiant et surveillant le capitalisme.

Le capitalisme financier, s'entend. Car il faut être un anthropopithèque à la Karl Marx pour anathématiser le capitalisme économique, et un politicien ratatiné et calciné pour vouloir supprimer les capitalismes nés du travail et de l'épargne. Même les capitalismes agricole et industriel semblent sans dangers réels. Il en est tout autrement du capitalisme financier des banquiers. C'est ce capitalisme qui, par l'excès du crédit d'une part a permis à la barbarie bolché-

viste de vivre d'une vie artificielle aux dépens des prêteurs des autres pays, et d'autre part a entraîné les Etats-Unis dans le remous des faillites colossales. La crise a été aggravée et stabilisée par les conditions économiques nouvelles du monde (voir ce que je disais dans ma chronique du 15 mai sur la *Crise de l'Europe*) mais le point de départ semble bien le capitalisme financier avec sa course au gain indéfini et sa tendance à l'impérialisme bancaire. Ce qu'on appelle l'économie dirigée (voir ma chronique du 15 juin) serait ici un remède pire que le mal, car elle ne pourrait être dirigée que par la folie communiste ou par l'habileté ploutocratique; mais peut-être pourrait-on essayer de l'économie organisée. Mussolini est allé, dans ce sens, jusqu'à réglementer le profit; le producteur ne peut pas tirer de son travail un bénéfice supérieur au taux marqué par l'Etat fasciste. Sans aller jusque-là, peut-être pourrait-on exercer une surveillance étroite sur tout le domaine bancaire, mais ici on se heurte à la politique, nos politiciens cartellistes ont intérêt à entretenir la gabegie des Stavisky et autres loups-cerviers de la Bourse. On en revient donc au rouet, comme dirait Montaigne: dépoliticianiser un pays qui préfère, hélas, être politicianisé. Malgré tout, il ne faut pas désespérer. A défaut d'un sauveur à la Mussolini, à défaut de ces plans ambitieux et dangereux comme ceux des corporatistes, on peut compter sur des mesures de détail qui finiront par produire leur effet. De même qu'on n'obtiendra un relèvement sérieux de la natalité que par la surveillance très stricte de certaines maisons d'accouchement, de certaines pharmacies et de certains cabinets de médecins, de même on n'obtiendra l'assainissement du capitalisme financier que par la surveillance (sérieuse, car jusqu'ici la section judiciaire du Parquet a bien laissé à désirer, on peut l'accorder à Marcel Coulon) de tout le domaine des sociétés financières; et pour celles de caractère international, il faudrait une surveillance internationale aussi; il est certain qu'au cours du XIX^e^ siècle, nous avons vu des cas inacceptables soit de fortune rapide: comment le baron Hirsch laissait-il 300 millions en mourant? soit de gabegie colossale: comment Cornelius Herz pouvait-il réclamer au baron de Reinach une

dizaine de millions or pour simple alliance de tromblons et d'escopettes? soit de détroussement cynique: comment le procureur de la république Loew a-t-il pu démolir l'*Union générale* de Bontoux? soit de parasitisme épuisant: comment aurait-on pu finir le canal de Panama avec les suçeurs Lévy, Crémieux et successeurs qui s'étaient collés à lui? Et je ne parle pas des scandales Stavisky et autres Alexandres dont nous sommes témoins depuis quelques années! Quel thermocautère il y aurait à promener sur tout notre monde bancaire!

Ai-je besoin de dire qu'en parlant de *tout* ce joli monde-là, je ne fais aucune différence entre les juifs et les non juifs? Il ne s'agit pas ici d'antijuiverie mais d'antifripouillerie. Et dans cette action purificatrice, il y a des écrivains israélites dont les livres seraient à lire et à « profiter », comme disent nos bons amis belges. Par exemple le très utile petit ouvrage d'Henri Hauser, **La paix économique**, qui complète louablement ceux dont je viens de rendre compte.

Mémento. — Maurice Chaudoin-Roberti: *L'Autorité, essai de sociologie et d'économie politique,* Office de publicité, 36, rue Neuve, Bruxelles. Un énorme volume de près de 500 grandes pages, très bien imprimé (les typographes belges sont supérieurs à tous autres) et qui agite une plus énorme encore quantité de questions, jusqu'aux problèmes d'exégèse biblique! L'auteur, au nom d'un libéralisme intransigeant, s'élève contre tous les autoritarismes et notamment contre le nôtre, celui du suffrage universel et majoritaire. Il dresse une liste curieuse des 24 grands antimajoritaires dont on lira peut-être avec intérêt la série: Socrate, Mahomet, Richelieu, La Boétie, Montesquieu, Ibsen, Emerson, Carlyle, Le Play, Herbert Spencer, et ensuite des moins connus, le plus souvent belges: Coomans, James Van Drunen, Thonissen, Edmond Picard, Beernaerdt, Van den Peereboom, Prins (celui-ci compte pour 4 je ne sais pourquoi), Eureka (un Allemand), Eugène Véron, Bertauld (deux Français). L'auteur conclut: « Au besoin la dictature opérera la guérison » (ce qui semble archi-autoritaire). La dernière ligne: *Voco et pugno pro patria ad gloriam,* est d'un latin correct, ce que n'était pas l'imploration de la page 311: *A pestum, a fame, a bellum libera nos, Domine.* — Paul Bertin: *Mussolini premier ministre,* Nouvelles Editions Latines. Une fiction curieuse: Mussolini est invité par trois chefs de parti français à venir prendre la dicta-

ture chez nous: un représentant des Volontaires nationaux, un des Camelots royalistes et un isolé qui semble représenter les simples Français moyens, et la conversation de Mussolini avec les deux premiers est très intéressante, d'autant qu'il leur préfère le troisième, l'isolé indépendant. — Paul Bonenfant: *Le Problème du paupérisme en Belgique à la fin de l'ancien régime*, Bruxelles, Palais des Académies, 1, rue Ducale. Un livre tout à fait remarquable et que je regrette de ne pouvoir que signaler, il relève d'ailleurs de l'histoire autant que de la science sociale. La Révolution française, en dépit des folies jacobines des deux Terreurs, celle de Robespierre et celle pire pour la Belgique du Directoire, eut ici d'heureux contre-coups, elle réalisa ce que n'avait pu faire l'empereur Joseph II. — René Martin: *Le vrai visage de l'Alsace: la vie et l'œuvre de Charles Dollfus, Mulhouse* 1827, *Paris* 1913, Librairie Berger-Levrault. Cette copieuse et savante thèse de doctorat met bien en lumière le mérite de cet écrivain aujourd'hui un peu oublié et que l'auteur va jusqu'à qualifier de symbole du libéralisme alsacien et français. Il faudrait le suivre dans sa jeunesse, en Alsace, dans son premier séjour à Paris (où il aide à fonder le journal *Le Temps*), dans sa retraite, en Suisse, après l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne, dans son retour à Paris en 1877. Charles Dollfus est mort à 86 ans, il aurait dû vivre deux ou trois ans de plus pour s'endormir dans la certitude du prochain retour de sa chère Alsace à la vieille mère patrie. Il aurait alors compris qu'il avait eu bien tort de se rallier, au lendemain du traité de Francfort, à l'idée d'une Alsace simplement autonome. C'était une erreur, douloureuse pour nous comme pour les Alsaciens, et fâcheuse, on le voit par les autonomistes actuels. L'indépendance de cette belle province est inconciliable avec l'esprit de domination germanique. Il lui faut être ou prussienne ou française et, heureusement, elle veut être française. — Dans la *Revue des Deux Mondes* je signale la suite des articles sur le glissement de l'Etat, très remarquables, signés seulement de trois étoiles. — Dans la *Revue des Etudes coopératives*, M. Georges Hostelet publie une étude très documentée sur le Mexique d'aujourd'hui; l'explication de la tyrannie du président Calles est qu'il voulait « libérer le peuple indien de sa religiosité coûte que coûte, envers et contre tout culte ». Et dire que Voltaire a écrit son *Essai sur les mœurs* pour expliquer tous les maux dont souffrent les pauvres humains par la manie religieuse; s'il revivait de nos jours, il referait son livre pour tout expliquer pour la manie antireligieuse. — La *Revue de la plus grande famille* donne plusieurs chiffres intéressants. En Suède, le nombre des naissances est tombé de 127.000 en 1921 à 84.000 en 1933; aucun autre pays

n'a eu une chute aussi rapide; le peuple suédois est vraiment en danger de mort. Par contre, en Allemagne, la natalité se relève, et à Berlin, de 1932 à 1933, le taux a passé de 84 à 135 pour 10.000, accroissement vraiment énorme. Forte natalité aussi en Italie. Au fond, la politique de Mussolini vis-à-vis de l'Ethiopie est dominée par le fait que l'Italie a besoin d'une colonie de peuplement: sur les hauts plateaux abyssins, 10, et même 20 millions d'Italiens pourront prospérer. — Quant à notre Afrique française, elle est en danger si on en croit l'*Evolution nord-africaine* de Charles Collomb. Communistes fanatiques et fanatiques musulmans n'ont qu'un désir: faire repasser la mer à tous les Européens établis là-bas, les Français d'abord, bien entendu. — L'*Espoir français*, qui a agrandi son format, ce qui le rend d'ailleurs moins portatif, continue sa campagne contre les politiciens socialistes et socialisants, le grand danger dont nous finirons par crever pour tout de bon; nous réalisons un type curieux d'état politique: celui où les élus se font entretenir par les électeurs et les entretiennent pour cela; on ne va pas très loin avec ce beau programme!

HENRI MAZEL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Réponse à M. André Benoist. — Je m'empresse de répondre, point par point, à M. André Benoist qui, dans le dernier numéro du *Mercure*, m'a pris violemment à partie à propos de l'article que j'y avais précédemment publié sur son livre *Les Mystères de la Police* et où il déclare ne voir « qu'imputations, insinuations diffamatoires, mensongères et calomnieuses ».

M. Benoist commence par m'accuser de l'avoir critiqué par esprit de maison. Accusation qui ne manquera pas de faire sourire ceux qui ont lu mes *Souvenirs de Police*, et, plus encore, ceux qui ont lu ma *Police des Mœurs*, récemment éditée chez Malfère, tant j'ai toujours mis mon point d'honneur à me garder l'esprit libre de toute déformation professionnelle.

M. Benoist s'abuse encore, qui me suppose avoir agi à l'instigation de certains hauts fonctionnaires de la Préfecture qu'il a malmenés. Si ces derniers avaient éprouvé le besoin de se faire défendre, ils disposaient de voix autrement retentissantes que la mienne, et de journaux beaucoup plus répan-

dus que le *Mercure de France*, revue d'élite, qui ne s'adresse point aux foules.

Ceci dit, j'en viens au vif de la querelle que me cherche M. Benoist. En parlant de son livre, mon but était de juger son rôle de directeur de la Police judiciaire, la seule chose qui fût de mon ressort. Je n'avais aucun motif d'animosité personnelle contre lui. Ses antécédents restaient en dehors de ma compétence, et si je les ai évoqués succinctement en quelques lignes, c'était simplement pour démontrer que les bruits qui en subsistaient, vrais ou faux, n'étaient pas de nature à l'imposer en crédit et en autorité au personnel stable et régulier de la Préfecture de Police.

1° « Je n'avais pas à m'inquiéter de ces bruits », dit M. Benoist. C'était son droit, mais quand il prétend n'avoir pas, jadis, comme simple inspecteur, quitté brusquement la Préfecture, il oublie que c'est quitter brusquement un service que d'en démissionner pour entrer dans un autre le même jour, et que ses collègues avaient juste motif de s'étonner de le voir quitter trop brusquement, à leur avis, une administration où l'on n'entre d'ordinaire que pour y faire sa carrière, alors surtout qu'il y comptait déjà six ans de stage et que ses treize citations obtenues semblaient lui promettre un brillant avenir.

J'ai dit que M. Benoist avait été, depuis, enrôlé à la Sûreté générale à titre purement officieux. « Non, me répond-il, j'y ai été nommé officiellement, le même jour, comme inspecteur du service des chemins de fer. » Soit! mais, dans son livre, il nous dit tout simplement avoir été appelé place Beauveau par M. Sébille, contrôleur général, parce que ce haut fonctionnaire avait, à cette époque, besoin de professionnels actifs *qu'il ne trouvait pas dans ses cadres*. N'était-ce pas nous laisser supposer qu'il y avait été enrôlé hors cadres, d'autant plus qu'il confesse avoir été chargé de missions spéciales, dans le but d'influencer le Parlement pour l'amener à voter les crédits nécessaires à la création des brigades mobiles. Si j'ai erré sur ce point, que M. Benoist ne s'en prenne qu'à lui. J'ai trébuché sur une phrase à double entente. Ce n'est pas assez pour m'accuser d'allégation mensongère puisque énoncée en toute bonne foi, ni d'insinuation diffamatoire, puisque

le fait d'être enrôlé hors cadres dans un service quelconque n'a rien d'infamant. Et si, par scrupule de conscience, je ne m'étais interdit, en ce qui concernait les antécédents de M. Benoist, de faire appel à d'autres témoignages qu'au sien, j'aurais pu me servir du livre de M. Ulmann: *Le quatrième pouvoir: Police* (Editions Montaigne), que j'avais sous la main, et que j'avais écarté, comme trop accablant pour lui, mais qui semblait néanmoins m'apporter la confirmation de sa nomination hors cadres, puisque, rendant compte des débats de la cour d'assises, M. Ulmann disait:

> En 1907, M. Benoist démissionne (de la Préfecture de Police). Puis sept années de sa vie demeureront parfaitement secrètes. Même au procès, elles demeureront inconnues des jurés... Quoiqu'il en soit, on le retrouve en 1914. Il s'engage au Contrôle des recherches.

C'est donc qu'il s'était dégagé de ses fonctions précédentes.

2° Ici, M. Benoist nous parle de son séjour à l'armée d'Orient. Il en profite pour se décerner un brevet d'héroïsme civique et faire étalage de ses citations, dont je n'ai jamais contesté la valeur, et qui n'ont rien à voir dans notre discussion. Je regrette même que M. Benoist me force à revenir sur son rôle de commissaire à l'armée d'Orient, dont je n'avais dit qu'un mot en courant. A l'entendre, on pourrait s'imaginer qu'il soit revenu volontairement d'Orient, paré d'une auréole de chevalier sans peur et sans reproche. On s'expliquerait mal alors que le maréchal Franchet d'Esperey, qui l'avait fait nommer chevalier de la Légion d'honneur, le 5 décembre 1918, ait exigé quelques mois plus tard, exactement le 5 août 1919, par télégramme, son rappel d'urgence de l'armée d'Orient. M. Benoist se contente de nous dire qu'il avait demandé sa mise en disponibilité qui lui fut accordée, le 11 septembre 1919, « sans réserve ». « Mesure de faveur », dit-il, donnant ainsi à penser que la Sûreté générale, en récompense de ses brillants services, n'avait rien à lui refuser; mais, si elle était si bien disposée à son égard, pourquoi M. Benoist se plaint-il dans ses *Mystères de la Police* de la difficulté qu'il eut à s'y faire réintégrer? Il oublie aussi de nous dire qu'au cours de sa mission en Orient, il était entré en relations avec le banquier turc Khari, et que, de retour en

France, il s'était associé à lui pour fonder la *Banque commerciale pour la Russie et le Levant*, ce qui n'avait rien à voir avec la police. Et ce nouvel avatar de M. Benoist n'était pas pour infirmer la diversité de son passé.

3° « Je n'ai pas eu, nous dit M. Benoist, comme directeur de la Police judiciaire, à débarquer sans motif légitime M. Caron... Sa mutation était déjà décidée d'avance. » Oui, mais par qui, sinon par lui-même, M. Benoist? Et n'était-ce pas par ressentiment, en souvenir d'un différend ancien qui l'avait mis aux prises avec son futur subordonné? C'est du moins le bruit qui courait à la Préfecture, dont maints survivants pourraient au besoin témoigner, et que je n'ai pas inventé. Et si ce bruit était sans fondement, pourquoi M. Benoist me reproche-t-il d'avoir fait allusion à sa vie privée, dont je n'ai pas soufflé mot, tant je suis, quoi qu'il puisse en penser, aussi respectueux que lui de la vie privée d'un chacun? Mais supposons même, pour lui donner satisfaction, ce différend ancien inexistant; il n'en demeure pas moins que M. Caron fut déplacé, qui n'avait en rien démérité de ses chefs, et que cette injustice avait achevé d'indisposer contre M. Benoist les commissaires de police, qui estimaient fort M. Caron, dont ils avaient fait le trésorier de leur « groupe amical ».

En publiant ses *Mystères de la Police*, M. Benoist s'exposait aux sévérités de la critique et il aurait mauvais grâce à s'en plaindre. Je ne pouvais lui laisser dire que si on ne l'aimait pas à la Préfecture, c'est parce qu'il était républicain de gauche et franc-maçon. Il faut croire, d'ailleurs, que ses convictions politiques ne vont pas sans accommodements, puisqu'il fut révélé, au cours des débats de la commission d'enquête, que c'est grâce à l'intervention de M. Paul de Cassagnac, alors député, qu'il avait été nommé commissaire de police à Lille. Or, M. Paul de Cassagnac n'a jamais passé, que je sache, pour un farouche républicain de gauche.

On se défiait de lui pour d'autres raisons. Bien qu'elles n'eussent pas encore été divulguées par la commission d'enquête, le personnel de la Préfecture n'ignorait pas les graves accusations portées contre M. Benoist par son ancien collègue Lebris, de la Sûreté générale (22 novembre 1909) et par

l'état-major de l'armée d'Orient. Au surplus, il faut bien croire que M. Benoist n'était pas un fonctionnaire de tout repos, puisqu'il a, durant son passage à la Police judiciaire, déchaîné deux scandales: l'affaire Almazoff et l'affaire Oustric. Il faut bien croire encore qu'il ne répondait pas toujours à la confiance de ses protecteurs, puisque, à l'exemple du maréchal Franchet d'Esperey, M. Chiappe, après avoir fait nommer M. Benoist officier de la Légion d'honneur, se vit contraint d'exiger son départ de la Préfecture. Qu'après cela, M. Benoist se targue d'une vie toute de dévouement et d'honneur, je n'y vois point d'inconvénient.

Mais, ce qu'il m'importait d'établir, dans cette discussion, c'était ma loyauté et ma bonne foi, et je ne vois guère ce qui subsiste des accusations qu'a portées contre moi M. Benoist, en enflant aussi démesurément qu'inutilement la voix.

ERNEST RAYNAUD.

PRÉHISTOIRE

Paul Vouga: *Classification du Néolithique lacustre suisse,* Paris, Geuthner, 4°, VII planches. — Du même: *Le Néolithique lacustre ancien,* Recueil de Travaux de la Faculté des Lettres de l'Université de Neuchâtel, Paris, Geuthner, 8°, XXIV pl. — Henri Pourrat: *La Cité perdue,* Paris, Spes, in-16. — Dr Pierre Roffo: *Les Civilisations paléolithiques du Mzab,* Alger, Heinz, 4°, ill. — Du même: *Découvertes préhistoriques dans la région de Djelfa,* Nourry, 8°, ill. — La nouvelle salle du Musée préhistorique de Toulouse.

Il semble bien que Paul Vouga ait réussi à établir une bonne **Classification du Néolithique lacustre suisse** en prenant pour base ses fouilles personnelles dans la région de Neuchâtel et en comparant ses trouvailles, obtenues selon une méthode de recherches absolument rigoureuse, à celles qui avaient été faites ailleurs en Suisse. Mais on doit se rappeler que jusque vers 1900 les préhistoriens en Suisse comme en Savoie se contentaient de draguer des fonds de lacs ou de retirer des objets avec une plaque de plomb munie de graisse (c'est ainsi que je commençai avec André Perrin au lac du Bourget) sans trop se soucier de creuser des tranchées dans les terres autrefois inondées et de nos jours asséchées. De plus, ces premiers préhistoriens étaient surtout des collectionneurs de belles pièces ou de pièces rares.

De nos jours, on pêche moins mais on attend que les eaux

des lacs baissent et par des moyens de fortune on retire tous les objets, rares ou communs, cassés ou bien conservés, couche par couche, en notant les profondeurs et les strates pauvres intercalaires. Bien caractéristique de ces méthodes est la photo, p. 4, qui montre un champ de fouille à Auvernier, avec dégagement prudent des pilotis. L'étude consciencieuse par Paul Vouga des quatre niveaux ainsi déchaussés : énéolithique; néolithique récent; néolithique moyen; et néolithique ancien, a révélé que certains objets sont identiques dans tous quatre (ce à quoi on pouvait s'attendre) mais que chacun d'eux présente des types propres. La même méthode a été appliquée à d'autres stations (Saint-Blaise, Trétyel, etc.), mais on n'a pu réussir, pas plus que sur l'autre rive, à découvrir des niveaux nets parce que les premiers chercheurs avaient tout bouleversé.

La découverte d'une civilisation du Néolithique ancien, non pas européenne universelle, mais spécifiquement lacustre, est fondamentale. Pour savoir par quels objets, ou plutôt par quelles formes d'objets, elle se caractérise, je dois renvoyer aux descriptions du texte et aux planches, très claires et bien exécutées; typiques sont ici les parures et pendeloques à décors linéaires ou pointillés d'une grande finesse d'exécution; on ne les retrouve pas dans les trois couches supérieures. Remarquables sont aussi les astragales munis d'encoches. La série d'objets typiques de la couche la plus profonde qui repose sur le sol vierge n'est sûrement pas unique en Suisse; mais Vouga se plaint avec raison du peu de documents publiés par les divers chercheurs et musées; il a retrouvé son Néolithique ancien à Chevroux, Concise, Onnens, etc.; ceux de mes lecteurs qui sont préhistoriens doivent surtout examiner un certain type d'emmanchure des haches de pierre dans une gaine allongée sans ressaut. Quelle peut être la date de cette colonisation primitive des lacs alpestres?

Paul Vouga a tenté de répondre à cette question dans un mémoire spécial sur **Le Néolithique lacustre ancien**, où, grâce à de nouvelles fouilles, notamment à Port-Conty, il étudie comparativement les diverses séries d'objets d'après leur matière et leurs formes; le chapitre VI, consacré à la

morphologie comparée, a pour but de situer ce néolithique ancien palafittique dans le grand classement général du néolithique mondial. La conclusion serait que son centre de départ a été le Delta du Nil, qu'il aurait suivi les côtes de l'Afrique, puis celles de l'Espagne et de la Provence et serait venu dans les Alpes à partir du golfe de Gênes, soit directement, soit en se détournant d'abord par les lacs italiens. D'où suit que des fouilles bien conduites doivent être refaites aux lacs d'Annecy et du Bourget et sur la rive française du lac de Genève: sommes-nous en Savoie une étape ou un aboutissement?

Ce sont aussi des fouilles qui sont nécessaires pour résoudre le problème de Gergovie posé par Maurice Busset. Il a entraîné Henri Pourrat à explorer la **Cité perdue**; et à son tour Pourrat nous entraîne par toutes sortes de chemins, dans des combes et sur des sommets. Cette promenade mi-savante, mi-poétique autour de textes et de pierres est agréable; on fait connaissance de maints personnages bien du pays, âprement campés. Mais je sors de mon rayon: l'argumentation de Pourrat au point de vue historique et préhistorique est bien conduite; à défaut de fouilles (il paraît que M. Emile Desforges en a commencé, p. 180), chaque parti reste sur ses positions; seul César a perdu les siennes, quelle que soit la solution adoptée; César ou son scribe. Pourrat m'a fait relire le livre de Busset, analysé ici précédemment, et regarder de nouveau les photos. Je penche toujours pour la nouvelle localisation.

En sautant quelques milliers de siècles, nous voici au paléolithique. La **Contribution à l'étude de la Préhistoire du Sahara septentrional** du docteur Roffo avance partiellement le problème africain par l'exploration systématique d'une partie de l'oasis du M'zab. La description des trouvailles personnelles est précédée d'un exposé historique commode; on comprend un peu mieux ainsi la répartition nord-africaine de l'atérien, type de civilisation à intercaler dans nos classements d'une manière définitive; en général, ces stations du M'zab manifestent des influences capsiennes; l'existence du moustérien est également démontrée; il est vrai qu'il présente souvent des formes archaïques. Ce qui étonne,

c'est l'abondance des burins, soit d'angle, soit à pointe effilée par retouches fines. Les photos sont trop noires, parce que la patine est le plus souvent d'un brun rougeâtre; heureusement mon ami Reygasse m'a envoyé, il y a quelques années, une petite collection de spécimens et je connais ces teintes; on se demande si, dans ces conditions, il ne vaudrait pas mieux donner des dessins faits au miroir ou au viseur universel plutôt que des photos sur lesquelles les plans de frappe, les éclats et les retouches ne sont pas assez visibles. Cette observation vaut davantage encore pour les illustrations du mémoire du même auteur sur ses **Découvertes préhistoriques dans la région de Djelfa,** du côté de Ghardaïa. Ici aussi le facies des objets manifeste des affinités moustériennes et capsiennes, c'est-à-dire du paléolithique moyen et supérieur.

Le docteur Roffo est en train, par ces recherches, de s'assurer un bon rang parmi les préhistoriens nord-africains. Est-ce une illusion: il me semble que le recrutement des jeunes devient difficile. C'est pourtant cette région qui nous donnera probablement la clef de plusieurs d'entre les civilisations préhistoriques espagnoles et françaises.

J'avais signalé ici l'état lamentable du **musée de Toulouse.** Depuis a été inaugurée une salle d'art préhistorique organisée par le comte Begouen, avec une reconstitution des célèbres Bisons d'argile. Des photos, des moulages, des cartons expliquent au public de quoi il s'agit. Allons, c'est un beau commencement, fait pour attirer le grand public et peut-être des adeptes nouveaux à notre science. Mais pour le reste des collections, mes critiques subsistent; et puisque les journaux locaux ont déclaré, à propos de cette inauguration, que la ville de Toulouse mérite des éloges, elle peut en obtenir encore d'autres par sa persévérance à réorganiser ce musée totalement.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Jules Gautier: *Jonques et Pagodes,* Jean Le Marigny, éditeur, La Seyne-sur-Mer. — René Dumesnil: *La Seine Normande,* J. de Gigord, Paris.

Nous signalerons tout particulièrement à nos lecteurs **Jonques et Pagodes,** que M. Jules Gautier vient de publier.

C'est un abondant ouvrage, heureusement illustré, que par une délicate pensée l'auteur dédie « à la mémoire de tous les Français qui, en Chine, par leurs mérites, ont fait honneur à la France ». Le voyageur embarque à Marseille sur l' « Aramis », luxueux navire des Messageries Maritimes, et il nous cause déjà un vif plaisir en faisant des compliments du bateau et du personnel; on a tellement tendance, chez nous, à louanger d'abord les étrangers et à décrier ce qui est français, que c'est tout de même réconfortant de constater que souvent nous n'avons rien à leur envier. Après être passé près du Stromboli, le navire arrive à Port-Saïd, où les passagers sont assaillis par une nuée de camelots; la vue de Périm rappelle à M. Gautier que l'Angleterre tient bien la route des Indes avec Gibraltar, Malte, etc., et que notre *Djibouti* ne peut avoir de valeur qu'avec sa permission. Nous y travaillons cependant et le chemin de fer d'Abyssinie, dont la ville est le terminus, doit être un facteur de prospérité.

La traversée de l'Océan Indien demande sept jours sans escale. Une grande fête costumée au profit des œuvres de mer vient affairer les passagers; cet océan évoque les prouesses du fameux Suffren, bailli de Saint-Tropez, et c'est l'escale de Colombo, nouvelle capitale, qui compte 300.000 habitants. Comme nous le fait très justement remarquer M. Gautier, les Anglais assurent dans l'Inde l'ordre et la sécurité, ils administrent l'édilité et la voirie et sans eux, les populations disparates, différentes de religions et de mœurs, ne seraient pas longues à s'entre-déchirer. L'ancienne capitale de Ceylan est Kandy, au milieu de l'île; les voyageurs eurent la bonne fortune d'y assister à une grande fête bouddhique, ce qui nous vaut une pittoresque description et de belles photographies; puis, après avoir visité Colombo, également en fête, grouillant d'une foule souriante, bariolée, s'écartant à peine au passage des éléphants énormes, les passagers regagnèrent ravis leur paquebot. Un arrêt à Penang permet d'aller au temple des serpents, curiosité dont on se lasse vite; Singapour est annoncé par une flottille de pirogues qui escorte l'*Aramis*, les indigènes plongent et attrapent les pièces de monnaie qui, du bord, sont lancées dans la mer. La ville est importante, mais la mévente du caoutchouc et de

l'étain en altère momentanément l'activité. Le navire gagne ensuite Saïgon où il doit rester trois jours, ce qui est suffisant pour voir les ruines d'Angkor (dont une reconstitution réduite a figuré à la dernière exposition coloniale). On reste confondu devant les grandioses monuments qu'élevèrent durant cinq siècles les Kmers. Aujourd'hui, nous disputons ces ruines à l'envahissement de la forêt.

Continuant sa route, l'*Aramis* gagne Hong-Kong où fourmillent des bateaux de toute sorte, allant des simples barques aux cuirassés britanniques. C'est en 1841 que la Chine céda l'île à l'Angleterre. Le port est franc; c'est un entrepôt et un coffre-fort, son mouvement intense lui donne la sixième place dans le monde. Le quartier chinois est à visiter, surtout la nuit.

Canton est la métropole de la Chine du sud, capitale commerciale d'une région comprenant plusieurs provinces comptant 80 millions d'habitants. Le maire est homme de progrès, la ville est en transformation, un quartier se construit sur de larges boulevards et l'on y voit déjà des immeubles de dix étages. L'hôtel de ville est de style chinois, vaste; il évoque l'idée d'un temple bouddhique par ses toitures de tuiles vernissées, soutenues par de simples colonnes rondes sans chapiteau, posées sur des socles de granit et fixées à la charpente par deux coins en bois sculptés. Le monument de Sun Yat-Sen est moins heureux.

Shanghaï n'était, il y a un siècle, qu'une petite ville sans importance; c'est actuellement la capitale commerciale de l'Extrême-Orient, troisième port du monde après Londres et New-York. Située à l'embouchure de la vallée du Yangtsé, qui commande à 200 millions de Chinois, son avenir est illimité. Le quartier des concessions internationales est très important. Nous pouvons être fiers de celle de la France; elle compte 500.000 habitants. L'avenue Joffre, une de ses belles voies, est bordée de résidences parfois somptueuses. La ville s'agrandit sans cesse et rapidement; le champ de courses qui, il y a trente ans, était à l'extrémité, est maintenant au centre. En remontant le Yangtsé, on gagne Nankin; le fleuve y est large de 2.000 mètres. A trois journées de bateau, on arrive à Hankéou, qui groupe deux millions d'habitants

avec Wuchang et Hanyang. C'est un centre de distribution des produits importés par les navires de haute mer et le lieu de rassemblement des produits des plaines fertiles du Hounan et du Houpé. C'est par un train à couchettes de luxe que M. Gautier gagne Tientsin, ville étendue de 1.400.000 habitants. Dans la Chine du nord, on trouve à chaque pas l'influence du Japon; il a d'abord, à l'occasion de la terrible guerre déchaînée par les Allemands, recueilli le fruit des efforts accomplis par ces derniers dans la région; puis il continue progressivement la pénétration que lui rend plus facile l'anarchie chinoise. M. Gautier nous parle longuement de Pékin, cette vieille et captivante cité, et nous regrettons de ne le pouvoir suivre dans ses magiques descriptions, tout en conseillant à ceux qui le pourraient de faire le même voyage.

Dans la collection « Gens et Pays de chez nous », M. René Dumesnil, dont le bagage littéraire est déjà fort important, a fait paraître une étude sur **La Seine Normande** *de Vernon au Havre*. Cette région si attachante ne pouvait avoir meilleur présentateur que cet enfant de Rouen; on sent dans nombre de pages, dans les brillantes descriptions et coutumes, transparaître cette attache au terroir que l'on retrouve tout particulièrement chez les Normands. La descente de la Seine est un véritable enchantement, et non seulement dans sa partie normande, mais pour aujourd'hui nous la prenons seulement de Vernon à la mer, et il y a déjà de quoi nous émerveiller, car le fleuve change de caractère à mesure que l'on descend; sa largeur augmente, les horizons s'élargissent. En amont de Rouen, on rencontre de nombreuses îles verdoyantes souvent fort étendues, il y a aussi d'importants barrages, écluses pour la batellerie, de nombreux ponts pour les routes et voies ferrées; des forêts viennent mourir sur les berges.

Vernon est un lieu charmant qui attire de nombreux touristes; à Saint-Pierre-du-Vauvray, un arc de ciment armé franchit le grand bras du fleuve. C'est un des plus audacieux ouvrages de ce genre. En cours de route, on passe près du château de Gaillon; aux Andelys, l'œil est invinciblement attiré par les imposantes ruines de Château-Gaillard, qui fut

une redoutable forteresse; un peu plus loin, ce sont les falaises d'Orival, et Rouen dont le port est très actif. Parler de cette superbe ville, nous ne le pouvons faute de place, mais nous conseillons vivement à nos lecteurs de se reporter au volume de M. René Dumesnil; ce leur sera plaisir et profit. Quelles délicieuses pages il y a sur Jumièges, Saint-Wandrille, Caudebec, Villequier, Tancarville, Honfleur, etc. A chaque description s'ajoute un peu d'histoire, où l'essentiel est habilement rappelé. Une seconde partie de l'ouvrage est consacrée aux habitants et à leurs mœurs. Successivement, l'auteur présente la race, ses origines, les distinctions qu'il convient de faire entre le haut et le bas pays, les mélanges au cours des siècles. Puis c'est une subtile analyse de l'âme normande avec quantité de plaisants détails, et aussi quelques réfutations. Le cidre, tant chanté, boisson agréable et nationale pourrait-on dire, fait l'objet d'une docte dissertation et le langage est savoureux! Il ne diffère du français de Paris que par l'intonation, mais les expressions locales sont imagées. Combien aussi sont malicieuses et les foires, les assemblées, les fêtes des rois, de la Saint-Jean, rehaussées encore par le pittoresque des costumes qui, comme dans toutes nos provinces, s'uniformise fâcheusement. Une illustration documentaire abondante ajoute encore à l'agrément du volume et une carte permet de suivre les étapes du récit.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : nouveaux carnets de Barrès; hommage à l'extrême-gauche; Baudelaire, mauvais prêtre; projet : histoire d'une déesse Raison; Drumont. — *La Nouvelle Revue française :* le journal d'Alfred de Vigny restauré; action et pensée; bien mourir; poésie; contre la femme qui parle politique; George Sand; définition lapidaire du gouvernement; boutade sur l'Académie. — *La Nouvelle Revue contemporaine:* M. de Bonald et le temps actuel. — *Crapouillot:* anthologie des horreurs de la guerre. — Mémento.

La Revue hebdomadaire (29 juin) publie des fragments d'une série nouvelle des « Cahiers » de Maurice Barrès: le tome IX de ces papiers. On y trouve des notes prises à la Chambre des Députés. Toutes ne plairont pas à ceux qui aiment le père de Petite-Secousse surtout pour son rôle politique. L'observation ci-dessous sera pour quelques-uns une pilule amère:

— Allons, monsieur le duc, criez Vive l'Empereur, dit Lasies au duc de X..., plus blasonné de bêtise que de son blason.

Et lui:

— Vous me mépriseriez!

Cette phrase est chargée d'une grande science, elle est faite pour me satisfaire; mais il l'a dite comme il dirait, comme il penserait: « Avec des bottines de cinq cents francs je ne puis marcher dans la boue ».

Voilà ce que sont devenues de grandes idées, une grande sagesse. Et toujours à la Chambre j'ai cette douloureuse impression de voir le talent, l'instruction, la culture à l'extrême-gauche. Jaurès, Pressensé, Sembat: mais cette culture ne leur sert qu'à exprimer d'une manière intéressante une fausse doctrine. Il y avait déjà cela quand Danton, Carnot, voire Robespierre se trouvaient d'un côté et de l'autre les crétins de Coblence.

Ce sont des vases précieux, ces Jaurès, où se trouve une boisson inférieure et ces gens de droite, des pots sans art où la boisson est saine.

Une excellente vie inconsciente coule dans ces conservateurs à l'insu de leurs raisonnements qui sont piètres.

Au temps que le préoccupe la protection des églises de France, Barrès déclare curieusement:

J'aime en Baudelaire, non, je reconnais en Baudelaire un personnage éternel, le mauvais prêtre. Il n'est pas que cela.

Parmi nombre de projets notés par l'écrivain et qu'il n'eut pas le loisir de réaliser, celui-ci causera aux amis littéraires de son œuvre le plus sincère regret:

J'aimerais écrire l'histoire d'une déesse Raison.

C'étaient souvent de pauvres jeunes filles, les plus vertueuses.

. . . . . .

Un prêtre-soldat, un chevalier de Malte, amoureux d'une déesse Raison.

Ce renseignement sur Drumont, qui fut député d'Alger et un collègue de Barrès au Palais-Bourbon, ne manque pas d'intérêt:

Drumont n'a pas d'exactitude dans le détail. Il ne peut pas raconter une anecdote qui soit absolument vraie. Il ne connaît pas les individus; le récit de ses visites de candidat aux divers académiciens est tout à fait significatif à ce point de vue: c'est étonnant

de fausseté. Mais il a un génie véritable s'il s'agit de peindre des espèces sociales, le bourgeois, le noble, s'il s'agit de saisir les courants.

Il a une fortune d'environ quinze cent mille francs et il a toujours peur de manquer dans sa vieillesse, d'être dans le besoin. Il récrimine contre tous. Il trouve que Dieu lui-même s'est mal conduit envers lui.

Il a des dossiers et l'inondation a dérangé sa bibliothèque en sorte qu'il ne retrouve plus rien et cela lui suggère des plaintes inlassables. Il travaille d'ailleurs assez difficilement.

§

M. Fernand Baldensperger donne à **la Nouvelle Revue française** (1er juillet) des fragments du « journal d'un poète » de Vigny — fragments qui corrigent « la singulière limitation des prélèvements opérés jusque-là sur un ensemble bien plus étendu ».

En 1829, le poète notait:

L'homme d'action n'est qu'un penseur manqué... il sait bien, au fond, que les actions seront assez longues pour remplir l'intervalle entre les idées.

Moins d'un mois après les Trois Glorieuses, l'ancien garde rouge de Louis XVIII écrit sur son carnet :

Situation. — De toutes les déceptions de la vie, la plus comique serait celle de la mort. Par exemple je suppose qu'un homme se soit bien exalté la tête dans l'intention de faire une belle mort et de dire de belles paroles en tombant, mais la chose tourne autrement. Il reçoit une blessure ridicule près de l'œil qui le fait pleurer comme un veau et son dernier mot est:

— Cataplasme.

Cela serait de quoi faire rire amèrement dans un roman. Joignez-y la désolation de sa maîtresse, forcée d'en rire elle-même.

De 1832 est cette déclaration:

Le silence est la Poésie même pour moi.

La même année, il pense, la plume aux doigts:

On devrait fouetter les femmes qui parlent de politique. Cette petite rage qui se réjouit du meurtre, dans ces grands enfants lâches qui ne s'exposent jamais, est la chose la plus dégoûtante.

Le 21 février 1833, Vigny écrit sans détour, de George Sand qu'un peu plus tôt il jugeait « homme dans la tournure, le langage, le son de voix et la hardiesse des expressions »:

Madame Sand vient à minuit chez une de mes amies et veut passer la nuit chez elle. Bizarre conversation (1).

Cette femme monstrueuse a dit hier tout à coup à son amie nouvelle: « *Eh bien, c'est fini, je me suis donnée hier* à [illisible]. » Elle a eu cet homme qui la méprisait et le lui disait. Ainsi, sans scrupule, elle trompe son amant pour lequel elle avait quitté son mari.

Elle ajoutait: *Il m'a traitée comme une fille. Il m'a dit: ce n'est pas la peine de vous tromper un jour pour vous avoir une nuit. Il m'a dit: Vous avez le ton d'une fille sans en avoir les avantages et la fierté d'une marquise sans en avoir les grâces.*

Je me sens puissamment organisé pour la volupté physique.

Vers ce temps, il choisissait pour titre à son « recueil d'histoires de guerre : *La Croix de Saint-Louis* ».

L'admirable définition que voici est datée de 1834:

Tout gouvernement n'est que le symbole agissant d'une idée arriérée.

De l'Académie française dont il demeure un des véritables immortels, il pensait, le 18 décembre 1836:

L'Académie a un grand malheur, c'est d'être la seule corporation un peu durable qui n'ait jamais cessé d'être ridicule.

§

Dans **La nouvelle revue contemporaine** (juin), suite des *Cahiers des Jeunes*, M. François Galy publie de « Brèves considérations sur l'actualité de M. de Bonald ». Le point de vue de l'auteur est original. Il définit avec assez de bonheur Bonald « l'homme qui a le plus obstinément et le plus ennuyeusement [aïe!] prêché le retour à la tradition ». Il est fort amusant de lire par exemple:

Les apirations « nationales » des Français contemporains sont différentes du traditionalisme d'avant-guerre, qui était plus litté-

(1) On devine assez qui désigne l'expression « une de mes amies » : l'intimité croissante et le sans-gêne excessif entre Mme Dorval et la nouvelle venue inquiètent Vigny jusqu'à la fureur. (*Note de M. F. B.*)

raire que politique. Il était de même nature que le catholicisme de tant de naturalistes et symbolistes tardivement éclairés par la grâce. De même que les oblats verlainiens n'avaient aucune théologie, Barrès, Bourget et Lemaître ne tenaient pas beaucoup à leurs idées.

Les mouvements de patriotisme et de piété, le goût du mariage et des sports qui caractérisent notre temps, sans doute considérés sous l'angle de l'éternité ne sont-ils qu'une nuance dans les variations de la moralité générale. Examinés relativement ils sont dus beaucoup moins à la guerre, aux incertitudes de la décade 1920-1930 et aux méfaits de la présente crise, qu'à l'influence des néo-positivistes et traditionalistes de 1900 qui se réclamaient de M. de Bonald.

Plus avant, M. F. Galy constate:

Bolchevisme, national-socialisme, fascisme sont des régimes de droit divin. Hitler agit comme si les dieux de l'ancienne Germanie lui avaient révélé les moyens de se conduire selon la profonde destinée du peuple allemand. C'est la Science qui assura, paraît-il, aux marxistes de Russie que le régime des Soviets était conforme aux besoins et à l'avenir de l'Humanité. Mussolini, plus réaliste, se moque bien de cette poésie sociale et politique. C'est une sorte de Messie qui fonde une Loi dont il ne trouverait pas les raisons en lui.

. . . . . .

Les régimes, soviétique, hitlérien, fasciste, sont également collectivistes, dans ce sens qu'ils affirment que l'individu n'est rien, que la collectivité est tout et que le but des institutions politiques est l'épanouissement de cette collectivité, par des voies et dans des directions d'ailleurs indéfinies.

Et telle est la conclusion de cet article de fine critique:

Si le collectivisme international est victorieux, la Science suffira largement à conseiller les excès de la Cité Future. Au contraire, si quelque dictature nationale s'installe, cette révolution s'accomplira en grande partie au nom de traditions et de « bonnes mœurs » et l'on parlera encore de M. de Bonald.

C'est à ce moment qu'il conviendra d'écrire le petit livre « Esprit de M. de Bonald » que conseillait Sainte-Beuve et dont se moquait Faguet.

§

A l'occasion du vingtième anniversaire de sa naissance (1915), **Crapouillot** — l'unique survivant des journaux du

front — publie un numéro (juillet) qui constitue une anthologie sous ce titre: « *Un siècle de gloire militaire. Les horreurs de la guerre.* » M. Jean Galtier-Boissière l'a réalisée d'une manière objective et constituée de documents qui prouvent que « les horreurs de la guerre furent, à toutes les époques, les mêmes sur tous les fronts de combat ». L'excellent journaliste qu'est M. Jean Galtier-Boissière définit en ces termes le but de cette publication:

En montrant les horreurs de la guerre, durant « un siècle de gloire militaire » où Français, Allemands, Espagnols, Anglais, Sud-Africains, Bulgares, Serbes, Grecs, Roumains, Turcs — et autres! — s'étripaillèrent à qui mieux mieux, notre dessein n'est certes pas de ranimer des haines apaisées, mais au contraire de dévoiler le toujours hideux visage de Bellone, en lui arrachant le masque conventionnel que lui prêtent les menteurs appointés des nationalismes sanguinaires.

Mémento. — *Revue du Tarn* (15 juin): M. L. Charles-Bellet: « Les deux séjours à Albi d'un compagnon de Gutenberg ». — M. Konrad Haebler: « Les incunables d'Albi ». — M. Roger Allaire: « Un épisode des guerres religieuses en Albigeois ».

Atalante (15 juin): fascicule traitant de « La Poésie ».

La Revue du XX^e Siècle (mai-juin): M. Emile Vaast: « Le conseil de Jeanne d'Arc ». — M. P. Gignac: « Révolution contre le progrès ». — M. Marcel Gimoud: « Propos sur la sculpture ». — M. René Vincent: « Racine ou le miracle classique ».

Le Bon Plaisir (juin): numéro consacré aux poésies de Léon Cladel.

Les Primaires (juin): « La chanson de Craonne » par M. Louis Trégaro.

La Revue de Paris (1^er juillet): Mme Colette: « Notes de voyage » sur l'Algérie. — M. G. Bouthoul: « Le malaise algérien ». — « Edmond About » par M. Marcel Thiébaut.

Revue des Deux Mondes (1^er juillet): « En cargo vers Helsingfors » par M. Edouard Peisson. — M. J. Lucas-Dubreton : « Vie du colonel Lawrence ».

Le Bulletin des Lettres (25 juin): hommage à Henri Lardanchet, libraire et poète lyonnais.

L'Archer (mai): « Sol non occidat » par M. Georges Bastide. — « Les propos de Campagnou », consacrés au souvenir du professeur Jean Martin, de la Faculté de Médecine de Toulouse et du chirurgien des hôpitaux Jean Bernardbeig, tous deux morts victimes du

devoir professionnel. — De M. Pierre Viguié: « Manon Lescaut ». — « Victor Hugo, poète et pontife » par M. J. Suberville. — « Philéas Lebesgue et son âme » par M. Marcel Coulon. — La suite d' « Avec la 67e division de réserve », les souvenirs de guerre de M. le docteur Paul Voivenel.

Æsculape (juin). « Saint Corneille invoqué contre le mal des Ardents » par M. J. Pieters. — « Emblèmes et Figurations de la médecine à l'Université de Coïmbre ».

France-Japon (15 juin): « Le bouddhisme japonais », par Sir Charles Eliot.

La Nouvelle Revue Critique (juillet): « Rilke, ami des artistes » par M. André Lebois. — « Le Cinéma et la notion de temps », par M. Louis Le Sidaner.

Marsyas (juin) rend hommage à Victor Hugo par un heureux choix de fragments (vers et prose) de l'œuvre admirable.

Cahiers Léon Bloy (mai-juin): Trois articles inédits de Bloy. — Un émouvant article de M. Georges Rouzet à la mémoire du cher et très regretté abbé Léonce Petit, bon humaniste, musicien dans l'âme, homme de grand cœur entre tous.

Les Marges (10 juillet): M. Raymond Schwab: « Hugo annoté par Pierre Louys ». — Poèmes de MM. Claude Chardon et Philippe Dumaine. — « Une partie de poker », récit de Mme Louise Faure-Favier. — « Battre sa femme », par M. Jules Borély.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra: premières représentations de: *Images*, ballet de M. Léo Staats, musique de M. Gabriel Pierné, et de *La Grisi*, ballet, scénario de Guy de Téramond, musique de M. Henri Tomasi, chorégraphie de M. A. Aveline. — Opéra-Comique: *Psyché*, de César Franck, *Méphisto-Waltz*, de Liszt, et *Lac des Cygnes*, de Tchaïkowski, au récital de danse de Mlle Olga Spessitzsewa. — Les Concerts Historiques de Mme Bécheau La Fonta.

Nous garderons souvenir de la soirée de ballets donnée à l'Opéra où deux nouveautés, encadrées de l'exquis *Daphnis* de M. Maurice Ravel et de la joyeuse *Salade* de M. Darius Milhaud, ont reçu un accueil enthousiaste: aussi bien **Images** de M. Gabriel Pierné que **La Grisi** de M. Henri Tomasi, nous ont en effet ravis.

Nous connaissions la musique du premier de ces ouvrages: elle fut donnée en première audition aux Concerts Colonne, sous le titre *Divertissement sur un thème pastoral* le 13 février 1932, et j'en ai rendu compte ici même dans ma chronique du 1er mars. Le compositeur se doutait-il alors que

ce divertissement — il prenait le mot au sens de variations libres sur un thème donné — deviendrait un divertissement chorégraphique? Succès oblige: ces broderies confiées tour à tour aux contrebasses, aux premiers violons, aux bois, aux cors, aux violons et altos, aux trompettes, après que le cor anglais a exposé le motif initial, cette liberté des rythmes et tout l'esprit d'une musique pleine de fantaisie et d'humour, devaient naturellement tenter un chorégraphe. M. Léo Staats a trouvé là tout à point une valse viennoise, un « blues », une gigue, et il a imaginé un scénario fort plaisant. Il faut dire tout de suite que l'ingénieux décor et les ravissants costumes de M. André Hellé ajoutent à notre plaisir. Nous sommes au lever du rideau devant un magasin de jouets. La vitrine illuminée est garnie de poupées de toute sorte: paysans et paysannes, chasseurs tyroliens, toutou en peluche, Anglais en complet à carreaux, zèbre dûment rayé et leste à souhait, et tout cela gambille, défile, piaffe, parade et surtout danse. Ces rôles sont confiés aux *rats* des petites classes: c'est merveille de voir comme ces enfants sont déjà instruits des choses de leur art! Et pas « m'as-tu vu » pour deux sous, mais simples, naturels, tout joyeux de s'ébattre, certes, mais comme si le public n'était pas là pour les voir — et les applaudir. Les bravos n'ont point manqué: Mlles Quefellec et Vaussard, Lafond et Kempf, Krainick et Vanel — futures étoiles — brillent déjà du plus vif éclat.

C'est l'excellent peintre Dignimont qui a été chargé — et quel heureux choix! — d'illustrer le ballet de M. Guy de Téramond, *La Grisi*, et a logé l'action dans deux décors adorables. Le premier représente le boulevard des Italiens au temps des lions et des biches, alors que Mangin, costumé en empereur romain de carnaval, vendait ses crayons comme un charlatan ses remèdes, alors que dames et lorettes portaient des robes si délicieusement ridicules et des chapeaux si joliment saugrenus qu'on les dirait d'hier si ce n'est d'aujourd'hui. Le second nous fait pénétrer à la Maison Dorée (qui n'est plus aujourd'hui qu'un bureau de poste, mais qui, en ces temps heureux, était le plus élégant des cabarets parisiens). Et nous voyons Carlotta Grisi — celle-là même qu'aima Gautier, bien qu'il eût épousé Giulia, sa cousine, Carlotta

qui fut *Giselle* et *Paquita*... — Elle entre après la représentation avec ses camarades, car des dandies donnent une fête et ont invité le corps de ballet. Une femme jalouse, qui suppose que son mari a dû suivre l'étoile, va la rejoindre. Bientôt la dame a la certitude de son malheur. Elle supplie sa rivale qui d'abord se moque, puis touchée de tant de chagrin, se prête à un subterfuge: la Grisi s'enveloppe d'une écharpe pour exécuter un pas et, adroitement, pose l'écharpe sur la dame, de telle façon que le benêt de mari enlève sa propre femme au son de *la Vague* et de la *Polka des Volontaires*. Car cette partition importante est presque tout entière — c'était une gageure imposée — bâtie sur trois ouvrages d'Olivier Métra: *les Roses, la Vague* et la *Polka des Volontaires*. En connaissez-vous de plus vulgaires et de plus rabâchés? Non, n'est-ce pas. Eh bien M. Henri Tomasi les a, par le sortilège de son art, et tout en leur laissant leur caractère et leur indéniable qualité chorégraphique (ils n'ont que ce mérite, mais ils l'ont bien: ils sont « dansants » à faire trémousser des podagres), M. Tomasi a réussi, par des transformations légères, rythmiques et surtout harmoniques, à les décrasser (qu'on me passe le mot) et à les rendre neufs. Et il a d'ailleurs apporté lui-même de nombreuses pierres tirées de son propre chantier: toute l'entrée de Mangin, par exemple, et l'entrée de la femme jalouse. Il y a là une richesse d'idées, en dépit des emprunts à Métra, qui est tout à l'honneur de M. Tomasi. La tâche était plus difficile pour le musicien que s'il eût été constamment libre de son choix. Ce nouvel ouvrage fait grandement honneur au compositeur d'*Ajax* et de *Miguel Mañara*: il a les mains heureuses, mais les bonheurs de cette sorte ne sont que les récompenses du talent.

La chorégraphie de M. A. Aveline est non moins jolie et variée. Elle a un irrésistible entrain; elle est claire et suit l'action avec un à-propos qui mérite toutes les louanges. Et puis elle donne aux artistes de la danse les meilleures occasions de montrer leur talent. Mlle Camille Bos est la Grisi. Rôle redoutable, lourd de souvenirs, mais qui ne l'accablent point, puisqu'elle y montre une légèreté merveilleuse. M. Peretti, son danseur, se surpasse. Chaque création de cet artiste

ramène les mêmes éloges, pareillement mérités. De trois jeune bouquetières, par leur grâce, leur souplesse et leur talent, Mlles Simoni, Barban et Didion, font trois rôles de premier plan. Elles aussi ont droit aux plus vifs éloges, ainsi que Mlle Hughetti, « femme jalouse » charmante. Et quel plaisir pour les amateurs de ballets, d'applaudir une chorégraphie exempte d'acrobaties et de fautes de goût — une chorégraphie qui soit vraiment de la danse.

C'est M. Paul Paray qui dirige *Images* et M. Ruhlmann qui conduit *La Grisi*. On les a fort justement applaudis l'un et l'autre.

§

Giselle... En écrivant ce nom tout à l'heure à propos de la *Grisi*, je songeais à Mlle **Olga Spessitzseva**. Nous n'avons point connu la Grisi, mais nous avons connu une autre Giselle, aérienne, immatérielle, poétique autant que put l'être la créatrice du rôle, l'incomparable sylphide. Pour nous, Giselle, c'est Mlle Spessitzseva. Depuis plusieurs années, nous ne l'avions plus vue sur la scène. Elle est revenue et a reparu, mais à l'Opéra-Comique, en un récital de danses donné avec le concours de l'Orchestre Symphonique de Paris, sous la direction de M. Pierre Monteux, avec un programme musical où la *Psyché* de Franck et la *Méphisto-Waltz* de Liszt, exécutées en perfection, comblaient les vœux les plus exigeants et où figurait, en interlude, la belle *Rhapsodie Roumaine* de M. Georges Enesco. M. Pierre Monteux a donné aux retardataires une petite leçon fort méritée: comme le bruit que l'on faisait dans la salle, tandis que l'orchestre jouait le premier mouvement du poème symphonique de Franck, empêchait littéralement d'entendre, il a posé sa baguette, puis le silence établi, il a recommencé l'exécution. Pourquoi ne fait-on pas ainsi plus souvent? Pourquoi faut-il que les gens bien élevés, qui arrivent à l'heure au théâtre (ce sont presque toujours les plus occupés dans la vie, le retard étant une manière de snobisme), pourquoi faut-il donc que ceux-là aient toujours à supporter les brimades de quelques personnes mal élevées, et pour qui, d'ailleurs, la musique semble avoir si peu d'intérêt que l'on se demande la raison qui les fait quitter leur

logis pour en entendre? Pourquoi ne ferme-t-on pas les portes de la salle au moment où l'on commence? Pourquoi ce qui est d'usage pour les œuvres de Wagner ne se fait-il point pour toutes les autres? Pourquoi, enfin, le théâtre semble-t-il créé au seul profit des ouvreuses dont les allées et venues, les propos à haute voix et les remuements de monnaie, ajoutent quelque chose d'horripilant au supplice que les goujats infligent aux honnêtes gens? Il n'y a qu'en France que l'on voit ces choses: est-ce donc par ses défauts qu'un peuple doit montrer son originalité?

Sans doute cet agacement préalable m'empêcha d'admirer autant que je me le promettais la traduction chorégraphique de *Psyché*. J'ai trouvé Mlle Spessitzseva fort gracieuse et charmante, mais l'étoile n'eût rien perdu de son éclat à être mieux entourée. Au contraire, j'ai beaucoup aimé *Méphisto-Waltz*, plus vivant, et dont le caractère fantastique est bien mis en lumière par une chorégraphie habile et variée. *Le Lac des Cygnes* offre à l'étoile des situations les mieux propres à faire valoir ses qualités exceptionnelles; on y a retrouvé Mlle Spessitzseva telle que le souvenir la gardait, et son succès a été triomphal. Devrons-nous laisser passer encore des mois et des années pour la revoir? Et ne reprendra-t-elle point place un jour sur la scène où elle eut tant de succès inoubliables, et où elle était entourée d'un corps de ballet digne d'elle?

§

Les **Concerts Historiques de Mme Bécheau La Fonta**, donnés à Marly, puis à Versailles, ont été parmi les fêtes les mieux réussies de la Saison de Paris. Par le choix du cadre, par celui des interprètes, par le soin mis à porter au point de perfection l'exécution des œuvres au programme, Mme Bécheau La Fonta a montré les meilleures qualités d'organisatrice. Elle a partagé avec la Princesse Oukhtomsky, MM. Pierre Dupré et Paul Brunold, avec M. Georges de Lausnay qui dirigeait l'orchestre, les bravos qu'un nombreux public n'a point ménagés aux interprètes.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Emile Hennequin, traducteur d'Edgar Poe. (Documents inédits.) — Vers la fin de 1880, Emile Hennequin entreprit de traduire huit nouvelles d'Edgar Poe, encore inédites en français (1) : *L'inhumation prématurée, L'homme sans souffle, Une mystification, Le Philosophe Bon-Bon, La découverte de Van Kempelen, Un Entrefilet aux X, La Caisse oblongue, Ne pariez jamais votre tête au diable,* plus un fragment du *Journal de Julius Rodman.* Un essai biographique sur l'écrivain américain devait précéder cette traduction. Afin d'éclaircir quelques points douteux, Hennequin s'adressa à Mr John H. Ingram, attaché au General Post Office, de Londres, en qualité d'ingénieur en chef, et qui avait fait de la vie et de l'œuvre de Poe son étude particulière. Il avait publié les œuvres d'Edgar Poe en 1874, et en 1880 un magistral ouvrage intitulé: *Life, letters and opinions of E. A. Poe,* « biographie étendue, suivant l'écrivain mois par mois, donnant ses travaux littéraires, les accidents de sa vie, les progrès de son développement intellectuel. » Mr Ingram, très obligeamment, se mit à la disposition d'Hennequin. Il répondit aux questions posées et le prévint qu'il eût à insister sur le fait que « les malheurs de Poe furent causés en grande partie par sa pauvreté. Le manque d'argent fut son crime principal. »

Hennequin écrivit son essai en marge de la biographie de Mr Ingram, laquelle « contient une masse de documents officiels, de lettres, de témoignages, de souvenirs, et telle est l'impartialité de ce livre qu'il paraît un dossier de pièces, un recueil de faits où la critique n'a plus qu'à puiser et à interpréter. »

Hennequin publia sa traduction en 1882, chez Ollendorff, sous le titre : *Contes grotesques,* lesquels étaient suivis des *Marginalia.*

Nous nous sommes attaché à reproduire exactement dans ces traductions les particularités de l'original, ses duretés, ses subtilités, écrivait-il. Ce soin pourra déplaire. Mais la langue de Poe

(1) Sauf la *Caisse oblongue,* qui parut dans un volume de M. Hughes, mais insuffisamment traduit à son sens.

n'est pas telle qu'on puisse la rendre en périodes élégantes. D'ailleurs la notoriété acquise par les traductions de Baudelaire prouve que le public consent à ces audaces et préfère une reproduction violentant par endroits la tradition, mais fidèle, à une imitation plus lointaine et plus pâle.

L'effort du nouveau traducteur fut apprécié, sinon par le public, du moins par les lettrés.

Sur un papier portant en tête : *Cabinet du Préfet de la Seine,* l'auteur d'*Une Belle Journée* écrivit à Hennequin :

Mon cher confrère,

Merci de m'avoir si cordialement envoyé votre traduction des *Contes grotesques.*

Edgar Poe m'intéresse au plus haut degré comme fantaisiste échevelé et comme psychologue perspicace, vous jugez avec quelle satisfaction j'ai lu les nouvelles œuvres que vous faites connaître au public.

L'étude biographique que vous consacrez au romancier détruit bien des illusions et mine la légende mise en circulation par le génie visionnaire de Baudelaire. Elle m'a ravi par son autorité de rappel à la réalité. Je regrette seulement que vous ayez cru pouvoir vous dispenser de reproduire le portrait de Poe, et c'est, à mon sens, la seule chose qui manque à votre livre si scrupuleusement documenté.

Reste la question du style. Je n'ai point été surpris le moins du monde de ne pas retrouver dans votre système de traduction l'orchestration Baudelairienne. Je vous sais bien plus près du texte que l'auteur des *Fleurs du Mal* qui travailla Poe à son image et interpréta en virtuose plutôt qu'il ne traduisit avec sincérité.

J'ignore l'anglais, mais de plus grands clercs que moi m'ont assuré que votre travail rendait exactement l'impression un peu nue de l'original (2), et c'est un éloge que je vous transmets, il vaut mieux que tout ce que mon ignorance pourrait vous dire.

A nouveau, mon cher confrère, agréez avec mes remerciements, l'assurance de ma vive cordialité.

HENRY CÉARD.

174, avenue Daumesnil.

(2) « ...Mon absurde opinion sur Edgar Poe n'a pas changé, écrivait Léon Hennique à Hennequin, mais, en compensation, j'ai été heureux de faire connaissance avec un genre de talent que je vous ignorais. Votre traduction est de style solide, bien français, et derrière elle, on sent la langue de Poe. Je ne saurais mieux vous complimenter. »

Mais c'est à la lettre suivante qu'Emile Hennequin dut être particulièrement sensible:

Mardi, 8 avril 1882.

Monsieur,

Combien j'ai à vous remercier de votre aimable cadeau. J'ai relu, traduites par vous, toutes ces histoires que j'ai sues par cœur, avec un charme inconnu, beaucoup d'entre elles ne m'étant jamais apparues en français! Votre version est excellente et donne exactement l'impression du style de Poe. Enfin, grâce à votre étude biographique, le cher et prodigieux poète se montre donc, pour la première fois, tel qu'il fut. Il y a, par instants, de très justes et de très profondes conclusions, que vous tirez, sans l'aide de notre ami Ingram (3), des documents amassés par ce dernier. Elles sont bien à vous. A peine un point ou deux sur lesquels nous discuterons, quand j'aurai le plaisir de vous voir: partant, pour cette semaine et la suivante, à la campagne. Merci encore, et quand paraîtra ma traduction des Poëmes, si elle paraît, je compléterai de mon côté l'échange: pour l'instant, recevez toute ma sympathie.

Bien à vous.

STÉPHANE MALLARMÉ.

89, rue de Rome.

Trois ans après, Emile Hennequin reprenait son essai sur Poe. Mais c'est une œuvre nouvelle, et non une version différente qu'il publiait dans le premier numéro de la *Revue Contemporaine* (1885). Réduite à sa plus simple expression, la biographie cédait le pas à l'analyse critique.

Dans les *Marginalia de Poe* qu'il avait traduits à la suite des *Contes grotesques*, se trouve cette note:

Voir distinctement le mécanisme d'une œuvre d'art, ses rouages, ses pignons, est sans contredit un plaisir par lui-même, mais un plaisir que l'on ne peut goûter qu'autant que l'on renonce à jouir des effets produits par l'artiste. En fait, il arrive souvent que considérer analytiquement les œuvres d'art, revient à les considérer par ces miroirs du temple de Smyrne qui réfléchissaient déformées les plus belles images.

C'est de cette façon qu'Hennequin considéra l'œuvre de Poe.

(3) Mr Ingram était lié avec Mallarmé, qu'il présentait ainsi à Hennequin: « A student of Poe: knows me well: a *charming* fellow. »

Analyser l'œuvre d'Edgar Poe, discerner l'esthétique subtile, savante et parfaite par laquelle il suscite, avec une certitude prévue, l'extrême de certaines émotions, remonter de ces moyens à ces effets, des artifices du style, de la psychologie, de la composition, aux propriétés intimes et essentielles, saisir enfin la cause dernière, l'âme même de Poe, complexe, ténébreuse, retorse et robuste, ayant d'un mécanisme d'acier le froid, le bleu, le fin et le dur, ce sera d'une certaine manière appliquer à cet artiste la loi du talion, le disséquer avec les instruments par lesquels il assume sur la plupart des esprits de ce siècle un ascendant impérieux et obéi.

Cette méthode, Hennequin l'appliqua rigoureusement pour pénétrer la pensée intime de Poe et démonter le mécanisme secret de ses romans judiciaires, de ses contes psychologiques et de ses poèmes.

L'essai sur Edgar Poe enchanta Mallarmé qui en félicita l'auteur:

Paris, 2 février 1885.

Mon cher Monsieur Hennequin,

C'est votre coup de maître, cet article: je vous aurais remercié tout de suite, si je n'avais voulu, après une étude de détail, relire, hier, le mémoire tout entier. Votre opération d'esprit m'apparaît là indiscutable; et la brièveté du procédé que vous obtenez en frappant juste où il faut, à plusieurs reprises, rapides et nettes, est bien moderne. Vraiment oui, avec cette décision lucide dans le choix des faits typiques, tous pris dans l'œuvre (qui nous révèle l'homme mieux que tout), on n'a que faire de s'embarrasser des moyens ordinaires de la critique historique, milieux, précédents, etc., etc. Et cela ne se prête pas moins à tout le desideratum du morceau littéraire: car vous avez quelques pages d'une intense et concise éloquence et mathématiquement chantante! Poe est là authentiquement, dans un cercueil de strict ébène, aux poignées précieuses.

Merci de m'avoir envoyé cela, et merci d'avoir pris, pour parler du corbeau, quelques lignes de ma traduction: je ne pouvais en aucune façon être étranger à votre travail.

Je vous serre la main; à bientôt.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Le surlendemain, Hennequin trouvait cette lettre dans son courrier:

Sèvres, 9, rue Brogniart (S.-et-O.).
4 février 1885.

Monsieur,

Il me tarde de vous connaître afin de vous adresser quelques reproches. En votre très belle étude sur Edgar Poe (sans tréma sur l'e) qui m'a ravi, je regrette vivement qu'il n'y ait pas un seul mot en l'honneur de feu mon vénéré maître Charles Baudelaire. Il n'est pas possible qu'un arithméticien littéraire tel que vous, éprouve quelque répugnance à citer le plus grand poëte et même le plus subtil prosateur de notre époque, à propos de l'extraordinaire écrivain que sa traduction nous a fait connaître à nous tous, celto-ibérins ou scandinaves du conglomérat dénommé France et qui devrait, s'il y avait encore quelque logique en nous, être désigné tout autrement. Allons donc! Nous, Gallo-romains, des Francs! Eh! non; nous sommes et serons toujours des Gaulois mâtinés de Latins.

A vous et de tout cœur.

L. A. CLADEL.

L'essai sur Edgar Poe, comme tous les articles d'Emile Hennequin, fut très remarqué dans les milieux littéraires, et Jules Lemaître lui-même, consacrant sa rubrique du *XIX^e^ Siècle* (13 février) à la *Revue Contemporaine,* le signalait à ses lecteurs :

...Après les lettres de J. de Goncourt vient une étude de M. Léon (*sic*) Hennequin sur Edgar Poe.

Je crois qu'ici le choix même du sujet est significatif: les « jeunes » ont une prédilection marquée pour les artistes d'une originalité un peu bizarre et maladive. Cette étude est fort remarquable: c'est la méthode de M. Taine appliquée à la recherche et à la définition non seulement des facultés maîtresses de l'écrivain, mais de ses procédés de composition et de style. Je ne reprocherais à ce travail qu'un luxe d'appareil scientifique, une

(4) Hennequin se justifia des reproches que lui faisait le romancier des *Martyrs ridicules,* que préfaça Baudelaire. Il alla sans doute rendre visite à Cladel, qui lui avait écrit:

« Sèvres, 18 avril [1885].

« Votre dernière lettre est charmante, mon cher confrère, mais votre avant-dernière nous avait permis de croire que vous viendriez cette semaine. Et vous n'êtes pas venu. Le soleil luit; arrivez-nous donc un de ces quatre matins et nous mangerons un grignon en parlant de ce que nous aimons et de ce que nous haïssons.

« A bientôt.

« Tout à vous.

« L. A. CLADEL. »

trop grande foi dans des formules qui jamais, quoi qu'on fasse, n'embrassent un esprit tout entier (il y faut des retouches et des additions) — et enfin des affectations telles que celle-ci: « Ces facultés que je viens de définir ont eu pour siège un cerveau qui faisait partie d'un organisme humain, lequel s'appelait Edgar Poe, a vécu de telle à telle année, et s'est décomposé depuis dans tel cimetière. » Mais avec tout cela, M. Hennequin est un écrivain ingénieux et vigoureux, et voici qui vous donnera une idée de sa manière dans ses meilleurs moments:

« Poe se marie; et les circonstances lui ayant permis d'augmenter le rayon de ses souffrances, voici les désastres qui reviennent et se suivent, que chassé de ville en ville, et de rédaction en rédaction, restant besogneux, lent à travailler, querelleur, aigri, affolé par le spectacle de la maladie qui minait sa femme, semblait l'abandonner et la ressaisissait, il se jeta dans le vice qui consomma sa ruine, se mit à boire les redoutables liqueurs que l'on débite en Amérique, ces délabrants mélanges d'alcool, d'aromates et de glace; et toujours luttant contre sa tentation et toujours succombant, reportant l'amour enfantin qui purifiait sa pauvre âme, de sa femme morte à sa belle-mère, quêtant un peu de sympathie auprès de toutes les femmes qu'il trouvait sur son chemin et ne recevant qu'une sorte de pitié timide, ayant tenté de se suicider — pour une déconvenue de cette espèce, atteint enfin de la peur de la bête pourchassée, du délire des persécutions, multipliant ses dernières ivresses qui le menaient de chute en chute à la mort, — il en vint, l'homme en qui se résumaient la beauté, la pensée, la force masculine, à avoir cette face de vieille femme hagarde et blanche que nous montre un dernier portrait, cette face creusée, tuméfiée, striée de toutes les rides de la douleur et de la raison chancelante, où sur des yeux caves meurtris, tristes et lointains, trône, seul trait indéformé, le front magnifique, haut et dur, derrière lequel son âme s'éteignait. »

La page était belle sans doute, l'une de celles que Mallarmé trouvait d'une *intense et concise éloquence et mathématiquement chantante,* mais la vraie originalité d'Emile Hennequin, *arithméticien littéraire,* consistait dans l'acuité de son analyse qui avait si bien réussi une difficile *opération d'esprit.* Cela, qu'avaient tout de suite saisi des « amateurs » tels que Mallarmé et Cladel, avait échappé à Jules Lemaître, professionnel de la critique dilettante.

AURIANT.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

En marge de cette « maudite affaire ». — Le vendredi 27 août 1830, à huit heures du matin, avait été, comme on sait, découvert, au château de Saint-Leu, le corps déjà froid du duc de Bourbon, prince de Condé, pendu, ou plutôt *suspendu* à l'espagnolette de sa chambre à coucher, car les pieds n'avaient pas quitté le sol et leur extrémité reposait sur le tapis.

C'était, semble-t-il, un simulacre de suicide, plutôt qu'un suicide: on avait vraisemblablement pendu un mort, préalablement étouffé ou étranglé dans son lit: Sophie Dawes, sa favorite, devenue baronne de Feuchères et en partie son héritière, avait été invitée à empêcher « à tout prix », un départ que l'on croyait imminent.

Trop d'intérêts, et de trop grands, étaient en jeu pour qu'on ne tînt pas à accréditer la version du suicide; les témoins s'y prêtèrent, et, cependant, sachant peut-être à quoi s'en tenir, le curé de Saint-Leu ne refusa pas les prières de l'Eglise au prétendu suicidé.

Puis, solennellement, le corps fut transporté à Saint-Denis.

Le prince Louis de Bourbon, le plus proche parent du prince de Condé, avait demandé au parquet de Pontoise un supplément d'enquête. La cour royale de Paris déclara, par arrêt du 20 janvier 1831, se saisir de l'affaire, par droit d'évocation, et le Conseiller Antoine Edme de la Huproye fut désigné « pour faire les fonctions de juge d'instruction ».

C'était un vieux magistrat, à la veille de prendre sa retraite et avant tout désireux que sa mise à la retraite fût profitable à l'avancement de son gendre, juge suppléant au tribunal de la Seine.

Avant même que cette désignation fût faite, le procureur général, M. Persil, l'avait combattue en sous-main: car si M. de la Huproye était connu pour sa haute conscience, on n'ignorait pas son attachement à la branche aînée et on savait qu'on ne pouvait compter sur lui pour cacher les rapports qui existaient entre Louis-Philippe et Sophie Dawes, baronne de Feuchères, cette « petite baronne anglaise » qui,

suivant le mot terrible de Nestor Roqueplan dans le *Figaro*, « ressemble beaucoup à une espagnolette ».

Le conseiller de la Huproye recommença une instruction laborieuse, à peine amorcée par le tribunal de Pontoise, et malgré l'invitation qui lui avait été faite, ne chercha nullement à ménager l'ancienne favorite du prince de Condé.

Mais, ici, mieux vaut laisser la parole à M. Louis André, dont, en 1925, son ami, M. Victor Perrot, secondé par Paul Jarry, a publié le curieux volume: *La mystérieuse baronne de Feuchères* (Perrin, un vol. in-12) :

La longue et difficile instruction de M. de la Huproye touchait à son terme.

Depuis sa première heure, les allées et venues s'étaient succédé presque sans interruption entre le Parquet de la Cour et le Cabinet du roi, et le Procureur général Persil n'avait pas tardé à transmettre à M. de la Huproye une recommandation formelle: « Quoi qu'il arrive », ne rien entreprendre contre la liberté de Mme de Feuchères.

Le Conseiller instructeur en fit l'amère confidence à deux de ses collègues de la Cour, MM. de Mommerqué et Vanin.

Dans le dernier état de la procédure, l'intention formelle de M. de la Huproye n'en était pas moins de conclure devant la Chambre des mises en accusation au renvoi de Mme de Feuchères en Cour d'assises.

— Je considère comme une obligation, comme un devoir, de faire arrêter Mme de Feuchères, disait-il alors au conseiller Vanin.

— Oui, répondit celui-ci; mais êtes-vous sûr d'être soutenu par la Cour?...

Dans une lettre intime, M. de la Huproye écrivait, vers ce moment:

« J'ai terminé lundi dernier (16 mai) l'instruction de cette maudite affaire, qui m'absorbe depuis quatre mois. J'ai remis mardi les pièces à M. le Procureur général, et je prépare mon rapport. »

Ce rapport sur son instruction — dont il avait la charge devant la Chambre d'accusation, — M. de la Huproye en termina la rédaction au cours de cette même semaine: 90 pages d'une écriture menue, nerveuse, compacte, — et d'une logique tout aussi serrée.

Le vieux magistrat y avait noté que, dans l'instruction « des faits compliqués de l'immense affaire », « les ennuis », bien souvent, l'avaient harassé jusqu'au « découragement », tandis qu'il sentait

« les fils se rompre, non pas par la pusillanimité des témoins, mais par des causes qu'il ignorait ».

A travers le dédale de tant d'énigmes, M. de la Huproye, dans le résumé et la discussion de son œuvre tenace d'investigations patientes, avait mis en évidence — d'une façon aussi précise que le lui permettaient les données acquises à cette époque, — les invraisemblances du suicide, les probabilités d'un crime, et, enfin, — très froidement, avec une absolue pondération dans la pensée et dans l'expression, — le bien-fondé de tous les soupçons les plus graves à l'encontre de Mme de Feuchères.

Ligne par ligne, mot par mot, j'ai suivi le texte de M. Louis André, me gardant de tout rapprochement trop facile, entre les scrupules de ce magistrat, écoutant la voix de sa conscience et non les suggestions de son Procureur général, et une autre affaire plus récente. Là déjà, il s'agissait de faire triompher la thèse du suicide, non du Conseiller, mais du prince... de Condé.

Cependant, l'analogie s'accentue; il suffirait de changer quelques noms propres pour rajeunir de plus d'un siècle cette « maudite affaire », qui, elle aussi, fit couler tant d'encre:

Le 2 juin, dans la matinée, visite de M. Persil à M. de la Huproye, à son domicile, rue Neuve-Saint-François, n° 16, au Marais.

Le Conseiller instructeur indique au Procureur général le sens des conclusions de son rapport.

— Mais, s'écrie le Procureur général, vous êtes en désaccord avec les médecins!... Ils ont conclu au suicide.

— Ça dépend lesquels, eût pu répondre le Conseiller, car, comme tous les experts, les médecins n'étaient pas d'accord. Si certains avaient conclu au suicide, d'autres, entre autres les docteurs Frédéric Dubois, Bonnie — un nom prédestiné dans une telle instruction — et Gendrin, pour des raisons, peut-être plus péremptoires, croyaient à l'assassinat:

L'hypothèse de l'assassinat par suffocation dans le lit, — soit en obstruant le passage de l'air, soit par strangulation, — n'est repoussée par aucune des circonstances constatées, et elle se concilie avec les circonstances qui sont inexplicables par le suicide.

L'hypothèse de l'assassinat opéré immédiatement par suspension ne paraît pas admissible.

L'assassinat dans le lit par suffocation et suivi de suspension du corps, aurait été très difficile — sinon impossible, — à exécuter *par une seule personne.*

Plusieurs circonstances, déclarait le D[1] Gendrin, qui ne semblent pas s'expliquer par le suicide, s'expliqueraient par l'assassinat, après lequel la suspension de la victime aurait été opérée pour faire croire à un suicide.

Il fallait, effectivement, à Mme de Feuchères, la complicité d'un homme de main, qui fut, peut-être, le « principal exécuteur d'un forfait dès longtemps prémédité ». Ce n'était autre, sans doute, que son « greluchon », le maréchal des logis de gendarmerie X..., préposé, en ce moment même, à la garde du château de Saint-Leu. Plus jeune que la baronne, qui s'en était éprise et avait payé ses dettes, il avait alors une trentaine d'années, était de bonne mine et d'avantageuse prestance. A son lit de mort, l'ancien coiffeur de la rue de la Paix, Charles-Louis Lecomte, que Sophie Dawes avait imposé au vieux prince comme valet de chambre, déclarera plus tard que, la nuit du crime, attiré par les allées et venues insolites qu'on entendait chez son maître, il y était monté:

A peine ouvrait-il la porte de l'antichambre du prince, qu'il aperçut, à la lueur de son bougeoir, deux personnes se dirigeant précipitamment vers l'escalier dérobé. Lecomte s'élança, les atteignit.

Avec stupeur, il reconnut Mme de Feuchères et le sous-officier de gendarmerie X...

X... gagna l'escalier, et, malencontreusement, il en referma sur lui la porte vitrée. La baronne restait seule en face de Lecomte.

Après un instant de trouble et d'hésitation, elle lui intima, très impérieusement, l'ordre de regagner sa chambre; et Lecomte n'osa pas lui désobéir, bien qu'il eût l'idée confuse d'un grand malheur survenu.

Le maréchal des logis X... aurait passé, caché à l'entresol, dans la chambre de l'abbé Briant, encore une créature de la baronne, les deux journées des 27 et 28 août 1830, et le dimanche 29 août seulement, le lendemain de l'ouverture du testament du prince, trompant une fois de plus la surveillance du concierge, il serait parvenu à s'enfuir du château, tan-

dis que Mme de Feuchères elle-même le quittait avec précipitation.

D'ailleurs, ils ne furent inquiétés ni l'un ni l'autre, bénéficiant de cette étrange « raison d'Etat » qui, trop souvent, au lieu de poursuivre le châtiment des coupables, assure leur impunité. Les événements s'étaient précipités, en effet, et le Parquet était enfin parvenu à se débarrasser du Conseiller trop gênant, contre lequel on n'osait pas renouveler le coup de l'espagnolette, ni risquer une « anticipation ».

Le vendredi 3 juin 1831 — il y avait presque un an que l'affaire traînait, le Procureur général Persil était venu à nouveau trouver en son domicile M. de la Huproye, dont le repas familial était à peine terminé.

Pressentant la gravité de l'entretien, sa femme et sa fille s'étaient retirées, par discrétion.

Dès ses premières paroles, M. Persil, nettement, déclare:

— Votre rapport ne verra pas le jour: des raisons d'Etat s'y opposent...

— Comment! On subordonnerait à la politique l'action de la justice!... proteste vivement le Conseiller.

La discussion s'anime, tourne presque en querelle.

— Il s'agit bien, s'écrie M. Persil, de la culpabilité ou de l'innocence d'une femme flétrie!... Il y va de l'honneur, de la considération de la Maison d'Orléans, engagée dans une compromission funeste, sous le coup d'une solidarité déplorable, dont, à tout prix, il faut qu'elle se tire!...

Et le Procureur général, — en forme de conclusion:

— Un siège de juge titulaire au Tribunal de la Seine sera, dès demain, attribué à votre gendre M. Theurier de Pommyer, si, immédiatement, vous demandez, vous, votre mise à la retraite d'office...

Le Conseiller de Huproye avait dépassé la soixantaine. A son écœurement se joignaient le désir du repos pour ses dernières années et d'assurer à son gendre la situation qu'il enviait. Le dégoût, la fatigue, l'amour paternel l'amenèrent à une capitulation de conscience: il céda et demanda sa mise à la retraite d'office.

Ainsi, le rapport tant redouté fut anéanti. Deux jours après, M. Brière-Valigny, nouvellement promu président de la Chambre d'accusation, fut chargé de la mission dont on venait de dépouiller le vieux Conseiller. Le 21 juin, la Cour,

— Par un arrêt dont les considérants, divisés en sept paragraphes, analysaient et expliquaient, un à un, les principaux faits groupés par l'instruction, — disait « qu'il n'était pas *établi* que la mort du prince de Condé fût le résultat d'un crime », et que, en conséquence, « il n'y avait pas lieu à suivre ».

Le prince Louis de Rohan, en sa qualité de partie civile, se pourvut en cassation et, naturellement, vit son pourvoi rejeté. Suivant la jurisprudence, d'ailleurs constante, de la Cour suprême, le Procurer général avait seul qualité pour lui déférer un arrêt de non-lieu.

Mme de Feuchères, « femme flétrie », échappait à toute répression. Il en fut de même de son greluchon, le maréchal des logis X..., qui survécut à tous les acteurs et témoins du drame, sans que ce fâcheux incident ait nui à sa carrière, car il serait mort âgé et dans une situation élevée.

Plus heureux que sa chère baronne, il a vu son nom échapper à la réprobation de l'histoire. M. Louis André le connaissait, mais ne l'a pas divulgué et on n'a pas retrouvé dans ses papiers la fiche qui le mentionnait.

Du château de Saint-Leu, il n'est pas resté pierre sur pierre. Suivant la volonté formelle de Mme de Feuchères qui en avait hérité, il fut rasé, dès 1835, et la vente, en deux lots, du domaine y attenant, produisit plus de dix millions.

Seul, le tombeau du prince de Condé — une colonne à laquelle sont adossés deux anges — rappelle le souvenir de la résidence princière, attestant que certains scandales sont de tous les temps et qu'aucun régime n'en a le monopole.

PIERRE DUFAY.

NOTES ET DOCUMENTS DE SOCIOLOGIE

La détresse des jeunes diplômés. — Le chômage intellectuel est incontestablement l'une des formes les plus décourageantes du déséquilibre social. Il est beaucoup question des chômeurs manuels et de tout un programme de grands travaux qui porteraient remède à leur navrante situation. Nous sommes fixés par les statistiques sur leur nombre.

Mais que savons-nous des diplômés sans travail ou de ceux qui ont dû se résigner à accepter un gagne-pain quel-

conque, généralement dérisoire, en attendant une situation adaptée aux études qu'ils ont faites?

Dernièrement M. Chassaing, sénateur, a demandé au ministre de l'Education nationale de lui faire connaître les conditions de recrutement dans l'enseignement.

La réponse du ministre a paru dans le *Journal Officiel* du 27 février 1935.

Elle comporte plusieurs tableaux, auxquels malheureusement la presse n'a donné aucune publicité. Non seulement ces tableaux devraient être affichés en caractères tirant l'œil dans toutes les écoles de France et de Navarre, mais dans toutes les communes. De surcroît j'en imprimerais des tracts à destination des parents qui ont l'ambition de faire prendre des licences à leurs enfants.

Mais que disent donc ces tableaux? En général les chiffres sont arides, mais combien éloquents — et désolants! — sont ceux que je vais vous citer.

Voici d'abord le nombre des fonctionnaires de lycées qui seront atteints par la limite d'âge de 1935 à 1940 inclusivement, c'est-à-dire le nombre des places qui seront vacantes:

Professeurs de philosophie, au total 10; professeurs de lettres-grammaire, 74; professeurs d'histoire, 25; de mathématiques, 37; de sciences, 41; d'allemand, 20; d'anglais, 19; d'espagnol, 5; d'italien 1 (*sic*).

Pour les collèges, la situation est encore plus affligeante:

Professeurs de philosophie, 2; de lettres-grammaire, 17; d'histoire, 4; d'allemand, 7; d'anglais, 9; d'espagnol, 2; d'italien, 0; de mathématiques, 8; de sciences, 5.

Quant à l'enseignement secondaire féminin, ici, comme dirait Dante, laissez tout espoir. L'encombrement dans les lycées et collèges dépasse toutes les prévisions:

Professeurs de philosophie, 0; de lettres, 12; d'histoire, 5; de mathématiques, 4; de sciences, 2; d'allemand, 3; d'anglais, 8; d'espagnol, 0; et d'italien, 0.

Il nous reste à opposer à ces tableaux ceux des licenciés, candidats ou candidates à un poste d'enseignement, au 31 décembre 1934.

Voici d'abord le nombre des candidats par discipline: phi-

losophie, 93; histoire, 129; sciences, 349; lettres classiques, 75; langues vivantes, 184. Et celui des candidats ayant obtenu satisfaction: philosophie, 3; histoire, 9; sciences, 9; lettres classiques, 70; langues vivantes, 14.

Voyons pour les filles. Total des candidates: philosophie, 148; histoire, 241; sciences, 355; lettres classiques, 98; langues vivantes, 250.

Ayant obtenu satisfaction: philosophie, 4; histoire, 3; sciences, 0; lettres classiques, 21; langues vivantes, 14.

Nous avons exposé la lamentable situation des licenciés qui cherchent un débouché dans l'enseignement.

Le sort des autres diplômés n'est pas plus enviable. Voici quelques chiffres particulièrement déprimants: en 1933, le nombre des candidats à Polytechnique était de 1.500 pour 180 places; à Saint-Cyr, de 1.300 pour 270 places; à l'Ecole coloniale, de 399 pour 27 places; à l'Ecole des Mines de Paris, de 522 pour 48 places; à l'Ecole des Ponts et Chaussées, de 251 pour 30 places; à l'Ecole d'Aéronautique, de 389 pour 60 places.

Quatre cent deux candidats se sont présentés au rédactorat des ministères pour 59 places; 350 à la Banque de France pour 8 places; 3.000 à des emplois du Trésor pour 300 places; 800 aux Contributions pour 150 places.

On ne s'étonnera pas de cette prodigieuse inflation du nombre des diplômés et des candidats aux fonctions publiques, si l'on compare les effectifs de nos universités en 1900 et en 1932. Alors qu'en 1900 la population universitaire montait seulement à 29.377, dont 965 femmes, en 1932 elle s'élève à 82.655, dont 21.704 femmes. La marée féminine prend des proportions gigantesques. A la Sorbonne, on compte plus d'étudiants (33.821) en 1932 que dans toute la France en 1900!

§

Voilà, n'est-il pas vrai? un encouragement aux études supérieures. Poussez donc vos fils et vos filles vers l'université. Ils ont toute chance de rester sur le carreau.

La soif furieuse de diplômes, qui caractérise notre époque, est en train d'engendrer une génération d'aigris et de dupes.

La leçon de ces chiffres? En réponse à une interpellation,

M. Mallarmé, ministre de l'Education nationale, a dit dernièrement à la Chambre que tout le monde était libre de prendre des diplômes et que jamais l'Etat ne s'était engagé à pourvoir de situations les diplômés.

C'est l'évidence même. Mais M. Mallarmé s'est bien gardé de faire allusion à aucun remède.

Pourtant, il nous semble que l'Etat et le Parlement ont une grosse part de responsabilités dans la situation actuelle. Gouverner, n'est-ce pas prévoir? N'ont-ils pas créé l'école unique et donné à l'enseignement secondaire — base et réservoir de l'enseignement supérieur — une importance exagérée?

La première mesure qui s'impose, c'est donc la suppression de l'école unique, qui dans quelques années, lorsqu'elle donnera à plein, nous vaudra une armée de désœuvrés et de déclassés.

L'école unique est une folie coûteuse qui nous mène en droite ligne à la révolution. L'école unique n'est pas autre chose qu'une couveuse de futurs révolutionnaires. Il faut la supprimer sans retard, en même temps que la gratuité de l'enseignement secondaire. Nous devrions nous inspirer de l'exemple anglais: frais de scolarité élevés pour ceux qui peuvent payer, extension des bourses d'études pour les enfants méritants et nécessiteux, *seulement pour ceux-là.*

Une mesure radicale, mais qui — rassurez-vous, messieurs les professeurs — n'a aucune chance d'être adoptée, consisterait à fermer les universités pendant quelques années, ou du moins à les mettre en veilleuses.

On pourrait aussi contingenter strictement, par voie de concours, et au prorata des places disponibles ou des besoins, le nombre des étudiants admis chaque année à l'université.

Il y a d'autres remèdes que nous allons étudier.

Mais d'ores et déjà une mesure s'impose: il faut, je le répète, donner la plus large et la plus efficace publicité à la triste situation des diplômés.

§

N'y a-t-il donc rien à faire contre ce fléau et faut-il, comme l'indique M. Mallarmé, abandonner à son triste dessein toute cette jeunesse, trompée par le miroitement fallacieux du

parchemin? N'est-il pas possible de découvrir, à défaut d'une panacée miraculeuse, du moins quelque palliatif?

Nous pensons qu'un gouvernement, qui ne craindrait pas des réformes radicales, pour lesquelles il trouverait l'opinion publique derrière lui, un gouvernement qui ne craindrait pas de gouverner, réussirait à améliorer la situation à bref délai.

Il faut abolir les cumuls. Nous savons que l'on s'en préoccupe. Mais fait-on tout le nécessaire? Dans l'enseignement secondaire, les heures supplémentaires devraient être rigoureusement interdites et les classes de plus de trente élèves dédoublées. Place aux jeunes professeurs!

Ces mesures, me dit-on, se heurtent à des difficultés financières. Mais, comme nous l'avons dit, il faut supprimer la gratuité de l'enseignement.

Et l'âge de la retraite? Ne serait-il pas possible de l'avancer obligatoirement, après avis de médecins de confiance, pour tous les fonctionnaires malades et fatigués? Pourquoi certaines catégories de fonctionnaires peuvent-elles rester en place jusqu'à 70 ou 75 ans?

Enfin j'en arrive à l'une des plaies saignantes de notre époque d'après guerre: il importe d'intervenir énergiquement contre le travail de la femme mariée et ses abus.

Lorsqu'il est prouvé que le gain du mari est suffisant, il est inadmissible que la femme mariée continue à travailler et à occuper la place d'un chômeur, qui est peut-être un père de famille.

Ceci s'applique aussi bien au commerce et à l'industrie qu'à l'Etat.

Des pays voisins n'ont pas hésité à plonger le bistouri dans cet abcès et à le vider impitoyablement.

Nous connaissons tous autour de nous de ces cumuls scandaleux, favorisés par l'indifférence ou la veulerie des pouvoirs publics. Nous invitons instamment nos parlementaires à s'emparer de cette question et à lui donner une solution rapide et équitable.

Que l'Etat prêche d'exemple! En général, ces ménages de fonctionnaires sont du reste les moins intéressants, car ce

sont des ménages sans enfant ou avec un enfant. La place de la femme est au foyer.

Une intervention énergique de l'Etat dans ce domaine, suivie d'une réforme analogue dans les établissements privés, entraînerait instantanément un décongestionnement du marché du travail. Il serait enfin possible de donner quelque satisfaction aux justes revendications des sans-travail, manuels aussi bien qu'intellectuels.

AMBROISE GOT.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Edmond Buchet: *Un homme se lève*, roman, Corréa, Paris. — Clarisse Francillon: *Chronique locale*, Gallimard, Paris. — Robert de Traz : *Le Pouvoir des Fables*, roman, Grasset, Paris. — Jean Marteau : *Ivoire ou Corne*, roman, Corréa, Paris.

Sans doute avez-vous oublié comme moi le nom de ce peintre dont les « navets » politico-religieux sévissaient à Paris vers l'an de grâce 1900? Il avait imaginé de mêler le Christ à la vie moderne, aux prises tantôt avec des financiers à « huit reflets » (comme on disait alors), tantôt avec des filles en cheveux, des ouvriers et des souteneurs en casquettes. Il voyait Jésus relever une blonde Madeleine sur le boulevard du même nom ou bien porter sa croix, sous l'œil des sergents de ville, devant les colonnes de la Bourse.

C'est aux ouvrages de ce malheureux que m'a fait penser le roman de M. Edmond Buchet, **Un homme se lève.** Il s'agit d'un pasteur genevois. Devenu impossible à Genève, où ses ouailles le traitent de bolchévik, il se croit appelé par Dieu à convertir Paris. Cette « mission » l'oblige à quitter sa jeune femme après un an de mariage (la loi chrétienne ne défend-elle pas de séparer ce que Dieu a uni?). Son apostolat, commencé dans les brasseries du Quartier Latin, se poursuit dans les usines de la banlieue rouge et parmi les clochards. Sous son influence, un bon jeune homme renonce comme lui à l'amour (pas tout à fait, pourtant, car le volume ne s'achève pas sans avouer une rechute). Un mauvais drôle, à qui le « Maître » a donné des remords sans pouvoir le ramener au bien, se réfugie dans le suicide (joli résultat d'une croisade pour le salut des âmes). L'auteur, après avoir

'ait faire à son héros quelques miracles, l'abandonne à l'ins-ant où, dans une crise de démence, en pleine rue, il éructe l'interminables anathèmes contre la Babylone moderne et a veule humanité d'aujourd'hui. Que deviendra le pasteur Ritter? Nous n'en saurons probablement jamais rien.

A vrai dire, je ne tiens pas à le savoir. Il me paraît assez étrange que mes contemporains puissent s'intéresser aux ormes les plus inhumaines, les plus orgueilleuses, les plus tériles du sentiment religieux. La preuve que notre époque st malade, je la trouve dans certains romans « catholiques » lont l'atmosphère est celle du cauchemar: voyez Mauriac, our ne parler ni de Green ni de Bernanos. Précisément parce u'il est plus difficile de vivre par la raison que par la foi, e trouve déplaisant que, sous prétexte d'exalter l'âme, on ilipende l'intelligence. Passons sur tout cela: quelles que oient les aberrations de sa doctrine, la vie d'un apôtre peut ournir la matière d'un grand livre. Mais il y faut de l'auto-ité. Il faut imposer au lecteur un ascendant irrésistible. Il aut dominer son sujet. M. Edmond Buchet demeure très u-dessous du sien. Résultat: une témérité maladroite, un uvrage mal conçu et pauvrement écrit. L'infortuné paraît 'en rendre compte, puisque, dans sa préface, il écrit loya-ement:

> L'auteur lui-même n'a pu suivre son héros que quelques mois : eux du début, de la jeunesse, du sacrifice. Il pose le problème ans le résoudre et il abandonne son héros, en avouant humblement u'il ne peut plus le suivre, lorsque, d'un coup de pied dans infini, celui-ci prend son élan pour entrer dans la Poésie.

Alors, pourquoi l'avoir fait lever, cet homme?

Pour montrer le tourment de notre siècle, ce que Pascal ppelait la misère de l'homme sans Dieu, le moyen le plus ûr ne serait-il pas de raconter, telle qu'elle est, notre vie édiocre? Mauriac l'affirmait naguère à propos des romans e Colette: « Ses livres font songer à ces égouts des grandes illes qui tout de même se jettent dans le fleuve et, confondus vec lui, atteignent la mer. Cette païenne, cette charnelle ous mène irrésistiblement à Dieu. »

Le livre que Mme Clarisse Francillon intitule **Chronique**

locale m'a rappelé cette réflexion. C'est un ouvrage unanimiste, selon la formule de M. Jules Romains, mais réduite à l'échelle d'une ville de province et, dans cette ville, aux seules classes moyennes; réduite aussi, dans le temps, à une courte période relevant des « années de crise » dont nous ne sommes point encore sortis. Roman touffu, pas très bien composé, écrit avec plus de facilité que de soin, mais plein de verve et de mouvement. Mme Francillon affirme un vrai tempérament de romancier. Elle a l'autorité qui manque à M. Buchet. A ces deux qualités assez rares et particulièrement dignes d'éloges chez une débutante, elle ajoute le don d'observer et la justesse du coup d'œil.

Tout cela est d'autant plus remarquable qu'elle décrit un monde sans attrait, des actions dépourvues de toute grandeur: égoïsme partout, avec, chez les vieux, des restes de religiosité, de prudence en affaires, d'honneur bourgeois et, chez les jeunes, une complète inaptitude à se gouverner. Parmi tant d'êtres qui ne trouvent qu'en eux-mêmes des raisons de vivre (ou de mourir), il y a deux artistes: un virtuose du piano et un luthier, très bohème, qui deviendra quelque jour un compositeur illustre. Celui-ci ne vit que pour son art, mais l'ascétisme auquel il se hausse trahit une sécheresse de cœur pire, par ses conséquences, que celle des philistins. Quant à l'autre, le succès, durement acquis, l'a gâté: la cinquantaine venue, il ne sera plus qu'un vaniteux barbon.

Entre tous ces personnages, de pauvres intrigues se nouent et se dénouent, conduites, semble-t-il, par le seul hasard comme dans la vie de tous les jours.

Si, dans une bibliothèque municipale, à Limoges ou à Toulouse, en feuilletant la collection du *Progrès* ou de la *Dépêche*, vous pouviez discerner le visage, l'allure, le caractère, les tenants et aboutissants des citoyens et citoyennes que mentionnent les faits-divers, vous auriez l'atmosphère de *Chronique locale*. Avec des éléments assez médiocres Mme Francillon crée de la vie. Comme Balzac, elle fait concurrence à l'état-civil, ce qui n'est pas un mince mérite.

Dans cette œuvre de femme, ce qui intéresse le plus, ce sont les femmes. Ce qui les différencie, c'est leur attitude devant l'amour: celle-ci l'ignore, celle-là le subit comme un

corvée, une autre en meurt tragiquement, une autre encore e fait à la garçonne et sans y croire. Ce qu'elles ont de com- nun, c'est que pas une d'entre elles ne paraît capable de utter ni pour garder l'amour ni pour s'en garder. Même lésarroi, même veulerie chez les mâles. D'eux comme de eurs compagnes, on se dit: « Le pire, c'est qu'ils sont vrais. » Ensuite, on se demande: pourquoi? La valeur, non seule- nent morale, mais religieuse du roman, se révèle par la nanière dont il pose la question et sollicite la réponse.

En écrivant **Le Pouvoir des Fables**, M. Robert de Traz 'a pas eu l'ambition d'atteindre à la métaphysique. Il n'a oulu que peindre des enfants.

Les romans sur ce thème sont assez rares en français, la angue même étant faite à l'usage des grandes personnes (1). Ceux de nos écrivains qui parlent de l'enfance ne font, en énéral, que se souvenir de la leur. Ils en donnent le plus ouvent une image déformée: chez ceux dont les jeunes nnées furent heureuses, la vision est faussée par le regret, ar l'attendrissement; chez les autres, par la rancœur. Se ant à une mémoire presque toujours infidèle, ils se voient rès différents de ce qu'ils furent.

Sans doute M. de Traz a-t-il utilisé, lui aussi, ce résidu lus ou moins trouble que chaque homme conserve de sa ie puérile. Mais il y ajoute son expérience actuelle, ses bservations de père. Cette dualité d'inspiration l'a conduit écrire non des souvenirs romancés, mais un roman au sens ropre du mot, une histoire d'apparence objective, qui appli- ue aux enfants les méthodes habituelles de la fiction psy- nologique.

L'idée centrale, c'est que les « petits d'hommes » vivent ntre eux dans un monde fermé, inacessible aux adultes et ans lequel l'invention, les « fables » tiennent beaucoup plus e place que la réalité.

Pour développer cette remarque, assurément juste, M. Ro-

(1) Dans la partie de ses mémoires où elle raconte son éducation de incesse anglaise, S. M. la reine Marie de Roumanie s'exprime en ces mes : « We children hated speaking French. We considered it an affec- language, a language for grown-ups » (*The story of my life*, vol. I, ndon, Cassel and Co.).

bert de Traz réunit, pendant les vacances, dans une vaste maison de campagne, sous la férule d'une vieille dame, trois familles étroitement apparentées de grands bourgeois. Mme Morestal gouverne sa fille, son gendre, ses deux fils et ses brus. Par le rêve et par la ruse, les enfants, eux, se défendent. Le chef de leur troupe est une fille de treize ans, Nine, impérieuse, turbulente et mythomane. Elle les entraîne tous à sa suite dans une histoire de trésor volé par leur grand'mère à une belle et infortunée princesse: il s'agit de retrouver ce trésor et sa légitime propriétaire. Dans l'esprit des enfants, l'héroïne de leur fable s'identifie peu à peu avec une parente pauvre, tante Zoé, vieille fille un peu simplette, dont Mme Morestal a fait sa dame de compagnie. Nine finit par croire comme les autres au conte qu'elle a forgé pour eux: en restituant à la victime son trésor, on lui rendra la grâce et la jeunesse. On attire tante Zoé dans le complot, elle y entre sans se faire prier. Mais elle comprend tout de travers les allusions mystérieuses de ses jeunes sauveurs, dont les paroles ressuscitent dans sa mémoire, avec les traits de celui qu'elle aima sans oser le lui dire, une souffrance oubliée. Résultat: la pauvre vieille devient folle, on l'enferme dans un asile. C'est le moment que choisit Nine pour relever ses tresses et jouer à la grande personne en mangeant des prunes avec Antoine, le fils du jardinier. C'est alors qu'elle se met à traiter d'idiots ses cousins parce qu'ils ont cru à l'histoire de la princesse et du trésor.

Les croquis de M. Robert de Traz sont pleins de notations justes et fines. On y relève aussi, comme dans plusieurs de ses autres romans, quelques traits un peu conventionnels. Par exemple, dans les dernières pages, l'auteur indique avec beaucoup de discrétion l'éveil, chez Nine, de la coquetterie féminine, de la curiosité pour les choses de l'amour. Mais dans tout le reste du livre, aucun des gosses qu'il met en scène ne rêve un seul instant aux mystères de la vie, de la naissance, de la procréation. Sans aller jusqu'au freudisme intégral, il faut bien admettre que les enfants d'aujourd'hui n'attendent pas d'être pubères pour s'intéresser à tout cela. L'innocence totale dont les gratifie M. de Traz n'est-elle pas une concession aux « idées reçues »? Je ne veux pas dire qu'i

aurait dû aller à l'autre extrême: c'eût été, sans doute, suivre un autre poncif.

Pour marquer mieux encore le contraste entre la société enfantine et celle des adultes, il aurait pu suivre de plus près la vie de ces derniers, lui donner autant d'importance qu'à celle de la petite classe. S'il ne l'a pas fait, c'est probablement pour ne point alourdir son récit, non pas en composant ce que l'on nomme en rhétorique un parallèle, mais en illustrant la définition géométrique des lignes de ce nom: à savoir qu'elles ne se rencontrent jamais. Je regrette seulement qu'il n'ait pas donné, d'un phénomène aussi capital, l'explication qui me paraît la plus satisfaisante: la plupart des grandes personnes se montrent radicalement incapables de comprendre les enfants parce qu'elles ont elles-mêmes oublié leur enfance ou parce qu'une illusion funeste les empêche de reconnaître dans leurs descendants les qualités et les travers qui furent ceux de leurs jeunes années. D'où, chez les parents qui voient trop beau, un optimisme aveugle suivi de déceptions cruelles et, chez ceux qui voient juste mais qui ne se souviennent pas d'eux-mêmes, une injuste et maladroite sévérité.

Certains critiques ont rattaché le *Pouvoir des Fables* au *Grand Meaulnes*. Le titre et le thème autorisent, il est vrai, ce rapprochement. Mais M. de Traz ne me semble guère parent d'Alain Fournier. Voici, en revanche, un débutant, M. Jean Marteau, qui appartient sans conteste à la famille « meaulnière », fort nombreuse dans la littérature d'aujourd'hui. J'avoue ne pas comprendre très bien comment les descendants du *Grand Meaulnes* ont pu se multiplier au point où nous voyons qu'ils l'ont fait! Le roman d'Alain Fournier est une réussite émouvante, mais si nécessairement singulière, au sens propre du mot, que l'on s'étonne de voir tant d'écrivains la prendre pour modèle. C'est probablement sans le vouloir que M. Jean Marteau semble s'en être inspiré en écrivant **Ivoire ou Corne.** Ce roman, dont l'épigraphe est empruntée au XIX[e] chant de l'*Odyssée*, raconte, en insistant sur l'enfance, la vie d'un homme tué à la guerre. M. Marteau y fait un étrange et pénétrant portrait de rêveur. Il y a dans son récit des maladresses, des longueurs, d'inutiles obscu-

rités. Du talent aussi, qui promet encore plus qu'il ne donne, mais duquel on peut attendre des ouvrages d'une qualité assez rare.

L'auteur montre très finement combien est fausse l'idée si répandue qui s'exprime dans ce cliché: « un doux rêveur ». Non, le rêveur n'est pas toujours doux. Souvent même, comme le Simon Chalais de M. Jean Marteau, il donne dans la férocité. « Le rêveur n'a jamais l'âme d'un enfant ni d'un adulte. Il échappe au temps et cela le rapproche de l'enfance, où les jours s'éternisent et où, pour cette cause, les sentiments et les passions acquièrent une intensité terrible; mais il a, d'autre part, une vision des ombres tranchées, une prescience du profit de l'existence, qui, heureusement, sont épargnées aux petits. » Mieux qu'un long commentaire, ces deux phrases permettront au lecteur de se rendre compte si le livre qui les contient est destiné à le séduire ou à le rebuter.

RENÉ DE WECK.

LETTRES RUSSES

« Litératournoïé Nasledstvo » (*Héritage littéraire*), vol. 16-17, Moscou, 1935. — Michel Gorlin : *N.-V. Gogol und E. Th. A. Hoffmann*, Leipzig, 1933. — Du même : *Hoffmann en Russie* (« Revue de Littérature Comparée », janvier-mars 1935). — *Seminarium Kondakovianum*, tome VII, Prague, 1935.

Le tome 16-17 du recueil moscovite **Litératournoïé Nasledstvo,** qui vient de paraître, est un très fort volume de plus de onze cents pages, somptueusement relié et richement illustré d'un grand nombre de fac-similés de lettres, de gravures en noir dans le texte et de planches en couleurs hors texte. Ce volume est consacré en entier à A. S. Pouchkine; car, bien que le centenaire de la mort de l'illustre poète ne tombe qu'au mois de janvier 1937, on se préoccupe déjà de commémorer dignement cet événement, et cela non seulement dans l'Union soviétique, mais aussi dans les milieux intellectuels des réfugiés russes à l'étranger où on organise des « soirées Pouchkine » à grand renfort de chants, danses et déclamations.

En U.R.S.S., l'Académie des Sciences de Leningrad vient de faire paraître les premiers des dix-huit volumes d'une nouvelle édition des œuvres complètes de Pouchkine. Elle est suivie de près par les éditions « Académia », qui lancent

aussi leur édition des œuvres de Pouchkine, et par une autre firme soviétique. Enfin, un comité vient de se constituer en vue des prochaines solennités pouchkiniennes. Il groupe toutes les sommités de la science, de la littérature et des arts des différentes unités politiques et ethniques qui font partie de l'Union soviétique.

Ainsi donc, le recueil du « Litératournoïé Nasledstvo » est en quelque sorte une introduction aux différentes manifestations qui auront lieu dans la patrie du poète lors de la commémoration du centenaire de sa mort. Une introduction de premier ordre, dirai-je, car en dehors des études et articles consacrés par différents écrivains et critiques de l'U.R.S.S. aux différents aspects du génie de Pouchkine, à son style, son enseignement littéraire, son héritage poétique, son mode de travail, etc., etc., une grande partie du recueil qui nous occupe est constitué par des lettres inédites de Pouchkine et à Pouchkine, recueillies et commentées par le regretté Chtchögolef qui fut, avec mon vieil ami Nicolas Lerner, le plus sagace et le mieux informé des connaisseurs de la vie et de l'œuvre de Pouchkine.

On ne peut pas dire que la correspondance de Pouchkine ait quelque ressemblance avec la correspondance d'un Gœthe ou d'un Byron, par exemple. Les lettres que recevait le poète russe émanaient de gens pour la plupart quelconques et n'avaient trait qu'à des sujets fort prosaïques. Il se peut que le régime de fer de Nicolas Ier ait été pour beaucoup dans la pauvreté du contenu des lettres qui furent adressées au poète par ses amis et connaissances. On sait que les autorités de ce temps-là ne se gênaient pas pour violer le secret de la correspondance privée. Mais ce qui est à souligner, c'est que les lettres de Pouchkine lui-même, qu'on publie actuellement, sont dénuées aussi d'un grand intérêt et qu'elles tranchent, par cela même, avec celles qui furent écrites par lui avant les années 1830, quand chacune d'elles contenait des dissertations sur des sujets littéraires ou même sur des questions politiques et représentait ainsi un document précieux pour notre jugement sur le poète et son temps. Mais c'est qu'après 1830 Pouchkine, marié et de plus en plus en butte aux difficultés matérielles de la vie, était déjà des-

cendu des hauteurs où planait jadis son intellect pour sombrer dans la prose journalière d'une existence bourgeoise. Nous possédons une lettre de lui de cette époque, qui dépeint bien son état d'âme et sa situation d'alors.

Le 23 février 1833, il écrit à Nachtchëkine:

Ma vie à Pétersbourg ne rime à rien. Des préoccupations de toutes sortes m'empêchent de m'ennuyer. Mais je n'ai pas de loisir, je n'ai pas la libre existence du célibataire, si nécessaire à un écrivain. Je tourne en rond dans le grand monde; ma femme est très à la mode; tout cela exige beaucoup d'argent. L'argent, je me le procure par mon travail, mais ce travail exige du recueillement et de la solitude.

La femme de Pouchkine (c'était une demoiselle Goutcharof) était la personne la moins préparée pour être l'épouse d'un poète et d'un grand esprit. Elle était jolie, coquette, volage, avec un cerveau de moineau et des préjugés de son milieu, cette vieille noblesse de Moscou, pleine de morgue, mais passablement ignorante et à moitié ruinée ou criblée de dettes. Le poète avait épousé la demoiselle Goutcharof après de longues fiançailles dont ses futurs beaux-parents avaient profité pour exploiter ses relations en haut lieu afin de se refaire quelque peu.

Cependant, quoique Pouchkine fût déjà alors chambellan, titre qu'il traîna comme un boulet à son pied et qui l'obligea à pas mal de bassesses et de grandes dépenses pour soutenir son rang dans la société pétersbourgeoise, les Goutcharof le traitaient toujours un peu de haut en bas et ne le considéraient pas de leur monde. Mais le poète resta longtemps amoureux de sa femme; il pardonnait aussi bien l'attitude de ses parents à son égard que ses propres sentiments vis-à-vis de lui, sentiments qui n'avaient rien de bien tendre ni de bien dévoué. C'est seulement dans les dernières années de sa vie qu'il s'éloigna d'elle tout à fait, bien qu'extérieurement il ne changeât nullement sa ligne de conduite envers elle, si ce n'est qu'il ne la mettait jamais au courant de ses travaux et projets littéraires.

Quant à la belle Nathalie, ses sentiments pour le poète se trouvent très bien définis dans la seule lettre d'elle qui nous

soit parvenue jusqu'ici (1). Cette lettre, ou plutôt ce post-scriptum à la lettre de sa mère à Pouchkine, fut écrit le 14 mai 1834 de la propriété familiale de Iaropoletz, où la jeune femme séjournait avec la vieille Mme Goutcharof. Voici ces quelques lignes dans le français incorrect de la noblesse russe de ce temps-là:

C'est avec peine que je me suis décidée à t'écrire, n'ayant rien à te dire, et t'ayant donné des mes nouvelles par une occasion qui a eu lieu l'un de ses jours. Maman elle-même étoit sur le point de remettre sa lettre à la poste prochain, cependant elle a craint que tu n'éprouve quelques inquiétudes en restant quelque temps sans savoir de nos nouvelles, c'est ce qui l'a décidée à surmonter le sommeil et la fatigue qui l'accablent elle ainsi que moi, car nous avons été à l'air toute la journée. Tu verras d'après la lettre de Mamman que nous nous portons tous très bien, ainsi je ne te dis rien à ce sujet, je termine ma lettre en t'embrassant bien tendrement, je compte t'écrire plus au long à la première occasion, ainsi adieu, porte-toi bien et ne nous oublie pas.

Un ménage aussi peu assorti ne pouvait finir que dans le drame. On avait écrit jadis que Pouchkine, poussé par une jalousie tenace, avait provoqué Dantès en duel, le soupçonnant d'être ou de vouloir être l'amant de sa femme. Mais nous savons maintenant que dans les dernières années de sa vie le poète se souciait peu de la conduite de sa femme; on suppose même qu'il n'était pas indifférent alors aux charmes de la sœur de sa femme, Alexandrine (Asinka) Goutcharof qui habitait la maison des Pouchkine. Quoi qu'il en soit, c'était Asinka qui était la confidente du poète en ce qui concerne ses travaux et ses projets littéraires. Ainsi, l'image de Pouchkine, nouvel Othello, s'estompe et à sa place surgit la figure d'un homme las, prématurément vieilli, accablé de soucis de toutes sortes, en butte continuelle aux exigences de ses créanciers et à l'humeur changeante des autorités de l'Empire à son égard, en commençant par Nicolas Ier et en finissant par ses nombreux censeurs et sbires, enfin, moralement et intellectuellement seul, terriblement seul. Et alors

(1) M. Chtchögolef estimait que c'est dans la famille de la fille de Pouchkine, la comtesse Nathalie Mérenberg, qu'il faut chercher à Londres, probablement, les lettres de la femme de Pouchkine.

la certitude que Pouchkine ait cherché dans un duel, décidé sous un prétexte futile, une sortie élégante des difficultés de la vie qui le harassaient, s'affirme et se précise d'autant plus que, quelque temps avant sa mort, il avait écrit les vers suivants:

Je rêve au sort depuis longtemps envié.
Esclave bien las, je me prépare à fuir
Vers une retraite éloignée.

C'est encore l'époque de Pouchkine, et à peu près son milieu, que nous retrouvons dans l'ouvrage de M. Gorlin, **N. V. Gogol und E. Th. A. Hoffmann**, de même que dans l'article qui le complète, **Hoffmann en Russie.**

« De tous les écrivains allemands, c'est incontestablement Hoffmann qui a exercé l'influence la plus profonde sur la littérature russe », écrit M. Gorlin. Inauguré vers 1830, cette influence atteint son zénith dans les années quarante. Puis il y eut une éclipse, partielle, il est vrai; après quoi il se produisit un renouveau dans l'admiration des Russes pour le conteur allemand, renouveau qui s'affermit dans le premier quart de notre siècle, à l'époque du symbolisme russe.

C'est à Vladimir Solovief qu'on doit la renaissance du culte de Hoffmann en Russie. En publiant une traduction du *Vase d'or* avec une introduction philosophique, Solovief indiqua que pour lui, comme c'était jadis le cas pour le grand critique Bélinsky, Hoffmann était le peintre du « mystère de la vie »; son fantastique nous montre la réalité mystique qui se meut sous la surface de notre vie quotidienne. Mais cette explication métaphysique de Hoffmann n'était propre qu'à Solovief et à un petit groupe de ses devanciers, nourris de Schelling, qui apparut en Russie en même temps que Hoffmann.

Gogol n'était pas assurément un lecteur de Schelling, remarque M. Gorlin. Pourtant, ses *Arabesques* montrent qu'il s'était formé, par mille intermédiaires divers, une esthétique qui, sans aller jusqu'aux dernières profondeurs de la métaphysique, était néanmoins fort proche de la conception des adeptes russes de Schelling. On ne sera donc point étonné de le voir faire allusion à l'œuvre d'Hoffmann de cette manière : « Vous me paraissez maintenant bien

attachée à l'Allemagne, écrit-il dans une lettre à Balabina; certes, je ne nie pas que quelquefois on ne sente le désir de s'envoler d'un milieu de fumée de tabac et de cuisine allemande vers la lune sur le manteau fantastique d'un étudiant allemand. Mais je me demande si cette Allemagne est réellement telle ou si elle nous apparaît ainsi seulement dans les contes d'Hoffmann. » L'attitude de Gogol se dessine clairement dans ce passage. Ce qu'il choisit pour caractériser l'art d'Hoffmann, c'est la possibilité de s'élancer de la vie quotidienne vers le merveilleux. C'est précisément ce qu'il tentera d'entreprendre dans le premier de ses quatre contes hoffmannesques, *le Portrait,* qui est le récit d'un mystère diabolique. Certes, ce n'est pas là une pure imitation d'Hoffmann; d'autres influences littéraires ont joué, et le conte présente un entrelacement des motifs littéraires de provenance diverse. Seulement, dans ce mélange, c'est Hoffmann qui l'emporte.

Les quatre contes hoffmannesques de Gogol, *Le Portrait, La Perspective Nevsky, Le Journal d'un fou* et *Le Nez,* se placent chronologiquement entre l'Ukraine romantique des « Soirées à la ferme près de Dikanka » (*Vétchéra na khoutoré briz Dikanki*) et *le Reviseur,* commencement de l'œuvre réaliste, remarque encore M. Gorlin. Ils forment donc une sorte de transition entre les deux genres. Gogol, en délaissant le merveilleux de Dikanka, a essayé de trouver chez Hoffmann une autre forme du merveilleux. Pourtant, il l'a bientôt abandonnée, et si *le Portrait* est bien « un conte à la Hoffmann », comme le disait Bélinsky, les trois autres contes sont le témoignage d'un éloignement progressif de la zone de l'écrivain allemand. Le merveilleux d'Hoffmann n'a pu remplacer pour Gogol le merveilleux de la Dikanka. C'est que dans Dikanka le merveilleux est basé sur le folklore: l'auteur ne l'invente pas, il le découvre seulement. Il est donné dans les légendes et dans les croyances du peuple et n'est en somme que l'expression objective d'un état d'âme naïf et religieux. Le merveilleux d'Hoffmann, tout au contraire, est subjectif, étroitement lié à l'âme inquiète de l'artiste. La soif de l'infini crée chez Hoffmann et chez ses héros la sensation du merveilleux, la passion pour le rêve évoque le rêve. Le merveilleux n'est ni naïf ni religieux, il est voulu, et son but ultime est la sensation esthétique.

L'hypertrophie de la contemplation esthétique détourna Gogol

d'Hoffmann, constate M. Gorlin en achevant son étude sur l'auteur des *Mertvia douchi*. Le réalisme religieux du Russe l'empêcha d'imiter jusqu'au bout le conteur allemand. Les contes hoffmannesques et les *Arabesques*, avec leur esthétique romantique, furent suivis du *Reviseur* et des *Ames mortes;* au lieu de s'élancer vers le royaume de l'Atlantide, Gogol prit le chemin qui le conduisit à la religiosité de ses dernières années (2).

On sait que Pouchkine n'était que fort peu touché par l'esthétique romantique et n'avait aucun penchant pour la philosophie de Schelling et de ses adeptes russes. Et pourtant, dans son œuvre immense, on trouve un conte qui est du plus pur Hoffmann. C'est la *Maison solitaire de Vassiliévsky Ostrov*. N'oublions pas non plus ce qu'il y a d'hoffmannesque dans *La dame de Pique* et *Le Cavalier de bronze*. Si par leur composition, qui est simple et claire, ces deux récits sont du vrai Pouchkine et du meilleur, les personnages qui y évoluent sont placés, néanmoins, dans une situation hoffmannesque.

Qu'est-ce à dire si ce n'est que si le démonisme d'Hoffmann a visiblement influencé Pouchkine, il s'est non moins visiblement changé sous sa plume? Et M. Gorlin explique ce changement par le fait que l'action des trois récits indiqués plus haut a pour cadre la ville de Pétersbourg. Pétersbourg y est d'ailleurs beaucoup plus que le lieu de l'action.

Pouchkine aime Pétersbourg, écrit M. Gorlin. Il a dit son amour dans la célèbre introduction du *Cavalier de bronze*. L'harmonie classique de cette ville lui est chère; pourtant il ressent toute l'instabilité de cette harmonie. Il sait bien : elle n'est point le produit organique d'un long développement historique, mais l'œuvre volontaire d'un génie fatidique. Pierre a bâti la Palmyre du Nord; son plan titanesque a réussi, mais il ne l'a pas bâti sur un sol solide. Toute cette splendeur repose sur un marécage, au sens littéral comme au sens figuré de ce mot. L'instabilité donne à cette ville, en apparence si claire et si classique, symbole de l'empire créé par Pierre, un caractère démoniaque.

Le démonisme de Pétersbourg, tel que Pouchkine le ressent, est donc proche du démonisme d'Hoffmann; il lui manque pourtant

(2) Sur l'évolution religieuse de Gogol, voyez mon compte rendu du remarquable ouvrage de Motchoulsky, *Doukhovny pout Gogolia*. (*Mercure de France*, 1er mars 1935.)

le caractère romantique et rêveur de ce dernier. Ce fait explique la différence essentielle entre le fantastique de Pouchkine et le fantastique d'Hoffmann.

La place me manque pour parler de l'influence d'Hoffmann sur des écrivains russes autres que Gogol et Pouchkine. Je renvoie donc mes lecteurs à la très intéressante étude de M. Gorlin, en souhaitant qu'il la développe en un volume séparé où il aurait toute latitude de nous parler de Dostoïevsky, dans l'œuvre de qui l'influence du conteur allemand se reflète d'une si étrange manière.

Je ne voudrais pas finir cette chronique sans mentionner la parution du septième tome du **Seminarium Kondakovianum**. Aussi bien cette publication fait grand honneur à l'Institut Kondarof de Prague, fondé depuis un certain temps déjà par un groupe de savants russes émigrés, en souvenir du grand archéologue et byzantologue de leur pays, M. N. Kondakof.

Au cours de ces dernières années, et cela malgré les difficultés du temps, le *Seminarium* a considérablement élargi son cadre et son programme, tout en restant aussi intéressant que par le passé. C'est ainsi que dans le volume qui vient de paraître, on trouve, à côté d'un excellent article de M. Pfister sur la teinture et l'alchimie dans l'Orient hellénistique et les textiles de Palmyre, que le docteur Contenau a déjà analysé dans sa dernière chronique du *Mercure de France* (1er juin 1935), l'article de M. Brouzkouss sur les Variagues (nom que les anciens Russes donnaient aux Normands) et l'origine de ce nom qu'il estime dériver du verbe turc: *variague* qui veut dire vagabonder, se déplacer de place en place, ce qui, par parenthèse, est moins que sûr, ainsi que l'étude du jeune byzantologue, M. Ostrogorsky, sur les relations entre l'autorité civile et religieuse en Orient et à l'Occident. La Russie, d'après M. Ostrogorsky, avait occupé une place médiale entre l'Europe orientale et celle de l'Occident.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

André Tardieu: *Sur la pente;* Flammarion. — Gustave Hervé: *C'est Pétain qu'il nous faut!* Editions de la Victoire, 24, boulevard Poissonnière. — Raymond Recouly: *George V et son peuple;* les Editions de France. — Benito Mussolini: *Edition définitive des Œuvres et Discours,* II; Flammarion. — Maurice Lachin: *La IV^e^ Italie;* Gallimard. — Emilio Lussu: *La Marche sur Rome;* Gallimard. — Mémento.

Le livre de M. Tardieu, intitulé **Sur la pente**, comprend trois parties: 1° une histoire des années mai 1932-mai 1935, c'est-à-dire des trois premières années de la Chambre actuelle. M. Tardieu, ayant été obligé de quitter le pouvoir parce que le corps électoral avait donné la majorité à ses adversaires, est naturellement enclin à critiquer l'œuvre de la Chambre actuelle, mais il va trop loin quand il dit: « Lorsqu'en mai 1932, le gouvernement que je présidais donna sa démission... la France n'avait renoncé ni à couvrir par les paiements de réparations ses dommages et ses dettes de guerre, ni à fonder sur la limitation des armements allemands et sur l'assistance mutuelle la sécurité générale, ni à maintenir pour bases de la paix le respect des signatures et l'exécution des obligations contractuelles. » C'est un ministère présidé par M. Tardieu qui, à la Conférence de La Haye (janvier 1930), a admis l'évacuation de l'Allemagne. On ne peut le reprocher à M. Tardieu. Il a accepté cette évacuation parce que l'Angleterre et la Belgique ne voulaient plus continuer l'occupation, mais il est évident que les réserves stipulées par lui ne pouvaient empêcher l'Allemagne de faire faillite et de réarmer; elles avaient pour but de sauver certaines apparences en 1930; si M. Tardieu avait été au pouvoir en juin 1932, il n'aurait pas été assez fou pour tenter de réoccuper la rive gauche du Rhin, il aurait fait ce qu'a fait M. Herriot: il aurait abandonné les réparations; de même il aurait en mars 1933 accepté le plan Mac Donald pour la raison qui lui avait fait accepter le plan Young: l'Angleterre l'exigeait. Quand M. Tardieu a écrit cette Histoire de trois ans, M. Flandin était premier ministre; M. Tardieu polémique contre lui et lui reproche son alliance avec les radicaux; c'est bien à tort; étant donné l'état d'esprit de la majorité, la nuance de notre politique à l'intérieur ne peut être que celle du parti radical; c'est ce que comprirent les autres collègues de

M. Doumergue: « Au conseil de Cabinet du 2 novembre 1934, écrit M. Tardieu, je fus le seul ministre à défendre les projets de révision du chef du Gouvernement. » Ça ne prouve pas qu'ils étaient bons ou opportuns.

La seconde partie du livre de M. Tardieu est constituée par des discours: d'abord ceux du 7 juin 1932 à la Chambre et du 26 mars 1933 à Laon. Puis vient un discours du 15 mai 1933 où M. Tardieu défend les mesures prises par lui dans la crise agricole; un autre du 28 mai 1933 sur la sécurité, un cinquième (Chambéry, 26 novembre 1933), où il rappelle que « le temps presse »; un sixième, du 19 décembre 1933, est relatif à nos effectifs. Vient ensuite la déposition faite par M. Tardieu le 18 juillet 1934 sur « Stavisky et ses hommes »; quoique fort longue (pages 115 à 243 du volume), elle n'arrive pas à prouver quoi que ce soit contre M. Camille Chautemps. Le livre se termine par un dernier discours, celui prononcé le 9 septembre 1934 sur les « espoirs français ».

L'éloge du talent de M. Tardieu n'est plus à faire. Quoique je n'aie pu en général me ranger à ses conclusions, je dois avouer que son livre est d'un intérêt captivant et bien propre à augmenter la sympathie et l'admiration que l'on éprouve pour son auteur.

M. Gustave Hervé est l'homme des volte-face. C'est le propre de ceux chez qui une pensée domine et qui changent parfois d'idée dominante. Jadis, il voulait planter le drapeau français sur un fumier; en 1914, il est devenu le clairon de la Victoire; maintenant, il est l'adepte de la dictature. Admirateur de Mussolini et de Hitler, il a cherché qui pourrait jouer leur rôle en France et il s'écrie: **C'est Pétain qu'il nous faut!** Assurément, nul ne serait plus digne que cet honnête maréchal de remplir le rôle de dictateur, mais probablement, il partage l'opinion de la majorité des Français: ce qu'il nous faudrait, c'est plus de stabilité ministérielle et de meilleures méthodes administratives. La dictature n'est pas indispensable pour y arriver; il peut même arriver qu'elle n'y mène point.

Dans son livre sur **George V et son peuple**, M. Recouly

décrit agréablement les origines de ce monarque, les principaux caractères de son règne et l'état actuel de la société anglaise. En terminant, il nous met en garde contre « le rêve de ressusciter l'entente cordiale; l'Angleterre, dit-il, est convaincue, à tort ou à raison, que l'existence de deux blocs, dressés l'un contre l'autre, fut une des causes essentielles de la Grande Guerre... Le prestige de la Société des Nations y est actuellement très vif... Tout ce qui peut arriver d'heureux dans les relations des deux pays doit donc s'accomplir à Genève et par Genève. »

Le tome II des **Œuvres et Discours** de Benito Mussolini est consacré à un document biographique: *la Vie de mon frère Arnaldo* par le Duce; il est rempli de détails intéressants sur les actes et les préoccupations des deux frères. L'illustre auteur a fait précéder cet hymne à l'amour fraternel du *Livre de Sandro,* où Arnaldo a raconté la vie et la mort de ce jeune homme dont le Duce, son père, était si fier. Ce sont deux œuvres fort émouvantes; elles sont célèbres en Italie, où tout ce qui touche au Duce est lu avec un intérêt passionné.

Le livre de Maurice Lachin sur **la IV^e^ Italie** est le procès-verbal d'une enquête impartiale. L'auteur, qui était en Italie lors de la révolution fasciste, la condamna à cette époque. Après une absence de plusieurs années, étant retourné en Italie, il fut frappé des modifications introduites par le fascisme dans la vie italienne. Il décrit le nouveau régime tel qu'il l'a vu, mais insiste sur le fait que son état actuel n'est que transitoire:

La fascisme, dit-il, a une fin: trouver un nouvel équilibre entre les forces de la production et réaliser une meilleure distribution des biens. Mais pour atteindre ce but, il a voulu avoir en mains tous les instruments de contrôle politique et économique de la nation. C'est aujourd'hui accompli... La révolution fasciste pourrait commencer. Mais se réalisera-t-elle?... Jusqu'aujourd'hui, Mussolini a toujours hésité...

L'exposé de M. Lachin, clair et précis, est fort suggestif.

En 1914, Lussu était avocat à Cagliari (Sardaigne). Il fit la guerre d'une façon glorieuse comme capitaine dans un

régiment sarde. En 1919, il fonda le Parti sarde d'action. Il devint ainsi un adversaire personnel du fascisme, qui lui aussi fut fondé vers la même époque. Lussu décrit les combats qu'il dut soutenir en Sardaigne. Il y fut élu en 1921, prit part ensuite aux luttes à la Chambre des députés et vit **la marche sur Rome.** Réélu en 1924, il fut de ceux qui combattirent jusqu'au bout contre le nouveau régime. Le 31 octobre 1926, lors de l'attentat (vrai ou imaginaire) contre Mussolini, qui aboutit au massacre de Zamboni, Lussu était à Cagliari. Prévenu du danger qu'il courait, il s'enferma dans sa maison dont les autres locataires s'enfuirent. Les fascistes de la ville, après avoir dévasté les maisons de plusieurs de leurs ennemis, arrivèrent pour lyncher Lussu. Un d'eux escalada le balcon de Lussu qui tira et le tua. Tous les autres fascistes prirent la fuite, mais revinrent avec la police qui arrêta Lussu. Il n'avait fait que se défendre et les juges, en conclusion de l'instruction, rendirent une ordonnance de non-lieu. Mussolini l'envoya alors à Lipari, d'où il s'échappa avec une audace héroïque.

Lussu a du talent. Son récit de ce qu'il a vu est à un rare degré plein de verve et d'humour. Il n'est naturellement point un compilateur qui cherche à être impartial. Il raconte comme il se souvient, mais la passion, qui a sans doute dans son esprit souvent déformé la vérité, lui a permis d'animer son récit d'une vie intense.

Mémento. — Georges Gaudry: *Le Destin de la France d'après des prophéties ignorées;* les Œuvres françaises. (Un livre anonyme [*Le Jour de la Colère*, attribué à l'abbé Fatacioli] publié en 1856, avait prédit les événements qui se sont produits depuis; M. Gaudry recherche ce qu'il peut nous apprendre au sujet de l'avenir.) — Jean de Rovéra: *La Raison du plus fort, essai politique;* Flammarion. (« D'immenses masses d'hommes, habitués à vivre et à travailler veulent subsister. Leur existence est devenue la grande affaire moderne, alors qu'hier encore, c'était l'enrichissement des particuliers qui répondait à tout. L'ordre et la liberté ne peuvent se retrouver que dans la reconnaissance de cette nécessité nouvelle. ») — Régis de Vibraye: *1935, paix avec l'Allemagne?* Denoël et Steele (d'après l'auteur, Hitler est sincère quand il offre à la France une paix de réconciliation).

Ministère des affaires étrangères... *Documents diplomatiques français. 1re série, tome VI, 8 avril 1885-30 décembre 1887. 2e série, tome V, 9 avril-31 décembre 1904. 3e série, tome VII, 31 mai-10 août 1913;* Imprimerie Nationale. (La place nous manque malheureusement pour analyser cette admirable publication, éclatante justification de la politique de la République; elle se distingue avantageusement par le judicieux choix des textes et l'excellence des annotations.)

Périodiques : *Affaires étrangères;* 57, boulevard Haussmann, Mars 1935; Jean Ray : *Vers un nouveau pacte des nations* (il établirait la coordination de l'action locale des principaux intéressés et de l'action générale de toutes les nations associées). — *Berichte zur Kultur- u. Zeitgeschichte;* Wien, Reinhold-Verlag, février 1935. (A certains observateurs, l'Eglise catholique en France apparaît comme une Eglise sans fidèles... D'ailleurs, le catholicisme français est-il vraiment catholique? Pour la plupart des catholiques français, la foi catholique est-elle autre chose qu'une sorte d'expression spirituelle et de symbole religieux de leur amour illimité pour leur patrie? — *L'Europa Orientale;* Roma, Istituto per l'Europa orientale. Anno XV, fasc. 6. (Après l'échec de la tentative de résoudre le problème de la sécurité dans les Balkans en enserrant la Bulgarie dans les mailles d'une alliance régionale, l'accord d'Athènes évolue nécessairement sur le chemin déjà battu par l'alliance constituée par le trinome de la petite Entente). — *Hamburger Monatshefte für auswärtige Politik;* Hamburg, das Institut für auswärtige Politik, avril 1935. (Gleichberechtigung signifie la fin de l'infériorité allemande en Europe, qui a été la cause de l'invasion de la Ruhr et d'un état de choses comme celui du territoire de Memel.)

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de compte rendus.]

Archéologie, Voyages

Henri Duquaire: *Découvrir l'âme du Maroc;* Edit. du Sagittaire. » »

Paul Fabre: *Les Heures d'Abéché.* Préface d'Albert Lantoine. Dessins de Drains; Cahiers du Sud, Marseille. » »

André Maurois: *Les Anglais.* Cadres fixes. Mœurs nouvelles. Les éléments du caractère. Le caractère anglais. Les institutions. La monarchie. Le Parlement. La politique extérieure. La religion. L'éducation en Angleterre. Les plaisirs de l'Anglais. La pyramide. Conclusion. Avec 174 illust. (Coll. *Voir et Savoir*); Flammarion. 5 5

Art

Francis de Miomandre: *Danse.* Introduction. L'Egypte. La Grèce. Rome. Du christianisme à la Renaissance. La Renaissance. Danses modernes. Danses exotiques. L'Orient. L'Amérique. Danses du Sabbat et danses macabres. Trois rénovateurs de la danse: Loïe Fuller, Isadora Duncan, Nijinsky. Danses d'aujourd'hui. Avec 152 illust. (Coll. *Voir et Savoir*); Flammarion. 5 50

Pierre de Nolhac: *La peinture italienne.* Primitifs: Le Trecento florentin. Sienne. Renaissance: Florence médicienne. L'Ombrie Italie du Nord. Venise. Le siècle d'or: Léonard de Vinci. Autour de Léonard. Raphaël. Michel-Ange. Le Corrège. La gloire de Venise: Titien, Tintoret, Véronèse. Derniers siècles: les Bolonais au XVII^e^ siècle. Le XVIII^e^ siècle. Avec 144 illust. (Coll. *Voir et Savoir*); Flammarion. 5 50

Ethnographie, Folklore

P. Touilleux: *L'Apocalypse et les cultes de Domitien et de Cybèle;* Geuthner. 30 »

Géographie

A. Meynier: *Géographie du Massif Central.* Avec 16 planches h. t. (Coll. *Géographie de la France*); Rieder. 25 »

Histoire

Henri d'Alméras: *La tyrannie démocratique pendant la Révolution.* Avec des illust.; Albin Michel. 20 »

Infante Eulalie: *Mémoires, 1868-1931.* Introduction de M. Alberto Lanias-Schweyer. Avec 12 gravures h. t.; Plon. 18 »

F. Funck-Brentano: *La Révolution française.* Les causes de la Révolution. L'Assemblée constituante. L'Assemblée législative. La Convention nationale. Le Directoire. Avec 157 illustr. (Coll. *Voir et Savoir*); Flammarion. 5 50

Lucas-Dubreton: *La Duchesse de Berry.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Littérature

André Gide et notre temps; Nouv. Revue franç. » »

Auguste-Amiel Lapeyre: *Pensées sauvages.* Préface de Denis Amiel; Desclée De Brouwer. » »

Gabriel d'Azambuja: *Quelques bêtes noires.* Avec un portrait de l'auteur; Aubanel, Avignon. 13 »

Maurice Barrès: *Mes Cahiers,* tome IX, *1911-1912;* Plon. » »

Henri L. Brugmans: *Le séjour de Christian Huygens à Paris et ses relations avec les milieux scientifiques français,* suivi de son *Journal de voyage à Paris et à Londres;* Droz. » »

Albert Buisson: *Le Chancelier Antoine Duprat.* Avec de nombreuses illustrations. Préface de M. Germain-Martin; Hachette. » »

Pierre Brisson: *Au hasard des soirées;* Nouv. Revue franç. 24 »

Camille Cé: *Regards sur l'œuvre d'Edouard Estaunié;* Perrin. 12 »

Henriette Chameroy: *A l'ombre des croix;* Figuière. 6 »

René Chevalley: *Métamorphoses;* La Concorde, Lausanne. » »

Jean Cocteau: *Portraits-souvenir, 1900-1914,* illustrés par l'auteur; Grasset. 15 »

Divers: *Victor Hugo.* Avec 6 planches h. t. en héliogravure; Rieder. 10 »

Euripide: *Théâtre,* traduction nouvelle de H. Berguin et G. Duclos; Garnier. 4 vol. Chaque 12 »

Maxime Gorki: *Trois Russes: L.-N. Tolstoï, A. Tchekov, Leonid Andreiev.* Traduit du russe par Dumesnil de Gramont; Nouv. Rev. franç. » »

Claudius Grillet: *Le Diable dans la Littérature au 19^e^ siècle;* Vitte, Lyon. 12 »

Marcelle-Yvonne Lude: *Les heures vaines;* Rieder. 12 »

Marie: *Mes patrons et mon cœur,* mémoires d'une bonne. Préface d'Aristide Jobert; Figuière. 12 »

Plaute: *Théâtre.* Tome I. Traduction nouvelle de Henri Clouard; Garnier. 18 »

Les Quarante: *Trois siècles de l'Académie française;* Firmin-Didot. 25 »

Paul Voivenel: *Les propos de Campagnou;* Libr. des Champs-Elysées. » »

Littérature enfantine

Thérèse Lenôtre et A. de Montgon: *Poum, Nick et Fox.* Avec 39 illust. de Lorioux; Flammarion. 10 »

Ellen Lombard: *Olof et Gersie,* roman d'une jeune Suédoise; Bourrelier. 7 »

Mœurs

B. Lindsey et W. Evans: *Le mariage sans chaîne,* adapté de l'anglais par Emmy Rie; Nouv. Revue franç. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Jean Bommart: *Escadrille 155,* d'après les notes de guerre du pilote Jean Puistienne. Préface de Gilbert Sardier; Berger-Levrault. 12 »

Pédagogie

A. de Beaucorps et P. Heinrich: *Histoire de France,* cours moyen (2e année) et supérieur. Manuel à l'usage du certificat d'études primaires. Avec 162 illust. et cartes; Libr. de l'Arc, 32, avenue Marceau, Paris. » »

A. de Beaucorps et P. Heinrich: *Histoire de France,* cours moyen 1re année. Avec 120 illust. et cartes; Libr. de l'Arc, 32, avenue Marceau, Paris. » »

A. de Beaucorps et P. Heinrich: *Histoire de France,* cours préparatoire et élémentaire. Avec 100 dessins de J. Chièze; Libr. de l'Arc, 32, avenue Marceau, Paris. » »

Philosophie

Marcel Boll: *La logique et sa caricature dans les questions actuelles;* Rieder. 10 »

Adolphe Grand: *Rappel au bon sens ou du danger de l'analyse et des fictions;* Jouve. » »

Georges Léotard: *L'intelligence et les formes extérieures du corps:* avec des figures; Alcan. 20 »

Poésie

Jean des Amiots: *Epitaphes;* les Amitiés, Saint-Etienne. » »

Jean des Amiots: *Inscriptions;* les Amitiés, Saint-Etienne. » »

J. Bernis-Baudry: *La quête ardente;* Presses Universitaires. » »

Lyco Laghos: *Déchirure du silence;* Debresse. 10 »

Politique

Michel Dendias: *L'organisation du Proche-Orient et le mouvement de rapprochement balkanique;* Libr. Rodstein, 17, rue Cujas, Paris. » »

E.-N. Dzelepy et Guy Mounereau: *Moscou rempart de Versailles.* Préface de Pertinax; Nouv. Soc. d'Edition, 281, rue Saint-Honoré, Paris. » »

Max Hébert: *Les chemins de la paix,* petite histoire populaire de la Société des Nations; Rieder. 6 »

W. Langhoff: *Les soldats du Marais sous la schlague des nazis,* version française de Armand Pierhal; Plon. 15 »

Roger Lévy: *Extrême-Orient et Pacifique.* Avec 5 cartes; Colin. 10 50

Robert Neumann: *Sir Basil Zaharoff, le roi des armes;* Grasset » »

Questions coloniales

Médecin-Général Emily: *Fachoda, Mission Marchand 1896-1899;* Hachette. 7 50

André Foucault: *L'Algérie, fille de France.* Avec des croquis cartographiques et des héliogravures Tallandier. 15 »

Marcel Homet: *Afrique du Nord terre d'attente;* Edit. Montaigne 12 »

Questions juridiques

Geo London: *La justice en rose.* Illust. de Mme Favrot-Houllevigne; Edit. de France. 15 »

Questions militaires et maritimes

Xavier de Courville: *Jomini ou le devin de Napoléon.* Préface de Jacques Bainville. Avec un portrait et 38 croquis dans le texte; Plon. 20 »

Questions religieuses

Marie Gasquet: *La vénérable Anne-Madeleine Remuzat.* (Coll. *Les Grands Cœurs*); Flammarion. 12 »

Ch. Guignebert: *Des Prophètes à Jésus. Le monde juif vers le temps de Jésus.* (Coll. *L'Evolution de l'humanité*); Renaissance du Livre. 40 »

Entai Tomomatsu: *Le Bouddhisme.* (Coll. *Les Religions*); Alcan. 15 »

Roman

J.-R. Ackerley: *Intermède hindou,* traduit de l'anglais par Marie Mavraud. Préface de l'Aga Khan; Nouv. Revue franç. 15 »

Herbert Adams: *Le mystère de Sloane Square,* roman policier, traduit de l'anglais par Henri Demeurisse; Edit. de France. 6 »

Richard Aldington: *La fille du colonel,* traduit de l'anglais par Marie Canavaggia; Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Aubourg: *La cave de l'ours;* Figuière. 12 »

Henry Bordeaux: *Les trois confesseurs;* Plon. 12 »

Pierre Bost: *Un grand personnage.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 12 »

Jacques Boulenger: *Les soirs de l'archipel;* Nouv. Revue franç. 15 »

K. R. G. Browne: *Pour ses beaux yeux,* traduit de l'anglais par Michel Puy; Jeheber, Genève. 12 »

L. Bulgheroni: *Gesta feminæ;* Messein. 9 »

André Calvin: *L'assaut de Ksar;* Figuière. 12 »

Madeleine Clemenceau-Jacquemaire: *Monime, reine de Pont, 1870-1885;* Perrin. » »

Henry Dupuy-Mazuel: *Jeanne de Reims;* Albin Michel. 15 »

A. Guichard: *Naufrage au port;* Denoël et Steele. 12 »

Pierre Hamp: *La peine des hommes. Le cantique des cantiques;* Nouv. Revue franç. 15 »

John Kendall: *Demain, peut-être...* roman possible des temps futurs, traduit de l'anglais par Marlyse H. Meyer; Albin Michel. 15 »

Paul du Lauzon: *Nos villages, leurs charmes et leurs splendeurs,* récits; Desclée De Brouwer. » »

Peter Mendelssohn: *Douloureuse Arcadie,* traduction de Denise Van Moppès; Stock. 12 »

George Meredith: *Un de nos conquérants,* traduit de l'anglais par Christine et René Lalou; Nouv. Revue franç. 25 »

L. Mitsitch: *Rien sans amour;* Arènes de Lutèce. 12 »

Georges Orwell: *La vache enragée,* traduit de l'anglais par R. N. Raimbault et Gwen Gilbert. Préface de Panaït Istrati; Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Prévost: *Lucie Paulette.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 12 »

T. Trilby: *Fred ou la lune de miel;* Flammarion. 12 »

Yérith: *Par la neige;* Figuière. 8 »

Sciences

P. Swings : *La Spectroscopie appliquée.* Préface de M. Charles Fabry; Hermann. 15 »

Divers : *Thalès,* recueil annuel des travaux et bibliographie, Institut d'histoire des sciences et des techniques de l'Université de Paris; Alcan. 30 »

Sociologie

Louis Capéran : *L'invasion laïque de l'avènement de Combes au vote de la Séparation;* Desclée De Brouwer. » »

Divers : *Le pétrole et son économie.* Avant-propos de Louis Pineau; Libr. Technique et Economique, 17, rue de Constantinople, Paris. » »

André Tibal : *La Tchécoslovaquie,* étude économique. Préface de M. St. Osusky. Avec 3 cartes; Colin. 10,50

Varia

X...: *Le Coq,* chansonnier scout des Eclaireurs unionistes de France, paroles et musique; Edit. La Flamme, 78, quai Maréchal-Joffre, Courbevoie. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

L'inauguration du buste de Léon Deubel. — Prix littéraires. — A la mémoire de Louis Desprez. — Demblon et Shakespeare. — Un pseudonyme de la comtesse d'Agoult. — La guillotine avant Guillotin. — Erratum. — Les belles enseignes. — Le Sottisier universel.

L'inauguration du buste de Léon Deubel. — Ce buste, élevé grâce à une souscription publique dont les listes ont paru successivement dans les échos du *Mercure de France,* a été inauguré à Maisons-Alfort le 21 juillet, par une belle matinée qui faisait valoir la beauté tranquille du lieu. Entouré de fleurs et de gazon, il se dresse devant un clair bassin, au fond du square du Moulin d'Alfort. Ce square est lui-même très récent; il a été ouvert au public il y a environ un mois. Il forme une terrasse verdoyante au bord de la Marne, et c'est tout près de là, à l'endroit nommé les Sept Arbres, que le corps de Deubel fut retiré de la rivière par un autre jour d'été, voici un peu plus de vingt-deux ans.

Bien qu'il n'ait jamais vu Deubel, le statuaire japonais Hiroatzu Takata a su, en s'aidant de photographies médiocres et en s'inspirant de l'âme que Deubel a répandue dans son œuvre, imprimer avec un rare bonheur dans le bronze la forme et l'esprit du noble auteur de *Régner.* On lit sous le buste l'inscription suivante:

AU POÈTE
LÉON DEUBEL
1879-1913
SAINT ET MARTYR
DE LA POÉSIE
QUI VINT EN JUIN 1913
ABDIQUER
DANS LA MORT
SA VAINE ROYAUTÉ.

Beaucoup de personnes, que la saison a éloignées de leur domicile parisien, s'étaient vues forcées de s'excuser, et notamment M. Georges Duhamel, président de la Société des Amis de Léon Deubel, MM. Charles Vildrac, J. Mouquet, Marcel Martinet, H. Barbusse, A. Gossez, G. Guy-Grand, Ch. Léger, Guy, président du Centre d'Amitié internationale, Georges Graff, directeur de *Fran-*

che-Comté et Monts Jura, Alphonse Gaillard, André Spire, Pierre Moussaric, André Maurice, Simon Noguès, Mmes Delphine Pergaud, Tanchard-Maré, Laure Fleischmann, etc., qui tous ont exprimé les plus vifs regrets.

La cérémonie, organisée par les soins de M. Eugène Chatot, trésorier-fondateur de la Société des Amis de Léon Deubel, et par M. Jean Réande, secrétaire, a eu lieu en présence des représentants des municipalités de Maisons-Alfort, Charenton, Saint-Maurice, de M. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France,* et d'un grand nombre de poètes, d'artistes et de lettrés, admirateurs du talent de Deubel.

M. Jean Réande prononça un discours dans lequel, après avoir rendu hommage à l'offre « absolument désintéressée » du sculpteur Takata, à l'aide de la Société Eugène Delacroix et de son président, M. Georges-Paul Lecomte, au cordial accueil de la municipalité de Maisons-Alfort, à la participation des municipalités de Belfort, Charenton, Saint-Maurice, de la Société des Gens de Lettres et de celle des Poètes français, il ajouta:

En parlant des amis de Léon Deubel, qu'il me soit permis d'évoquer la mémoire de ceux qui disparurent trop tôt pour assister au couronnement de leurs efforts. Je citerai Louise Chatot, l'épouse tant regrettée de notre trésorier, qui fut la grande animatrice de notre œuvre; Charles Callet qui, après avoir été l'ami et le bienfaiteur du poète, fut, malgré son grand âge, un des plus acharnés à imposer son nom, à faire connaître son œuvre; Lévy Gründwaldt, dont la fin tragique rappelle celle de Deubel.

M. Réande dit, revenant au sculpteur Takata:

Doublé d'un poète, il a été le premier à faire connaître Deubel à ses compatriotes. Il a traduit ses poèmes, commenté son œuvre.

Et voici des appréciations parfaitement justes, dont nous félicitons M. Réande:

Pourquoi Léon Deubel a-t-il choisi ce lieu pour disparaître? C'est à l'endroit le plus beau des bords de la Marne, par une journée ensoleillée de juin, alors que tout aurait dû au contraire l'inviter à vivre, qu'il a mis à exécution sa suprême résolution.

Ce n'était pas d'ailleurs à la suite d'un coup de tête; ce n'était pas non plus seulement le résultat de longues réflexions. C'était peut-être les deux, car, depuis l'âge de 19 ans, Deubel avait envisagé avec calme sa fin dans le suicide, et l'on peut dire que, si son amour de la poésie ne l'avait pas soutenu durant les quinze ans qui lui restaient à vivre, on aurait certainement eu à enregistrer beaucoup plus tôt sa terrible fin. Mais cet amour de la poésie, qui le soutenait, est-il donc venu à manquer tout d'un coup? Et pourquoi? On peut en accuser l'indifférence de ses contemporains, mais n'est-ce pas le lot des grands poètes de vivre la plupart du temps méconnus et d'être honorés seulement après leur mort? Deubel, qui aimait et honorait ses aînés, savait tout cela.

Certains écrivains ont émis l'hypothèse que Deubel avait voulu disparaître de façon retentissante, afin d'attirer l'attention sur ses œuvres. Telle n'est pas notre opinion. Nous ne pouvons supposer qu'un être aussi supérieur et aussi conscient de sa valeur était capable d'un pareil calcul. Nous croyons plutôt que cette dépression qui, un jour, lui a fait prendre cette décision désespérée, a été provoquée, ainsi que le disait le maître

écrivain Georges Duhamel, par une usure prématurée et, avouons-le, par un doute, certainement né en lui, sur la mission du poète dans la société moderne.

N'avait-il pas trouvé d'échos à ses chants? Si, mais seulement auprès de quelques initiés. Cela n'a peut-être pas suffi à la gloire qu'il désirait.

Le maire de Belfort, en termes émus, célébra ensuite la gloire de Deubel au nom de la ville natale du poète; puis M. Yves-Gérard Le Dantec, lui aussi poète fervent, trouva des paroles pathétiques pour évoquer cette destinée à l'auréole douloureuse.

M. Eugène Chatot lut des lignes touchantes envoyées par MM. Marcel Martinet, Charles Vildrac et Jules Mouquet.

Il y eut encore les hommages de deux poètes: M. Toshihiko Katayama, professeur de littérature allemande à l'Université de Tokio, traducteur de Deubel et de plusieurs écrivains français célèbres, — et M. Charles Dornier, au nom des Francs-Comtois.

Enfin, MM. Sylvain Itkine et Y.-G. Le Dantec dirent, l'un et l'autre avec beaucoup d'âme, plusieurs poèmes de Deubel, et les assistants, après un dernier regard au buste du poète, se séparèrent en se donnant rendez-vous à l'année prochaine. — L. M.

§

Prix littéraires. — Le grand prix de littérature et le grand prix du roman de l'Académie française ont été attribués le premier à M. André Suarès, le second à M. Albert Touchard; le prix Verhaeren à M. Auguste Marin pour son recueil de poèmes *Le front aux vitres;* la bourse de la Fondation tunisienne à MM. Louis Roubaud et Gabriel Audisio, pour moitié à chacun; le prix de littérature régionaliste à M. Jean-Paul Vaillant, président de la Société des Ecrivains ardennais, pour l'ensemble de son œuvre.

§

A la mémoire de Louis Desprez. — Le Comité qui s'est constitué, sous la présidence de M. Lucien Descaves, pour commémorer le cinquantenaire de la mort de l'écrivain naturaliste Louis Desprez, s'est réuni récemment.

La date de la cérémonie d'inauguration de la plaque apposée sur la maison de Rouvres-les-Vignes (Aube) où mourut, le 6 décembre 1885, à 24 ans, l'auteur de l'*Evolution naturaliste* et d'*Autour d'un clocher*, a été fixée au dimanche 13 octobre 1935. La cérémonie sera suivie de diverses manifestations qui auront lieu à Bar-sur-Aube, notamment un banquet populaire, auquel assisteront de nombreuses personnalités du département, et une conférence littéraire faite par M. Alexandre Zévaès, au théâtre de cette ville, sur l'œuvre et la vie de Louis Desprez.

Dès à présent, le Comité a décidé d'entreprendre une action en vue d'obtenir la revision du procès qui valut au jeune romancier, le 20 décembre 1884, une condamnation à un mois de prison. On sait que, en accomplissant sa peine à Sainte-Pélagie, Louis Desprez aggrava le mal dont il devait mourir quelques mois plus tard.

§

Demblon et Shakespeare. — Au sujet de mon article *Shakespeare et les moutons savants* (Mercure du 15 juin), j'ai reçu la lettre suivante de M. Albert Mockel, qui est non seulement un admirable poète, mais un lettré très renseigné sur les choses de Belgique:

Mon cher poète,

Permettez-moi de préciser, à propos des débats shakespeariens, un point de minime importance. Célestin Demblon, le champion de Rutland, n'était point « professeur à l'Université de Bruxelles » comme on le dit fréquemment. Jamais celle-ci n'eût confié une de ses chaires à un autodidacte dont le seul titre scientifique était une brève carrière d'instituteur à Liége. Demblon fut chargé d'un cours de littérature dans une institution nullement négligeable, mais de proportions beaucoup plus modestes. Elle avait été créée par le sociologue Guillaume Degreef, professeur démissionnaire de l'Université de Bruxelles. Espérant amener à lui bon nombre de ses collègues, Degreef intitula sa fondation « Université nouvelle », mais ne fut pas suivi dans cette tentative de scission. L' « Université nouvelle » n'en continua pas moins de vivre, soutenue par le parti socialiste. Elle offrait aux étudiants un certain nombre de cours libres, dont celui de Célestin Demblon.

J'ai bien connu celui-ci. C'était un député d'extrême-gauche, très sincère en sa foi politique, passablement hurluberlu, à la fois candide et passionné, et dont il fallait hautement estimer la persévérance qu'il avait mise à s'instruire. Sa culture, plus étendue que profonde, étonnait par sa diversité. Largement, sinon finement lettré, il aimait de toute son ardeur les arts et la poésie, et vouait à Shakespeare, sous le nom de Rutland, une ferveur quasi religieuse. Ce perpétuel emballé était un fort brave homme.

Veuillez me croire sympathiquement vôtre. ALBERT MOCKEL.

Ce qui est assez amusant dans le cas de Célestin Demblon, c'est de voir cet autodidacte s'escrimer contre le prince des autodidactes, et cet ardent socialiste employer toute son ardeur à dépouiller l' « humble Stratfordien » de son œuvre, pour faire don de celle-ci au seigneur comte de Rutland. Ce sont là de ces sortes de contradictions qu'on rencontre souvent dans notre pauvre humanité « hurluberlue ». Il convient d'ajouter que l'ingénieux roman rutlandien de Demblon, bien qu'invraisemblable, l'était plutôt un peu moins que ceux qui l'ont suivi dans le même genre: le roman derbyen, l'oxfordien, etc. — LOUIS MANDIN.

§

Un pseudonyme de la comtesse d'Agoult. — Au cours d'un article sur la comtesse d'Agoult et Sainte-Beuve (*Mercure*

de France du 1er juillet), Mme Claude Aragonnès cite deux lettres dans lesquelles la comtesse prie son correspondant de lui écrire à Nonnenwerth, en adressant ses lettres à Mme Mortier-Defontaine. Ce pseudonyme, que prenait momentanément l'amie de Liszt, n'est pas de son invention: c'était le nom d'une cantatrice, dont le mari, ami de Liszt, est cité, ainsi qu'elle-même, dans la correspondance récemment publiée par M. Daniel Ollivier.

Henri-Louis-Stanislas Mortier de Fontaine (ou peut-être seulement Mortier-Fontaine), né à Wisnovice (Pologne), le 13 mai 1816, mort à Londres le 10 mai 1883, était venu à Paris peu après Chopin, qui l'y accueillit cordialement, dit Pougin. Il se fit entendre dès 1834, aux concerts du Gymnase musical du boulevard Bonne-Nouvelle. Deux ans plus tard, Mortier de Fontaine épousait une jeune cantatrice belge, Marie-Josine Vanderperren (née à Bruxelles le 29 octobre 1814). Peu après son mariage, il exécutait avec Liszt, à Milan, un concerto à deux pianos. Artiste curieux et érudit, il fit connaître à ses auditeurs internationaux maints ouvrages alors ignorés, de Bach et de Hændel. En avril 1842, il donnait à Paris un grand concert, avec orchestre dirigé par Berlioz. La même année, il divorçait et se remariait en Suisse.

A plusieurs reprises, dans ses lettres à la comtesse, Liszt parle des Mortier. Le 21 juillet 1841, à la veille précisément de son séjour à Nonnenwerth, il écrit de Hambourg:

Mercredi, je continuerai mon voyage. Je vous chercherai (comme Mme Mortier-Fontaine) d'abord à l'hôtel des Bains, Rotterdam...

Et de cette parenthèse on peut conclure que la femme du pianiste pouvait se trouver vers la fin de juillet 1841 non loin de Mme d'Agoult. Peut-être même les Mortier de Fontaine vinrent-ils à Nonnenwerth. On s'explique ainsi pourquoi l'amie de Liszt eut l'idée de se faire adresser des lettres au nom de la cantatrice. Vers la même époque, la *Gazette musicale* du 29 août 1841 annonçait:

M. Mortier de Fontaine, pianiste distingué, vient de partir pour Copenhague avec sa femme, contralto d'un beau talent.

Le (ou la) futur Daniel Stern n'avait pas eu grand effort à faire pour se trouver le pseudonyme postal qu'elle donnait à Sainte-Beuve, non pas tant peut-être pour la poste que pour dépister Liszt lui-même. — J.-G. P.

§

La Guillotine avant Guillotin.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi d'ajouter quelques mots aux notes de MM. Paul

Vinson et G. Huille, parues dans les échos du *Mercure* (n° du 15 juillet), et qui rappellent celle que j'avais publiée moi-même le 1er avril.

Le mot italien *mannaia* signifie couperet, et désigne couramment l'instrument qu'on trouve dans toutes les boucheries. Par extension, on a très souvent désigné ainsi la hache ou le glaive dont se servait le bourreau pour trancher les têtes. Mais, dans la plupart des récits, le texte dit bien clairement que cette *mannaia* était maniée comme une hache ou une épée ordinaire.

Ainsi, dans le supplice de Beatrice Cenci. Les plus récents historiens de ce procès fameux sont MM. G.-B. Colonna et E. Chiorando, qui ont publié l'an dernier, chez Mondadori, un *Processo dei Cenci* dont j'ai rendu compte ici. C'est le résumé préalable d'un gros ouvrage que les auteurs feront paraître bientôt avec tout l'appareil d'érudition convenable. Ils ont usé d'un grand nombre de documents pour ainsi dire inconnus jusqu'à ce jour, et on peut leur faire confiance jusque dans les moindres détails.

Pour Beatrice et pour Lucrezia Cenci, leur déclaration est formelle (p. 274). La malheureuse fut décapitée avec une épée de justice, une grosse épée, *uno spadone*. Nous la possédons, d'ailleurs. Il y a une quarantaine d'années, elle a été retrouvée dans le Tibre, à proximité du lieu du supplice, et elle est conservée maintenant au palazzo Venezia. En voici la description:

C'est une lame très large, et mince, à la pointe arrondie. Elle mesure 1 m. 01 de longueur, 5 centimètres de largeur au sommet, et 7 et demi à la base qui s'emmanche dans une poignée grossière, assez semblable à un gros bâton, long de 39 centimètres. C'est sous le fendant de cette lame que probablement tombèrent les têtes de Béatrice et de Lucrèce.

Quant à Jacques, frère aîné de Béatrice, il eut la tête broyée sous une massue.

Je vous prie, monsieur le Directeur, etc...

PAUL GUITON.

§

Erratum. — Dans notre écho du 15 juillet sur la guillotine avant Guillotin, il est dit que le bourreau qui décapita Chalais était « occasionnel et *expérimenté* ». Les lecteurs du *Mercure* sont trop intelligents pour n'avoir pas tous compris qu'il faut lire *inexpérimenté*.

§

Les belles enseignes. — 102, rue Denfert-Rochereau, non loin du logis de M. André Thérive et de la place où s'élève le Lion de Belfort, une boutique de coiffeur porte cette enseigne:

Centre indéfrisable du Lion de Belfort.

§

Le Sottisier universel.

...ma fille étendue
Sur l'autel, et criant vers sa mère éperdue,
Tandis que l'égorgeur, impitoyablement,
Aux Dieux épouvantés offrait son cœur fumant!
LECONTE DE LISLE, *Les Erinnyes*, scène IX.

Les plaintes furent nombreuses; les archers se mirent à la poursuite de la bande. On arrêta sept des voleurs, qu'on emprisonna à Quimper. Trois s'évadèrent; l'un de ceux-ci était Hanvigen, l'homme à Marion; trois autres furent acquittés; les juges condamnèrent les deux derniers à être pendus. — G. LENOTRE, de l'Académie française: *Dossiers de police*, éd. Bernard Grasset, p. 63.

L'un et l'autre [Léopold Ier et Léopold II, rois des Belges] meurent soignés par leurs maîtresses, tandis que les femmes légitimes sont obligées d'attendre à la porte. — LUDWIG BAUER, *Léopold le Mal-Aimé*, p. 47.

Sarah Bernhardt fit en 1920, au théâtre qui porte encore son nom, une création d'*Athalie*... Lorsque Sarah Bernhardt s'écriait avec un de ces gestes dont seule elle possédait le secret: « Cieux, écoutez ma voix! Terre, prête l'oreille... » la salle entière attendait, frémissante. — *Les Nouvelles littéraires*, « Sarah Bernhardt vue par sa petite-fille », 6 juillet.

Melville Davisson Post écrivit, il y a quelques années, une nouvelle où il est question d'une île du Pacifique qui était excessivement fertile et où poussaient de luxuriantes rizières. — *Mercure de France*, 1er juillet.

Quant au peuple, il contemplait ces arrivées, le derrière au frais sur les pelouses, près des rives où grouillaient les carpes. — *Le Journal*, 20 juin.

Du moment qu'on n'a pas trouvé trace de cheddite, de dynamite ou de nitrobenzol, on s'arrange. — *L'Œuvre*, 5 juillet.

RUBAN ROUGE... L'ÉCOLE DES CHARTES, PÉPINIÈRE DE SAVANTS, EST ÉGALEMENT PÉPINIÈRE D'ÉCRIVAINS... UN BREF COUP D'ŒIL SUR CETTE FABRIQUE D'ANARCHISTES. (Titre d'article.) — *Comœdia*, 11 juin.

Abel Gance est parti pour la Bretagne où il va réaliser les extérieurs de son nouveau film *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'après l'œuvre d'Edmond About. — *Le Figaro*, 3 juillet.

Il n'eût pas été possible de disperser en une seule fois toutes les richesses d'une bibliothèque comprenant plus de 400 volumes. — *Paris-Soir*, « La première vente Louis Barthou », 25 mars.

Tout le monde est venu lesté d'un viatique. On a pris position. On ne démarre plus. C'est à la Canrobert. J'y suis, j'y reste. — *L'Intransigeant*, « Les six jours », 25 mars.

A 16 heures. — A l'Hôpital, inauguration des nouveaux abattoirs affectés aux vieillards. — *L'Echo républicain* (Calvados), 6 juillet.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLXI

—

CCLXI N° 889. — 1er JUILLET

J. Fiolle..... *Le Machinisme et l'Esprit des Sciences contemporaines*..... 5

Claude Aragonnès..... *Une Correspondante de Sainte-Beuve. La Comtesse d'Agoult. Avec des Documents inédits*..... 31

Saint-Pol-Roux..... *Giono*, poème..... 48

Kadmi Cohen..... *Considérations inactuelles sur le Racisme*..... 53

Aline Chalufour et Suzanne Desternes. *Jeune Amérique*..... 67

Hélène Roudaud..... *Les Bovary d'hier et d'aujourd'hui*.. 78

Raoul Montariol..... « *Speakers* »..... 87

G. de La Tour du Pin. *Périple de Revenant*, roman (I)..... 93

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : **Littérature**, 123 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 132 | John Charpentier : **Les Romans**, 137 | Pierre Lièvre : **Théâtre**, 142 | Emile Laloy : **Histoire**, 146 | P. Masson-Oursel : **Philosophie**, 152 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique**, 156 | A. van Gennep : **Ethnographie**, 159 | Charles Merki : **Voyages**, 163 | Maurice Magre : **Sciences occultes et Théosophie**, 168 | Saint-Alban : **Chronique des Mœurs**, 171 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 175 | René Dumesnil : **Musique**, 183 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections**, 187 | Philéas Lebesgue : **Lettres portugaises**, 198 | Jules Chopin : **Lettres tchécoslovaques**, 205 | Émile Laloy : **Bibliographie politique**, 209 | Mercvre : **Publications récentes**, 212; **Echos**, 215.

CCLXI N° 890. — 15 JUILLET

Léon Lemonnier..... *Front littéraire commun*..... 225

La Varende..... *Le Couteau*, nouvelle..... 237

Tristan Klingsor..... *Poèmes de la Princesse Chou*..... 255

A. Tabarant..... *Une Correspondance inédite d'Édouard Manet. Les Lettres du Siège (Septembre 1870-Janvier 1871)*..... 261

Jean de Saint-Chamant. *Conversations à Léningrad. La Doctrine et les Hommes en 1935*..... 290

Inturbidus..... *L'Infidélité des Francs-Maçons*..... 310

G. de La Tour du Pin. *Périple de Revenant*, roman (fin)..... 325

REVUE DE LA QUINZAINE. — Émile Magne : **Littérature**, 347 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 354 | John Charpentier : **Les Romans**, 359 | Pierre Lièvre : **Théâtre**, 364 | W. Drabovitch : **Psychologie**, 368 | Marcel Boll : **Le Mouvement scientifique**, 374 | A. Benoist : **Police et Criminologie**, 378 | A. van Gennep : **Folklore**, 382 | P. Alfaric : **Histoire des Religions**, 386 | Jean Norel : **Questions militaires et maritimes**, 390 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 394 | René Dumesnil : **Musique**, 401 | Gustave Kahn : **Art**, 406 | Charles Merki : **Archéologie**, 414 | André Rouveyre : **Notes et Documents littéraires.** *Guillaume Apollinaire acclamé*, 416 | A. Febvre-Longeray : **Notes et Documents de musique**, 420 | Ed. Ewbank : **Chronique de Belgique**, 427 | Paul Guiton : **Lettres italiennes**, 432 | Georges Soulié de Morant : **Lettres chinoises**, 437 | Mercvre : **Publications récentes**, 439; **Échos**, 443.

CCLXI **N° 891. — 1er AOUT**

R. de Villeneuve-Trans. *Rome et son Destin*..... 449
Marcel Roland..... *Vie du Scorpion*..... 462
César Santelli..... *Poèmes*..... 485
Charles Oulmont..... *Une Nuit à Belgrade*..... 491
Mathias Morhardt..... *Le Banquet Puvis de Chavannes*.... 499
P.-V. Stock..... *Le Memorandum d'un Éditeur. Gustave Nadaud anecdotique*.... 532
André Legru..... *Jenaro, bandit d'Aragon*, nouvelle. 544

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : **Littérature**, 571 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 579 | John Charpentier : **Les Romans**, 585 | Pierre Lièvre : **Théâtre**, 591 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique**, 595 | Henri Mazel : **Science sociale**, 597 | Ernest Raynaud : **Police et Criminologie**, 604 | A. van Gennep : **Préhistoire**, 608 | Charles Merki : **Voyages**, 611 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 615 | René Dumesnil : **Musique**, 621 | Auriant : **Notes et Documents littéraires.** *Émile Hennequin, traducteur d'Edgar Poe*, 626 | Pierre Dufay : **Notes et Documents d'histoire.** *En marge de cette « maudite affaire »*, 632 | Ambroise Got : **Notes et Documents de sociologie.** *La détresse des jeunes diplômés*, 637 | René de Weck : **Chronique de la Suisse romande**, 642 | Nicolas Brian-Chaninov : **Lettres russes**, 648 | Emile Laloy : **Bibliographie politique**, 656 | Mercvre : **Publications récentes**, 660; **Échos**, 664; **Table des Sommaires du Tome CCLXI**, 671.

Le Gérant : **ALFRED VALLETTE.**

Typographie Firmin-Didot, Paris — 1935

ULLETIN FINANCIER

e la première quinzaine de juillet aura été dominée par la perspective des lois promulgués le 17, qui visent à la réalisation de 10.959 millions d'économ compris celles à provenir de décrets antérieurs, relatifs à la coordination du le la route.

avait que ces décrets allaient imposer de lourds sacrifices à toutes les classes tion; aussi, leur publication a-t-elle été précédée de fléchissements sensibles oreux dans presque tous les compartiments de la Cote. Et d'autres reculs ont statés dès que les dispositions prises par les pouvoirs publics pour rétablir ore budgétaire furent connues.

ainsi que la rente 4 % 1925 avec garantie de change a fléchi, tandis que les fonds publics se raffermissaient. Ce n'est pas que cette rente ait été l'objet de s fiscales exceptionnelles. Si elle subira un prélèvement exceptionnel et tem- de 10 % comme les autres rentes, et comme les obligations de villes, colonies, orats et sociétés subventionnées ou concessionnaires de services publics, la % 1925 n'en demeurera pas moins exonérée de tout impôt sur le revenu, y s l'impôt général, qui est majoré de 50 % pour les revenus supérieurs à rancs. Mais la forme nominative, peu populaire en France, est désormais impo- titres de l'emprunt 4 % 1925.

ion du Crédit Foncier de France a également faibli à la suite des titres de foncières, parce que la diminution de 10 % du loyer des locaux d'habitation age professionnel est liée à un abaissement des arrérages d'emprunts hypo- es contractés par les propriétaires atteints par cette mesure. En outre, la sup- n de la clause d'inconvertibilité des créances a été prévue par les décrets-lois. ute, le Crédit Foncier pourra réduire ses dépenses de personnel et sans doute ra aussi convertir des obligations afin de tenir compte de la réduction du de ses crédits hypothécaires. Mais ses compressions de charges compense- es ses baisses de recettes?

même question, la Bourse a répondu de façon assez optimiste pour ce qui e les actions des sociétés de gaz et d'électricité. A celles-ci, les décrets-lois nt une baisse de tarifs; mais comme il s'agit d'entreprises concessionnaires ices publics, les dépenses de personnel pourront être diminuées de 10 %.

harbonnages ont sensiblement faibli en raison de l'abaissement de 5 à 10 % t de vente des charbons industriels et de 25 à 30 francs par tonne des charbons ques prévus par les décrets-lois.

ci ont établi une taxe élevée de 20 % sur les bénéfices des sociétés travail- r la défense nationale. Naturellement, les actions d'entreprises le produits es comme Péchiney et Rhône-Poulenc, de sociétés de constructions navales et llurgie, ont subi des réalisations.

la Bourse n'a retenu jusqu'ici des décrets-lois que leurs répercussions immé- ur les recettes des sociétés, sans rechercher si nos compagnies ne s'efforceront mpenser leur manque à gagner et leurs charges nouvelles par des économies ises. Mais on peut croire qu'elle reviendra sur son jugement en considérant ance des économies que l'Etat et les collectivités publiques vont réaliser. Si, on peut le penser aussi, les besoins d'argent du Trésor diminuent, le loyer de s'abaissera en France; et ce fait entraînera un redressement des valeurs à ixe et à revenu variable, ainsi qu'une reprise générale des affaires.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr.75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1935.